

# CHRISTINA LAUREN

L'AUTEUR DE BEST-SELLERS DU *NEW YORK TIMES*

Love

and  
Other

Words

Hugo+Roman

CHRISTINA LAUREN

Love  
and  
Other Words

Roman

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Margaux Guyon

Hugo ✦ Roman

## CRITIQUES

« *Love and Other Words* est une prouesse, le type de livre dont les personnages sont si finement esquissés qu'ils vous bouleversent, au point que vous en oubliez presque qu'ils sont fictionnels. Vous serez emportés par le déchirement amoureux, la joie, l'alchimie et le charisme qui tissent la relation des âmes sœurs Macy et Elliot. Tandis que l'histoire se déroule – en entrelaçant avec brio le passé et le présent –, vous rirez, vous pleurerez et vous supplierez le destin de laisser Macy et Elliot se retrouver finalement, malgré les obstacles. De la joie pure, du début à la fin. »

— Kristin Harmel, auteur du best-seller *The Sweetness of Forgetting*

« Christina Lauren a découvert un nouveau point sensible, avec un langage déchirant et plein d'espoir qui évoquera le tourbillon de l'adolescence et les choix complexes de la vie d'adulte. *Love and Other Words* entrelace passé et présent dans une intrigue pleine d'émotions qui vous donnera envie de déclarer que votre mot préféré est AMOUR. »

— Amy E. Reichert, auteur de *The Coincidence of Coconut Cake*

« Tour à tour hilarant et déchirant, c'est une brûlure terriblement drôle et lente. »

— *The Washington Post*, à propos de *Dating You / Hating You* (Sélection des meilleures romances de 2017)

« Délicieux. »

— *People* à propos de *Roomies*

« Un récit passionné et doux-amer d'amour dans toute sa réalité merveilleusement terrifiante... Lauren parvient à aborder un sujet grave avec autant d'intensité que de compassion. »

— *Booklist*, à propos de *Autoboyography*

« Christina Lauren décrit les relations modernes d'une manière hilarante. »

— *Us Weekly*, à propos de *Dating You / Hating You*

« Le roman capture parfaitement le désir, l'excitation et les doutes de l'amour naissant des temps modernes. »

— *Kirkus Reviews*, à propos de *Wicked Sexy Liar*

« Les livres de Christina Lauren tiennent une place d'honneur dans ma bibliothèque. »

— Sarah J. Maas, auteur de *Throne of Glass*, best-seller international

« Une véritable romance du XXI<sup>e</sup> siècle. [*Dating You / Hating You*] est une romance astucieuse et sexy, qui s'adresse aux lecteurs avides de girl power. »

— *Kirkus Reviews*, à propos de *Dating You / Hating You*

« Lauren apporte son charme caractéristique à l'histoire. Le récit d'Holland va au-delà du coup de cœur non réciproque ; il parle d'attentes envers soi-même, d'amitiés problématiques, de familles non conventionnelles et de l'étrange pouvoir de l'amour. »

— *Booklist* à propos de *Roomies*

« À nos yeux, Christina Lauren ne peut pas se tromper. »

— *Bookish*

« La parfaite lecture d'été. »

— *Self*, à propos de *Sweet Filthy Boy*

Titre de l'édition originale : *Love and Other Words* Copyright © 2018, Christina  
Hobbs et Lauren Billings

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de ce livre ou de quelque  
citation que ce soit sous n'importe quelle forme.

Première édition en poche de Gallery Books, avril 2018  
Gallery books et colophon sont des marques déposées de Simon & Schuster, Inc.  
Division de Simon & Schuster, Inc.  
1230 Avenue of the Americas  
New York, NY 10020

Cet ouvrage est une fiction. Toute référence à des événements  
historiques, des personnes réelles ou des lieux réels cités n'ont  
d'autre existence que fictive. Tous les autres noms, personnages,  
lieux et événements sont le produit de l'imagination de l'auteur et  
toute ressemblance avec des personnes, des événements ou des  
lieux existants ou ayant existé ne peut être que fortuite.

Édition en langue française : *Love and Other Words*

Design de couverture : réalisé par John Vairo JR.

Photographie de couverture : © William Morris

Ouvrage dirigé par Isabelle Solal

© 2019, Hugo Roman, département de Hugo Publishing

34-36, rue La Pérouse

75116 - Paris

[www.hugoetcie.fr](http://www.hugoetcie.fr)

ISBN : 9782755650679

*Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.*

## DU MÊME AUTEUR

### **Standalones**

*Roomies*

*Dating You / Hating You*

*Josh + Hazel ou comment ne pas tomber amoureux*

### **La série « Beautiful »**

*Beautiful Bastard*

*Beautiful Stranger*

*Beautiful Bitch*

*Beautiful Sex Bomb*

*Beautiful Player*

*Beautiful Beginning*

*Beautiful Beloved*

*Beautiful Secret*

*Beautiful Boss*

*Beautiful*

### **La série « Wild Seasons »**

*Sweet Filthy Boy*

*Dirty Rowdy Thing*

*Dark Wild Night*

*Wicked Sexy Liar*

**Jeune adulte**

*The House*

*Sublime*

*Autoboyography*

*Pour Erin et Marcia,  
et la maison près de la rivière dans la forêt.*



# SOMMAIRE

---

Titre

Copyright

Du même auteur

Dédicace

Prologue

Aujourd'hui

Quinze ans plus tôt

Aujourd'hui

Quinze ans plus tôt

Aujourd'hui

Quinze ans plus tôt

Aujourd'hui

Quinze ans plus tôt

Aujourd'hui

Quatorze ans plus tôt

Aujourd'hui

Quatorze ans plus tôt

Aujourd'hui

Quatorze ans plus tôt

Aujourd'hui

14 ans plus tôt

Aujourd'hui

Quatorze ans plus tôt

Aujourd'hui

Douze ans plus tôt

Aujourd'hui

Douze ans plus tôt

Aujourd'hui

Douze ans plus tôt

Aujourd'hui

Onze ans plus tôt

Aujourd'hui

Onze ans plus tôt

Aujourd'hui

Onze ans plus tôt

Aujourd'hui

Onze ans plus tôt

Aujourd'hui

Onze ans plus tôt

Aujourd'hui

Onze ans plus tôt

Aujourd'hui

Onze ans plus tôt

Aujourd'hui

Onze ans plus tôt

Aujourd'hui

Onze ans plus tôt

Aujourd'hui

Onze ans plus tôt

Aujourd'hui

Aujourd'hui

Remerciements

# Prologue

1001ebooks



Mon père était *beaucoup* plus grand que ma mère – et je n'exagère pas. Il mesure un mètre quatre-vingt-quinze alors que ma mère dépassait à peine le mètre soixante. Le Danois massif et la frêle Brésilienne. Lorsqu'ils se sont rencontrés, elle ne parlait pas un mot d'anglais. À la mort de ma mère, quand j'avais dix ans, ils avaient créé leur propre langage.

Je me rappelle qu'il l'enlaçait toujours quand il rentrait du travail. Il la prenait dans ses bras, plongeait son visage dans ses cheveux, tout en se lovant contre elle. Ses bras devenaient deux parenthèses encadrant la plus douce phrase qui soit.

Je me fondais toujours dans le paysage quand je les voyais s'étreindre ainsi, submergée par le sentiment que j'étais témoin d'un acte sacré.

Je n'avais jamais pensé que l'amour pouvait être autre que fusionnel. Même enfant, c'est ce que j'avais toujours désiré.

Par la suite, ce qui n'était au départ qu'un amas de cellules malignes tua ma mère, et je ne voulais soudain plus rien de tout cela, jamais. Quand je l'ai perdue, j'ai eu l'impression de me noyer dans l'amour qui me restait et que je ne pourrais jamais offrir à autrui. Il me submergeait, m'étouffait comme un chiffon trempé de kérosène, me tira des larmes, des cris, puis me fit sombrer dans un silence lourd de sens. Mais quelque part, même si je souffrais, je savais que mon père allait plus mal encore.

J'ai toujours su qu'il ne retomberait jamais amoureux. En ce sens, mon père a toujours été facile à comprendre. Franc du collier et de tempérament réservé, il marchait calmement, parlait calmement ; même sa colère était calme. À l'inverse, il aimait avec fracas. Son amour ressemblait à un rugissement, aussi puissant que tonitruant. Et après avoir aimé ma mère avec la force du soleil, après le cancer fatal qui l'emporta dans un halètement discret, j'ai deviné qu'il resterait enrôlé le restant de sa vie et qu'il ne désirerait jamais une autre femme comme il l'avait désirée.



Avant sa mort, ma mère a laissé à mon père une liste de principes et de recommandations dont elle voulait qu'il se souvienne quand il me verrait grandir.

1. Ne la couvre pas de jouets, couvre-la de livres.
2. Dis-lui que tu l'aimes. Les filles ont besoin de l'entendre.
3. Quand elle restera sur la réserve, parle pour deux.
4. Donne dix dollars par semaine à Macy. Demande-lui d'en économiser deux. Apprends-lui la valeur de l'argent.

5. Jusqu'à ses 16 ans, elle ne devrait jamais se coucher après 22h. Aucune exception.

La liste continuait, jusqu'au numéro 50. Cela n'avait rien à voir avec un manque de confiance, elle souhaitait simplement que je sente sa présence, même après son décès. Mon père la relisait fréquemment, prenait des notes en marge, surlignait certains points, s'assurait de ne pas rater un élément essentiel ou de ne pas avoir mal compris un conseil. En grandissant, cette liste est devenue une sorte de bible pour moi. Pas nécessairement un recueil de règles mais plutôt une manière de me rassurer sur le fait que tout ce que nous traversions, mon père et moi, était normal.

Un conseil en particulier frappa mon père.

25. Quand Macy aura l'air tellement épuisée après l'école qu'elle sera incapable de formuler une phrase, éloigne-la du stress de sa vie. Trouve une destination de week-end qui soit proche et simple d'accès pour l'aider à reprendre son souffle.

Et même si ma mère n'a jamais réellement suggéré l'acquisition d'une résidence secondaire, mon père – qui était du genre à prendre les choses à la lettre – a économisé, planifié,

arpenté toutes les villes-satellites du nord de San Francisco, en se préparant pour le jour où il devrait investir dans notre lieu de retraite.

Pendant les deux premières années qui suivirent la mort de ma mère, il ne cessait de m'observer de son regard bleu limpide, à la fois doux et inquisiteur. Il me posait des questions appelant des réponses développées, du moins, plus développées que « oui », « non » ou « ça m'est égal ». Lorsque j'ai répondu à l'une de ses questions détaillées par un bâillement pour la première fois, trop fatiguée par mon entraînement de natation, mes devoirs et l'épreuve constante de mes rapports avec mes amis qui dramatisent facilement, mon père appela son agent immobilier et lui demanda de nous dénicher la parfaite résidence de week-end à Healdsburg, en Californie.

Nous l'avions repérée pour la première fois lors d'une visite publique. L'agent immobilier local nous invita à entrer avec un large sourire, mais non sans une pointe de jugement dans le regard quand elle posa les yeux sur notre agent, très citadin, tout juste arrivé de San Francisco. C'était un chalet carré, en bois, doté de quatre chambres, constamment humide et potentiellement sujet à la moisissure, situé à la lisière d'un bois, tout proche d'un ruisseau dont j'entendrais le clapotis permanent à travers la fenêtre de ma chambre. La taille du chalet excédait nos besoins, le terrain était presque trop grand pour être correctement entretenu, et ni mon père ni moi ne pouvions savoir à l'époque que mon immense dressing, transformé en bibliothèque, en deviendrait la pièce la plus importante.

Mon père ne pouvait pas non plus deviner que mon univers tout entier se déplacerait dans la maison d'à côté et tiendrait dans la main d'un binoclard maigrichon prénommé Elliot Lewis Petropoulos.

Aujourd'hui





Mardi 3 octobre



Seuls dix-sept kilomètres à vol d'oiseau séparent mon appartement à San Francisco de Berkeley, mais même au moment le plus favorable, il faut plus d'une heure pour les parcourir, sans voiture.

– J'ai attrapé un bus à 6h ce matin. Deux BART<sup>1</sup> puis un autre bus.

Je jette un coup d'œil à ma montre.

– 7h30. Pas si mal.

Sabrina essuie une tache de lait mousseuse sur sa lèvre supérieure. Elle a beau comprendre que j'évite les voitures, je sais qu'une part d'elle pense que je devrais surmonter mes appréhensions et acheter une Prius ou une Subaru, comme tout interne de la baie de San Francisco qui se respecte.

– Ne laisse jamais personne te dire que tu n'es pas une sainte.

– Parce que j'en suis vraiment une. Tu m'as obligée à sortir de ma bulle.

Je réponds en souriant et baisse les yeux en direction de sa minuscule fille, installée sur mes genoux. C'est seulement la deuxième fois que je vois princesse Vivienne et elle semble avoir doublé de taille.

– Heureusement que *tu* en vaux la peine.

Je prends des bébés dans mes bras tous les jours, mais ce que je ressens n'a rien à voir. Sabrina et moi vivions en face l'une de l'autre dans la résidence universitaire de Tufts. Ensuite, nous avons partagé un appartement en dehors du campus avant de (presque) passer au niveau supérieur en nous installant dans une maison sur le point de s'écrouler, pendant nos années de master. Par une sorte de tour de magie, nous nous sommes toutes les deux retrouvées sur la côte Ouest, dans la baie de San Francisco. Maintenant, Sabrina a un *bébé*. Le fait que nous soyons en âge de vivre ça – donner naissance à un enfant –, *se reproduire* me semble la chose la plus étrange au monde.

– La coquine m'a réveillée à 23h, explique Sabrina en nous regardant avec tendresse, le sourire aux lèvres. Et puis à 2h. À 4h, à 6...

– OK, tu as gagné. Mais pour être honnête, son odeur est bien plus agréable que celle des gens dans le bus.

Je dépose un baiser sur le front de Viv et la cale un peu mieux dans mes bras avant de tendre la main vers mon café avec précaution.

La sensation de la tasse que je tiens est étrange. Elle est en céramique, ce n'est ni un gobelet jetable ni l'énorme thermos en inox que Sean remplit à ras bord tous les matins, en supposant – avec raison – que j'ai besoin d'une dose massive de caféine pour me préparer à affronter les défis de la journée. Cela fait des lustres que je n'ai pas pris le temps de m'asseoir et de siroter un café dans une vraie tasse.

– On dirait que tu es déjà maman, dit Sabrina, en nous observant de l'autre côté de la table basse.

– C'est l'avantage de travailler avec des bébés toute la journée.

Sabrina se tait un instant, et je me rends compte de mon erreur. Principe de base numéro un : ne jamais faire référence à mon job devant une mère, encore moins devant une *jeune* mère. Je peux presque entendre les battements de son cœur s'accélérer à un mètre de distance.

– Je ne sais pas comment tu fais, murmure-t-elle.

Cette phrase est progressivement devenue un refrain familial. Mes amis ne parviennent pas à comprendre ma décision de me spécialiser en pédiatrie au San Francisco Medical Center, dans le département des soins intensifs. Je perçois toujours une forme de suspicion, comme s'il me manquait quelque chose, comme si j'avais le cœur glacial ou que seule l'absence d'instinct maternel me permettait d'être le témoin de la souffrance d'enfants malades, au quotidien.

Je donne la réponse habituelle à Sabrina :

– Quelqu'un doit bien s'en charger.

Puis j'ajoute :

– Et je suis compétente en la matière.

– Je n'en doute pas.

– Mais prends la neurologie pédiatrique, par exemple. Ça, je ne pourrais pas.

Après avoir prononcé ces mots, je me mords les lèvres pour m'empêcher physiquement d'en dire plus.

*Tais-toi, Macy. Mets-la en veilleuse avant de t'enfoncer.*

Sabrina hoche brièvement la tête, en fixant son bébé. Viv me sourit et bat des pieds avec énergie.

– Toutes les histoires ne sont pas tristes. (Je lui chatouille le ventre.) Il y a des petits miracles tous les jours, n'est-ce pas,

ma chérie ?

Sabrina change brusquement de sujet et lance, d'une voix assez forte pour me faire sursauter :

– Où en es-tu des préparatifs du mariage ?

Je grogne en inspirant la douce odeur de bébé, dans le cou de Viv.

– Elle sent bon, n'est-ce pas ?

Sabrina tend les bras vers sa fille en riant, comme si elle se révélait incapable de la partager plus longtemps. Je ne peux pas la blâmer. C'est une petite boule de chaleur souple dans mes bras.

– Elle est parfaite, ma belle, fais-je calmement, en lui tendant le bébé. Voilà une petite fille très solide.

Et, comme si tout ce que je faisais était connecté à mes souvenirs d'*eux* – leur vie tapageuse, tout près de moi, l'énorme famille chaotique que je n'ai jamais eue –, la nostalgie me frappe. Je songe au dernier bébé avec qui j'ai passé du temps, sans lien avec ma vie professionnelle. Il s'agit d'un souvenir de mon adolescence, quand j'observais Alex, bébé, endormie dans son cosy.

Des centaines d'images se succèdent dans mon esprit : Miss Dina qui préparait le dîner avec Alex pelotonnée dans une écharpe contre sa poitrine. Mr. Nick qui la portait dans ses bras puissants et poilus, en lui adressant le regard le plus tendre du monde. George, âgé de seize ans, tentant – sans succès – de changer une couche sans incident sur le canapé familial. L'air protecteur de Nick Jr., George et Andreas lorsqu'ils contemplaient leur très jeune sœur entourée par tant d'amour. Et puis, invariablement, je repense à Elliot un peu en retrait, attendant calmement que ses frères aînés se remettent à

se disputer, à courir dans tous les sens ou à faire des bêtises, lui laissant le soin de prendre Alex dans ses bras, de lui faire la lecture, de lui accorder toute son attention.

Ils me manquent tellement que c'en devient douloureux. Surtout lui.

– Mace, lance Sabrina.

Je cligne des yeux.

– Quoi ?

– Le mariage ?

– Ah oui...

Je me referme imperceptiblement. La perspective de planifier un mariage tout en jonglant avec cent heures par semaine à l'hôpital m'épuise d'avance.

– Nous n'avons pas encore vraiment avancé. Il faut toujours qu'on choisisse une date, un lieu, tout... Sean ne se préoccupe pas des détails, ce qui, j'imagine, est une bonne chose ?

– Bien sûr, réplique-t-elle avec une gaieté forcée.

Elle décale Viv dans ses bras pour lui donner discrètement le sein.

– Mais, dis-moi, pourquoi vous précipitez-vous ?

Cette question laisse transparaître de manière assez évidente ce qu'elle pense réellement : *Je suis ta meilleure amie et j'ai seulement vu cet homme deux fois, bordel. Pourquoi vous précipitez-vous ?*

Et elle a raison. Nous avons le temps. Nous sommes ensemble depuis quelques mois seulement. Mais Sean est le premier homme que je rencontre depuis plus dix ans, avec qui

je n'ai pas l'impression de jouer un rôle. Il est facile à vivre, calme de tempérament, et lorsque Phoebe, sa fille de six ans, lui a demandé quand nous allons nous marier, il a été bouleversé. C'est ce qui l'a poussé à me demander en mariage, un peu plus tard.

– Je t'assure que je n'ai aucune nouveauté croustillante à te confier. Attends... si. J'ai rendez-vous chez le dentiste la semaine prochaine.

Sabrina éclate de rire. Je continue :

– Voilà ce à quoi j'en suis réduite, c'est le seul élément en dehors de toi qui rompra la monotonie de ma routine. Travailler, dormir, recommencer.

Sabrina comprend ma dernière remarque comme une invitation à parler librement de sa nouvelle famille à trois, et elle déroule une liste de ses progrès : le premier sourire, le premier fou rire, et hier, le petit poing qui a visé avec justesse et a fermement attrapé le doigt de sa mère.

Je l'écoute, en appréciant le fait que chaque anecdote quotidienne est perçue comme ce qu'elle est réellement : un miracle. J'aimerais pouvoir entendre toutes ses « anecdotes quotidiennes » plus souvent. J'adore mon job, mais ça me manque de juste... parler.

Je dois être à l'hôpital à midi et je travaillerai probablement jusqu'au milieu de la nuit. Ensuite, je rentrerai chez moi, dormirai quelques heures pour recommencer demain. Malgré ce moment passé avec Sabrina et Viv, le reste de cette journée se fondera dans la suivante et – à moins que quelque chose de vraiment horrible ne survienne dans le service – je n'en conserverai aucun souvenir.

Donc, pendant qu'elle parle, j'essaie d'absorber autant de bribes du monde extérieur que je peux. Je me concentre sur l'odeur du café et des toasts, le son de la musique qui ronronne en arrière-fond, couvert par le bourdonnement des clients. Lorsque Sabrina se penche pour sortir une tétine de son sac à langer, je jette un coup d'œil en direction du comptoir, en m'attardant sur la femme coiffée de dreadlocks roses, l'homme pas très grand, tatoué dans le cou, qui prend les commandes, et devant eux, un long dos masculin qui attire soudain mon attention.

Ses cheveux sont presque noirs. Épais et en désordre, ils recouvrent le haut de ses oreilles. Un côté de son col est plié, sa chemise émerge d'un jean noir délavé. Il porte des Vans imprimés qui ont déteint. Un sac en bandoulière un peu usé est calé entre sa hanche et son épaule.

De dos, il ressemble à des milliers d'autres types de Berkeley, mais je sais exactement qui c'est.

L'énorme volume corné, coincé sous son bras, ne me laisse aucun doute sur son identité : je ne connais qu'une seule personne qui relit *Ivanhoe* tous les ans en octobre. Rituellement, et avec une adoration absolue.

Incapable de détourner le regard, je me fige sur place, en attendant le moment où il se retournera et où je pourrai voir à quel point il a changé en onze ans. Je pense à peine à ma propre apparence : une blouse vert menthe, des baskets confortables, les cheveux relevés dans une queue-de-cheval dont s'échappent des mèches folles. Mais encore une fois, il ne nous serait jamais venu à l'esprit de nous juger sur le soin apporté à notre apparence. Nous étions toujours beaucoup trop occupés à mémoriser chacun de nos traits.

Sabrina attire mon attention tandis que le fantôme de mon passé règle son café.

– Mace ?

Je cligne des yeux.

– Désolée. Je. Désolée. Le... quoi ?

– J'étais juste en train de parler des érythèmes fessiers. Mais je suis bien plus intéressée par ce qui t'a perturbée à ce p... (Elle se tourne pour suivre mon regard.) *Oh*.

Son « oh » ne signifie pas qu'elle a compris. Son « oh » s'explique purement et simplement par l'allure de cet homme, de dos. Il est grand – c'est venu d'un coup, l'année de ses quinze ans. Et il est large d'épaules – c'est aussi arrivé du jour au lendemain, mais plus tard. Je me rappelle l'avoir remarqué la première fois qu'il est monté sur moi, dans le dressing, le jean au niveau des genoux, sa large silhouette masquant la lumière du plafonnier. Ses cheveux sont épais, autant qu'avant. Il porte son jean bas sur ses hanches et a un cul superbe. Je... je n'ai aucune idée du moment où *cette* nouveauté est apparue.

En gros, il ressemble au genre de mec qu'on reluquerait en silence avant de se tourner l'une vers l'autre avec une expression silencieuse du genre *ouais, hein ?* Il s'agit de l'un des moments les plus surréalistes de ma vie : il est devenu le genre d'inconnu sur lequel je serais capable de fantasmer.

Le voir, même de dos, me procure une sensation étrange. Je l'observe avec une telle intensité que, pendant une seconde, je me convaincs que je pourrais m'être trompée, après tout.

Ce mec est peut-être un parfait inconnu – après dix ans sans le voir, comment puis-je prétendre que je connais son corps, de toute manière ?



Mais lorsqu'il pivote sur ses talons, c'est comme si tout l'oxygène de la pièce s'évaporait. Comme si on venait de me frapper au niveau du plexus solaire, comme si mon diaphragme était temporairement paralysé.

Sabrina m'entend laisser échapper un grincement étouffé, et me dévisage. Je sens qu'elle commence à se lever de sa chaise.

– Mace ?

Je tente de reprendre mon souffle, mais seul un mince filet d'air parvient à mes poumons. Mes yeux se mettent à brûler.

Son visage est plus fin, sa mâchoire plus carrée, sa barbe plus dense. Il porte toujours le même genre de lunettes à montures épaisses, mais elles ne lui grignotent plus le visage. Les verres épais mettent toujours autant en valeur ses yeux noisette étincelants. Son nez est resté le même – mais il ne semble plus démesuré par rapport au reste de son visage. Et sa bouche est identique, elle aussi – des lèvres fines, lisses, capables d'exprimer le sourire le plus parfaitement sardonique du monde.

Je n'arrive pas à deviner quelle serait son expression s'il me voyait ici. Peut-être une mimique que je ne lui connais pas.

– Mace ?

Sabrina m'attrape le poignet de la main qui ne tient pas Viv.

– Ma belle, ça va ?

Je déglutis et ferme les yeux pour sortir de ma transe.

– Ouais.

– Tu es sûre ?

– Euh...

J'avale ma salive pour la seconde fois en moins de trente secondes, ouvre les yeux pour la regarder, mais ne parviens pas à détourner mon attention de la silhouette masculine.

– Ce mec, là-bas... c'est Elliot.

Cette fois, son « *oh* » signifie qu'elle a compris la situation.

---

1. Acronyme de San Francisco Bay Area Rapid Transit District, un système de trains de voyageurs express qui dessert l'agglomération de la baie de San Francisco. (NDT ainsi que pour les notes suivantes)

Quinze ans plus tôt



Vendredi 9 août



J'ai vu Elliot pour la première fois le jour où nous avons visité la maison.

Le chalet était vide ; contrairement aux « produits » méticuleusement mis en valeur par l'industrie immobilière de la région de San Francisco, la maison pittoresque en vente à Healdsburg ne contenait pas le moindre meuble. Bien entendu, une fois devenue adulte, j'ai appris à évaluer le potentiel des espaces vierges, mais à mes yeux d'adolescente, ce vide m'a paru glacial et lugubre. Notre maison de Berkeley était naturellement en désordre. Quand elle était encore en vie, les tendances sentimentales de ma mère l'avaient emporté sur le minimalisme typiquement danois de mon père, et après sa mort, il n'avait clairement pas eu la force de réorganiser notre intérieur.

Ici, les vieux tableaux accrochés pendant des années ont laissé des taches sombres sur les murs. On peut deviner la trace des pas des anciens habitants sur la moquette, révélant leurs trajets les plus fréquents : de la porte d'entrée à la cuisine. L'entrée donne sur l'étage, avec une balustrade de bois vieilli pour unique séparation. Les portes des chambres, toutes fermées, donnent un air vaguement inquiétant au couloir étroit.

– Finalement, dit mon père en levant le menton pour m'indiquer où aller. (Il a vu et choisi la maison sur internet et

en sait un peu plus long que moi). Ta chambre pourrait être celle-là.

Je gravis les marches sombres, passe devant la suite parentale dotée d'une salle de bains et continue à arpenter le couloir aussi long qu'étroit. Une lumière vert pâle filtre sous la porte – je découvrirai rapidement qu'il s'agit de la jonction des murs vert printemps et du soleil de la fin d'après-midi. La poignée de cristal est froide mais immaculée, elle tourne en grinçant. La porte, déformée par l'humidité chronique, refuse de s'ouvrir. Déterminée à entrer, je la pousse d'un coup d'épaule avant de trébucher dans la chambre chaleureuse et lumineuse.

Elle est plus longue que large, peut-être le double. Une immense fenêtre occupe la majeure partie du mur interminable, donnant sur une colline arborée, aux troncs couverts de mousse. À l'image d'un patient maître d'hôtel, une grande fenêtre effilée se tient à l'autre bout de la chambre, avec vue sur la Russian River au loin.

Si le rez-de-chaussée n'a rien d'attrayant, les chambres, au moins, semblent prometteuses.

Soudain enthousiaste, je reviens sur mes pas pour retrouver mon père.

– Tu as vu le dressing là-haut, Mace ? me demande-t-il tout de suite. J'ai pensé que je pourrais le transformer en bibliothèque pour toi.

Il émerge de la suite parentale. L'un des agents immobiliers l'appelle, et au lieu de me rejoindre, il prend la direction des escaliers.

Je retourne dans la chambre et la traverse. La porte du dressing s'ouvre sans la moindre protestation. La poignée

semble même tiède dans ma main.

Comme le reste de la maison, ce dressing est dépourvu de la moindre décoration. Mais il n'est pas vide.

La confusion et une vague de panique me submergent. Mon cœur se met à battre plus fort.

Il y a un garçon, commodément installé dans la pièce. Il lit, dans le coin le plus éloigné du dressing, le cou et les épaules inclinés vers son livre pour tenir sous la mansarde.

Il ne doit pas avoir plus de treize ans, c'est-à-dire mon âge. Maigre, des cheveux noirs épais qui auraient bien besoin de quelques coups de ciseaux, d'immenses yeux noisette cachés derrière des lunettes aux verres épais. Son nez est beaucoup trop long pour son visage, ses dents bien trop grandes pour sa bouche et sa présence bien trop imposante dans une pièce censée être déserte.

Je lui demande sans ambages :

– Qui es-tu ?

Il me fixe, les yeux écarquillés de surprise.

– Je ne pensais pas que des gens se décideraient à visiter cet endroit.

Mon cœur bat toujours la chamade. Et quelque chose dans son regard – tellement imperturbable, d'énormes yeux derrière ses lunettes – me donne l'impression d'être étrangement à découvert.

– Nous pensons l'acheter.

L'adolescent se lève en époussetant ses vêtements et en révélant des jambes maigres aux genoux disproportionnés. Il porte des chaussures en cuir marron bien ciré, une chemise repassée, rentrée dans son short kaki. Il semble complètement

inoffensif... mais à l'instant où il fait un pas vers moi, je panique :

– Mon père est ceinture noire.

Il me regarde avec un mélange de peur et de scepticisme :

– Vraiment ?

– Ouais.

Il fronce les sourcils.

– En quoi ?

Je serre les poings, restés collés à mes hanches.

– D'accord, il n'est pas ceinture noire. Mais il est très grand.

Il paraît me croire et jette un coup d'œil angoissé derrière moi.

– Et que faisais-tu là ? je lance en regardant autour de moi.

Ce dressing est gigantesque. Un carré parfait, d'une dizaine de mètres carrés, avec un plafond mansardé au fond de la pièce, où il doit rester moins d'un mètre de hauteur. Je pourrais parfaitement m'imaginer installée ici, sur un canapé, avec des coussins et des livres, pour passer un samedi après-midi parfait.

– J'aime venir lire ici.

Il hausse les épaules, et une étincelle s'allume en moi car nous étions en train de penser à la même chose. C'est un frisson que je n'ai pas éprouvé depuis des années.

– Ma mère avait une clé quand la maison appartenait à la famille Hanson, et ils n'étaient jamais là.

– Tes parents vont-ils acheter cette maison ?

Il semble désorienté par ma remarque.

– Non. J’habite juste à côté.

– Alors, tu as pénétré ici illégalement.

Il secoue la tête.

– C’est une journée de *visite*, n’est-ce pas ?

Je lui jette un coup d’œil supplémentaire. Son livre est épais, orné d’un dragon sur la couverture. Ce garçon est grand et anguleux aux entournures – des coudes à ses épaules maigres. Ses cheveux sont hirsutes malgré des tentatives visibles pour les discipliner. Il a les ongles courts.

– Donc, tu te contentes de passer du temps ici ?

– Parfois. La maison est vide depuis deux ans.

Je plisse les yeux, suspicieuse.

– Es-tu *sûr* d’avoir le droit d’être ici ? Tu as le souffle court, comme si tu étais nerveux.

Il hausse les épaules, une épaule pointue levée vers le ciel.

– Je viens peut-être de courir un marathon.

– Tu n’as pas l’air d’avoir assez de muscles pour courir, ne serait-ce que cent mètres.

Il se fige un instant, puis éclate de rire. Le type de rire qu’on ne laisse pas très souvent échapper, et quelque chose fond en moi.

– Tu t’appelles comment ?

– Elliot. Et toi ?

– Macy.

Elliot me scrute en remontant ses lunettes sur son nez, mais elles glissent immédiatement à l’endroit où elles étaient.



– Tu sais, si tu achètes cette maison, je ne viendrai plus lire comme ça.

Cette phrase ressemble à un défi, à un choix qui s’offre à moi. *Ami ou ennemi ?*

Je crois que je préférerais avoir un ami.

Je soupire avec un demi-sourire.

– Si on achète cette maison, tu pourras venir lire avec moi si tu veux.

Il m’adresse un sourire si éclatant que je peux compter ses dents.

– Je préparais peut-être cet endroit pour toi, depuis le début.

Aujourd'hui



## Mardi 3 octobre

Elliot ne m'a pas vue.

Il attend son café près du bar à expressos, la tête inclinée, le regard en direction du sol. Entouré d'une mer de gens qui se connectent au monde via leurs smartphones, Elliot est plongé dans son livre.

Possède-t-il *même* un téléphone ? Pour toute autre personne, cette question serait absurde. Pas pour lui. Il en avait un il y a onze ans, mais c'était le téléphone que lui avait donné son père, le genre d'antiquité qui l'obligeait à appuyer trois fois sur la touche 5 pour obtenir un *L*. Il l'utilisait rarement autrement que comme presse-papiers et ne s'en servait qu'exceptionnellement quand il ne l'oubliait pas quelque part.

– Quand l'as-tu vu pour la dernière fois ? me demande Sabrina.

Je cligne les yeux dans sa direction, les sourcils froncés. Je *sais* qu'elle connaît la réponse à cette question, du moins dans les grandes lignes. Mais mon expression se détend lorsque je comprends que je ne lui laisse pas d'autre choix que de faire la conversation. Mon mutisme est psychotique.

– En terminale. Au nouvel an.

Elle grimace, les dents serrées.

– *C'est vrai.*

Mon instinct reprend soudain les rênes, une vague d'énergie qui me pousse à me protéger. Je saute sur mes pieds.

– Je suis désolée, dis-je en regardant Sabrina et Viv. Il faut que j’y aille.

– Bien sûr. Ouais. Totalement.

– Je t’appelle ce week-end ? On pourrait peut-être aller au Golden Gate Park.

Elle continue à hocher la tête comme si ma suggestion robotique avait la moindre chance de se réaliser. Nous savons toutes les deux que je n’ai pas eu un week-end libre depuis le début de mon internat en juillet.

Tentant de me déplacer aussi discrètement que possible, je passe mon sac sur mon épaule et me penche pour embrasser Sabrina sur la joue.

– Je t’aime.

Je me redresse en regrettant de ne pas pouvoir l’emporter avec moi. Elle sent le bébé, elle aussi.

Sabrina acquiesce, me retournant le sentiment. Je regarde Viv et ses petits poings potelés, elle jette un coup d’œil derrière elle et se fige.

Vu sa réaction, je devine qu’Elliot m’a vue.

– Euh... lâche-t-elle en se tournant vers moi et en levant le menton pour m’indiquer que je devrais probablement regarder autour de moi.

– Il arrive.

Je fouille dans mon sac, en affectant d’être extrêmement occupée et distraite.

Je marmonne :

– Je vais m’évanouir.

– Mace ?

Je m'arrête net, une main sur la bandoulière de mon sac, le regard rivé vers le sol. Parce que *aïe*. Un grand écho nostalgique résonne dans tout mon corps à l'instant où j'entends sa voix. Elle était aiguë avant qu'il mue. Tout le monde se moquait de son timbre nasal et geignard, et puis, un jour, l'univers a fait un pied de nez aux railleurs en dotant Elliot d'une voix grave et profonde, comme du miel onctueux.

Il répète mon prénom – et pas mon surnom, cette fois – avec une intonation plus calme :

– Macy Lea ?

Je lève les yeux et, prise par une impulsion qui me fera sans doute rire jusqu'à la fin des temps, j'agite mollement une main en m'écriant :

– Elliot ! Salut !

Comme si nous étions de vagues connaissances datant du week-end d'intégration de la fac.

Comme si on s'était rencontrés juste une fois dans le train de Santa Barbara.

Alors qu'il repousse les cheveux épais qui lui tombent devant les yeux avec un air d'incrédulité que je connais par cœur, je me retourne et me faufile à travers la foule pour sortir. Il me faut quelques secondes pour me rendre compte que je me précipite dans la mauvaise direction. J'ai déjà parcouru un demi-bloc, je reviens sur mes pas, à grandes enjambées, la tête baissée, le cœur battant. Et voilà que je me heurte à un large torse.

– Oh ! Je suis confuse !

Je laisse échapper mes excuses avant de lever les yeux et de réaliser ce que je viens de faire.

Elliot me rattrape de justesse quand je manque tomber à la renverse. Je me trouve seulement à quelques centimètres de lui. Je sais qu'il me dévisage et qu'il attend que je lui rende son regard, mais je continue à fixer obstinément sa pomme d'Adam et repense à ma vieille habitude d'observer son cou à la dérobée pendant des heures, tandis que nous lisions dans le dressing.

– Macy. Sérieusement ? murmure-t-il calmement, ce qui peut vouloir dire un millier de choses.

*Sérieusement, c'est toi ?*

*Sérieusement, pourquoi t'es-tu enfuie ?*

*Sérieusement, où étais-tu ces dix dernières années ?*

Une part de moi souhaiterait être ce genre de personne capable de s'éloigner, de s'enfuir et de prétendre que ça n'est jamais arrivé. Je pourrais attraper un BART, prendre un taxi pour rejoindre l'hôpital et me plonger dans ma journée surchargée en gérant des émotions qui, honnêtement, sont bien plus importantes et dignes de mon attention que celles qui m'assaillent actuellement.

Mais une autre a attendu cet instant précis pendant les onze dernières années. Le soulagement et l'angoisse se mêlent. J'ai eu envie de le revoir chaque jour. Mais j'ai aussi souhaité ne jamais le recroiser.

– Salut, je fais.

Je me décide finalement à le regarder. J'essaie de déterminer quoi dire ; mon esprit est plein de mots sans queue ni tête. Une tempête en noir et blanc.

– Es-tu... ? commence-t-il, à bout de souffle. (Il ne m'a toujours pas lâchée). Es-tu revenue t'installer ici ?

– San Francisco.

J’observe son regard attiré par ma blouse et mes vieilles baskets.

– Médecine ?

– Ouais. Interne.

Je suis un robot. Il lève un sourcil :

– Et donc que faisais-tu ici, *aujourd’hui* ?

Seigneur, c’est une étrange manière de lancer la conversation. Mais lorsqu’on se retrouve au pied d’une montagne, je suppose qu’il faut commencer à grimper.

– J’ai bu un café avec Sabrina.

Il se gratte le nez avec une expression d’incompréhension douloureusement familière.

Je clarifie :

– Ma colocataire de la fac. Elle vit à Berkeley.

Elliot semble perdu, ce qui me rappelle qu’il ne connaît pas Sabrina. Nous étions toujours frustrés de nous voir seulement une fois par mois. Et voilà que nous avons passé des années sans rien savoir l’un de l’autre – des pans entiers de nos vies nous sont inconnus.

– Je t’ai appelée. Environ un million de fois. Et puis ton numéro a changé.

Il passe une main dans ses cheveux et hausse les épaules, impuissant. Et je le comprends. Ce putain de moment est plus que surréaliste. Même maintenant, je n’arrive pas à comprendre comment nous avons pu mettre autant de distance entre nous. Comment *j’ai* laissé ça arriver.

– Je sais. J’ai... euh... changé de téléphone.

Cette réponse est complètement nulle.

Il éclate de rire, mais sans la moindre joie.

– Ouais, c'est ce que j'ai pensé.

– Elliot.

Je prononce son prénom d'une voix enrouée.

– Je suis désolée. Je dois vraiment filer. Je vais arriver en retard au travail.

Il se penche pour arriver au niveau de mon visage :

– Tu plaisantes ? (Il écarquille les yeux). Je ne peux pas tomber sur toi au *Saul's* et m'exclamer « salut, Macy, quoi de neuf ? » avant que tu partes travailler, que je parte travailler et qu'on ne se parle plus pendant encore *dix putains d'années*.

Et voilà. Elliot n'a jamais su jouer la superficialité.

J'admets calmement :

– Je ne suis pas prête pour ça.

– Tu dois te *préparer psychologiquement* pour me voir ?

– Si je devais me préparer psychologiquement pour voir quelqu'un, ce serait toi.

Ça le touche là où je souhaitais le toucher – dans le mille de sa vulnérabilité – mais au moment où il grimace, je regrette mes paroles.

Bordel.

– Accorde-moi juste une minute, insiste-t-il en m'attirant sur le côté du trottoir pour cesser de déranger les nombreux passants à cette heure. Comment vas-tu ? Quand es-tu revenue ? Comment va Duncan ?

Autour de nous, le monde semble se figer.



Je réponds mécaniquement :

– Je vais bien. Je suis revenue en mai.

Sa troisième question me bouleverse, je réponds d'une voix tremblante :

– Et, euh... mon père est mort.

Elliot s'éloigne imperceptiblement.

– *Quoi ?*

– Ouais, fais-je d'une voix rauque.

Je suis abasourdie, je voudrais réécrire l'histoire, reconnecter des milliers de synapses dans mon cerveau.

D'une manière ou d'une autre, je parviens à tenir cette conversation sans perdre complètement les pédales, mais si je reste ne serait-ce qu'une minute de plus, je ne pourrai plus rien garantir. Avec Elliot qui me demande des nouvelles de mon père, mes deux heures de sommeil et la perspective de la journée de dix-huit heures qui m'attend... je dois fuir avant de m'effondrer.

Mais je le regarde à nouveau, et l'expression d'Elliot reflète exactement ce qui se passe dans ma poitrine. Il semble dévasté. C'est la seule personne qui pourrait réagir ainsi en apprenant la mort de mon père, parce qu'il est le seul capable de comprendre ce que j'ai vécu.

– *Duncan est mort ?*

Sa voix est lourde d'émotion.

– Macy, pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

Seigneur, *c'est* toute la question.

Je commence :

– Je... (Je secoue la tête). On ne se parlait plus quand c'est arrivé.

La nausée me submerge. Sacrée excuse. Quelle incroyable manière d'éluder sa remarque.

Il secoue la tête.

– Je ne savais pas. Je suis tellement désolée, Mace.

Je m'accorde trois secondes supplémentaires pour le regarder – encore un coup de poing dans le ventre. C'est mon alter ego. Il a toujours été mon alter ego. Mon meilleur ami, mon confident, probablement l'amour de ma vie. Et j'ai passé les onze dernières années à être furieuse et moralisatrice. Mais finalement, c'est lui qui a créé une fissure entre nous, avant que le destin ne nous sépare.

Gênée, je lâche :

– J'y vais. D'accord ?

Je m'éloigne sans lui laisser le temps de répondre, dévalant la rue en direction de la station de BART. Je marche à grandes enjambées, et pendant tout le trajet sous la baie, je sens sa présence, derrière moi ou dans la voiture suivante.

Quinze ans plus tôt



## Vendredi 11 octobre

La famille Petropoulos tout entière se trouve dans notre jardin lorsque nous arrivons dans notre camion de déménagement, deux mois plus tard. Le camion est seulement à moitié plein parce que mon père et moi avons tous les deux estimé que nous allions apporter plus de choses avec nous. Mais, finalement, nous avons acheté juste assez de meubles au dépôt-vente pour avoir de quoi nous asseoir, dormir et lire.

Mon père a parlé « d'ameublement spartiate ». Je n'ai pas compris.

J'aurais peut-être compris si j'avais consacré plus de quelques secondes de réflexion à cette phrase, mais j'étais obsédée, pendant l'heure et demie de route, par l'idée que ma mère n'avait jamais vu cette maison. Oui, c'était ce qu'elle voulait pour nous. Mais la réalisation de ce souhait s'avérait atrocement amère. Mon père possédait toujours sa vieille Volvo verte bruyante. Nous vivions toujours dans la même maison, sur Rose Street. Aucun de nos meubles n'avait changé depuis la mort de ma mère. Je portais de nouveaux vêtements, mais j'avais toujours l'impression qu'elle les choisissait grâce à une sorte d'intervention divine. Chaque fois que je faisais du shopping, mon père avait l'art de me proposer des vêtements trop grands et trop larges. Invariablement, une vendeuse nous proposait une sélection de tenues plus convenables avec l'assurance que oui, c'était ce que portaient les jeunes filles et non, vous n'avez pas à vous inquiéter, Mr. Sorensen.

Je lisse ma chemise et mon short froissés en sortant du van et dévisage le groupe massé sur notre allée de graviers. Je repère d'abord Elliot – un visage familier dans la foule. À ses côtés se trouvent trois autres garçons et deux parents souriants.

La vue de cette immense famille prête à nous aider ne fait qu'accentuer la douleur qui monte peu à peu dans ma poitrine.

L'homme – sans doute possible le père d'Elliot, si j'en juge par ses cheveux noirs et son nez si caractéristique – s'avance en trotinant, pour serrer la main du mien. Il n'a que quelques centimètres de moins que mon père, chose très rare.

– Nick Petropoulos, dit-il en se tournant pour me serrer la main. Tu dois être Macy.

– Oui, Monsieur.

– Tu peux m'appeler Nick.

– OK, Monsieur... Nick.

Je n'avais jamais envisagé d'appeler un parent par son prénom de toute ma vie.

Il tourne le regard vers mon père en riant.

– J'ai pensé que vous pourriez avoir besoin d'aide pour décharger vos affaires.

Mon père sourit et répond avec sa simplicité habituelle :

– C'est gentil. Merci.

– J'ai aussi pensé qu'un peu d'exercice pourrait profiter à mes garçons, histoire qu'ils arrêtent de se flanquer des beignes toute la journée.

Mr. Nick tend un bras épais et poilu pour désigner sa femme.

– Ma femme, Dina. Mes enfants : Nick Jr., George, Andreas et Elliot.

Trois garçons bien charpentés – ainsi qu’Elliot – se tiennent près des marches menant à notre maison, les yeux rivés sur nous. Je devine qu’ils ont entre quinze et dix-sept ans, sauf Elliot, dont le physique est si différent de celui ses frères que je n’arrive pas à lui donner d’âge. Leur mère, Dina, est impressionnante – grande et plantureuse, avec un sourire qui creuse des fossettes amicales dans ses joues. En dehors d’Elliot – à la silhouette aussi longiligne que son père –, tous ses fils lui ressemblent. Grands, le regard doux, des fossettes.

Mignons.

Mon père m’entoure les épaules d’un bras et m’attire contre lui. S’agit-il d’un geste protecteur ? Ou se rend-il compte lui aussi que notre famille fait pâle figure, en comparaison ?

– Je ne savais pas que vous aviez quatre fils. Je crois que Macy a déjà rencontré Elliot.

Mon père me jette un coup d’œil pour confirmation.

Dans ma vision périphérique, je distingue Elliot qui danse d’un pied sur l’autre, mal à l’aise. Je lui adresse un sourire espiègle.

– Ouais.

J’ajoute, avec une intonation aussi sidérée que possible :

– Il lisait dans mon dressing.

Mr. Nick esquisse un geste de la main.

– Le jour de la visite, je sais, je sais. Je vais être honnête, ce garçon passe son temps à lire, et ce dressing était son endroit favori. Son copain Tucker avait l’habitude de venir passer ses week-ends ici, mais il est parti maintenant.

Il jette un coup d'œil à mon père et ajoute :

– Sa famille a déménagé à Cincinnati. De la région du vin à l'Ohio ? Terrible, n'est-ce pas ? Mais ne t'inquiète pas, Macy. Ça ne se reproduira pas. (Il suit mon père qui gravit stoïquement les marches.) Nous vivons juste à côté depuis dix-sept ans. Nous sommes venus dans cette maison un millier de fois.

Une marche craque sous ses bottes de travail, il la tâte du bout du pied en fronçant les sourcils.

– Cette marche a toujours posé problème.

Même à mon âge, je perçois l'effet que cette phrase a sur mon père. C'est un citoyen détendu, mais la familiarité désinvolte qu'entretient Mr. Nick avec cette propriété éveille immédiatement son instinct viril.

– Je la réparerai, répond mon père, d'une voix inhabituellement profonde en posant le pied sur la marche.

Pour me convaincre que chaque petit problème sera réglé, il renchérit calmement :

– La porte d'entrée ne me plaît pas vraiment non plus, mais il sera assez facile de la remplacer. Si tu vois autre chose, dis-moi. Je veux que tout soit parfait.

– Papa, je murmure en m'appuyant contre son épaule, c'est déjà parfait. D'accord ?

Tandis que les garçons Petropoulos s'approchent du camion de déménagement, mon père bataille avec les clés pour trouver la bonne, parmi celles qui ouvrent d'autres portes, de notre autre vie à cent vingt kilomètres de là.

– Je ne sais pas si nous avons le nécessaire pour cuisiner, marmonne mon père à mon attention. Et il faudra

probablement rénover la cuisine...

Il me regarde, un sourire incertain aux lèvres, tout en ouvrant la porte d'entrée. Je détaille toujours le large porche qui donne sur le côté de la maison, masquant les arbres imposants au-delà des limites du jardin. Mon esprit vagabonde vers les gobelins et les promenades dans les bois pour chercher des pointes de flèches en silex. Un garçon m'embrassera peut-être un jour dans cette forêt.

Peut-être, l'un des fils Petropoulos.

Le rouge me monte aux joues, je dissimule cette réaction en baissant la tête et en laissant mes cheveux tomber autour de mon visage. À ce jour, j'ai seulement craqué pour Jason Lee en cinquième. On se connaissait depuis la maternelle, et on avait dansé avec raideur le temps d'une chanson pendant le bal du printemps, avant de s'écarter, gênés. On ne s'était plus jamais adressé un mot. Apparemment, je n'avais pas de problème pour me lier d'amitié avec presque tout le monde, mais il suffisait d'ajouter un peu d'alchimie romantique pour que je me transforme en robot handicapé moteur.

Nous mettons en place une chaîne efficace de bras pour nous faire passer des cartons, et le camion se vide rapidement, laissant seulement les meubles aux plus forts d'entre nous. Elliot et moi attrapons chacun un carton portant l'inscription *Macy* pour les monter à l'étage. Je le suis dans le long couloir, puis pénètre dans le vide lumineux de ma chambre.

– Tu peux laisser ça dans le coin. Et merci.

Il me dévisage, puis acquiesce en déposant le carton par terre.

– Ce sont des livres ?

– Ouais.



Elliot me jette un coup d'œil pour s'assurer d'avoir mon accord avant d'ouvrir le carton et de fouiner à l'intérieur. Il en sort le premier livre. *Un monde meilleur*.

– Tu l'as lu ? me demande-t-il, dubitatif.

Je hoche la tête et lui prends ce livre que j'adore des mains pour le poser sur l'une des étagères vides du dressing.

– Il est bien, ajoute-t-il.

Surprise, je lève les yeux vers lui, avant de demander :

– Tu l'as lu, toi aussi ?

Il acquiesce, et réplique du tac au tac :

– J'ai pleuré.

Il tend la main pour attraper un autre livre et en effleure la couverture.

– Celui-là est bien aussi. (Il bat des paupières dans ma direction). Tu as bon goût.

Je le dévisage.

– Tu lis beaucoup.

– En moyenne un livre par jour.

J'écarquille les yeux.

– Sérieusement ?

Il hausse les épaules.

– Les gens viennent en général à Russian River pour se reposer et ils laissent souvent leurs lectures de vacances en partant. La bibliothèque en récupère plein, et j'ai passé un marché avec Sue là-bas : j'ai le droit d'emprunter tous les nouveaux livres tant que je les récupère le lundi et que je les rapporte le mercredi.

Il remonte ses lunettes sur son nez.

– Une fois, elle a récupéré six livres d’une famille qui avait passé le week-end ici et je les ai tous lus.

– Tu les as lus en trois jours ? C’est fou.

Elliot fronce les sourcils et plisse les yeux.

– Tu ne me crois pas ?

Je secoue la tête.

– Si. Tu as quel âge ?

– J’ai fêté mes quatorze ans la semaine dernière.

– Tu fais plus jeune.

– Merci, répond-il platement. Je m’y attendais.

Il soupire en écartant ses cheveux de son front.

J’éclate de rire :

– Ce n’est pas une critique.

– Et toi ?

– Treize ans. Je suis née le 18 mars.

Il remonte ses lunettes.

– Tu es en quatrième ?

– Ouais. Toi ?

Elliot hoche la tête.

– Pareil.

Il jette un coup d’œil interrogateur à l’espace vide.

– Que font tes parents ? Ils travaillent en ville ?

Je secoue la tête en me mordant les lèvres. Je n’avais pas réalisé que j’appréciais autant parler à quelqu’un qui ignorait

que ma mère était morte, qui ne m'avait pas vue détruite ni à vif après son décès.

– Mon père possède une entreprise à Berkeley qui importe et vend des céramiques artisanales, des objets d'art, etc.

Je n'ajoute pas qu'il s'est lancé en important les superbes poteries de son père qui s'étaient vendues comme des petits pains.

– Cool. Et ta...

– Que font *tes* parents ?

Il plisse les yeux lorsque je l'interromps, mais ne relève pas.

– Ma mère travaille à mi-temps dans le bar de dégustation de Toad Hollow. Mon père est le dentiste de la ville...

Le dentiste de la ville. Le *seul* dentiste ? Je suppose que je n'avais pas réalisé jusque-là que Healdsburg était une si petite ville. À Berkeley, il y a trois cabinets dentaires sur le trajet qui sépare ma maison de mon école – c'est-à-dire quatre blocs.

– Mais il travaille seulement trois jours par semaine et tu auras sans doute deviné que l'inactivité n'est pas son truc. Il fait tout en ville. Il aide les fermiers pour le marché. Il contribue à la gestion de plusieurs vignobles.

– Ouais, le vin est vraiment important ici, non ?

Je me rends compte, en l'écoutant parler, que j'ai vu plusieurs vignobles sur la route.

– Du vin à tous les repas, réplique Elliot en riant.

Et à cet instant, je sens que nous nous entendons bien, naturellement.

Je n'avais pas réussi à me comporter de façon naturelle avec quelqu'un depuis trois ans. Mes amies ne savent plus comment me parler, ou se lassent de me voir constamment mélancolique, ou sont tellement concentrées sur les garçons que nous n'avons plus rien en commun.

Et soudain, il gâche tout :

– Tes parents sont divorcés ?

Je prends une grande inspiration, en me sentant étrangement offensée.

– Non.

Il penche la tête et m'observe en silence. Il n'est pas nécessaire de souligner que les deux fois où je suis venue ici, ma mère ne nous a pas accompagnés.

Je me remets à respirer normalement après un laps de temps qui me semble durer une heure.

– Ma mère est décédée il y a trois ans.

La vérité résonne dans la pièce et je prends conscience que cet aveu vient de changer irrémédiablement quelque chose entre nous. Je ne suis plus cette personne simple : sa nouvelle voisine, une fille, potentiellement intéressante, tout aussi potentiellement inintéressante. Maintenant, je suis une fille abîmée par la vie, à jamais. Je suis une personne qu'on doit prendre avec des pincettes.

Il écarquille les yeux derrière ses lunettes épaisses :

– Sérieusement ?

J'acquiesce.

Aurais-je préféré ne rien lui dire ? Sûrement un peu. Quel est l'intérêt d'avoir un lieu de retraite le week-end si je ne

peux pas m'éloigner réellement de la seule réalité qui altère mon rythme cardiaque toutes les cinq minutes ?

Il regarde en direction du sol, joue avec un fil tiré de son short.

– Je ne sais pas comment je ferais.

– Je ne sais toujours pas comment faire.

Il se tait. Je n'ai jamais su comment reprendre une conversation normale après avoir abordé le sujet de ma Mère Décédée. Qu'est-ce qui est pire ? Avoir cette conversation avec un presque étranger, ou avec quelqu'un qui me connaît depuis toujours et qui ne sait plus comment me parler sans une gaieté forcée ou une sympathie mielleuse ?

– Quel est ton mot préféré ?

Surprise, je le regarde, incapable de déterminer si je n'ai pas mal entendu.

– Mon mot préféré ?

Il hoche la tête en remontant ses lunettes sur son nez grâce à une grimace rapide, sans doute habituelle chez lui, qui lui donne l'air d'être énervé puis étonné d'une seconde à l'autre.

– Tu as sept cartons de livres ici. Je pense ne pas me tromper en supposant que tu aimes les mots.

Je n'ai jamais réfléchi à mon mot préféré, mais maintenant qu'il me pose la question, j'apprécie l'idée. Je regarde au loin en réfléchissant.

Je réponds après quelques instants :

– *Renoncule.*

– Quoi ?

– Renoncule. C’est un mot très bizarre, mais les fleurs sont tellement jolies. J’aime l’effet de surprise de ce mot.

Je n’ajoute pas : *c’étaient les fleurs préférées de ma mère.*

– C’est une réponse très fille.

– Eh bien, je suis une fille.

Il continue à regarder ses pieds, mais j’ai vu la lueur d’intérêt dans ses yeux lorsque j’ai prononcé le mot *renoncule*. Il devait s’attendre à ce que je réponde *licorne*, *marguerite* ou *vampire*.

– Et toi ? Quel est ton mot préféré ? Je parie que c’est *incandescence*. Ou, genre, *amphibie*.

Il me sourit :

– *Régurgiter.*

Je me frotte les nez en le dévisageant.

– C’est un mot dégoûtant.

Son sourire s’élargit encore davantage.

– J’aime le son un peu rude des consonnes. Ça convient au sens du mot.

– Comme une onomatopée ?

Je m’attends presque à entendre sonner des trompettes dans un haut-parleur invisible logé sur le mur lorsque je remarque la manière dont Elliot me regarde, bouche bée, les lunettes sur le bout du nez.

– Ouais, fait-il.

– Je ne suis pas une imbécile, tu sais. Nul besoin d’avoir l’air si surpris parce que je connais le sens de mots compliqués.

– Je n'ai jamais cru que tu étais une imbécile, réplique-t-il calmement en couissant le regard en direction du carton et en me tendant un autre livre.

Nous reprenons notre lente méthode inefficace pour ranger les livres pendant un moment et je sens les coups d'œil à la dérobée qu'il me lance de temps à autre.

Je décide de faire comme si je ne me rendais compte de rien.

Aujourd'hui





## Mercredi 4 octobre

J'ai l'impression d'avoir fait sauter les points de suture d'une cicatrice. Je suis complètement à vif – comme si j'avais meurtri un organe émotionnel en moi. Au-dessus de ma tête, le plafond semble terne ; des taches d'humidité qui partent du luminaire se forment le long des craquelures minces de l'enduit. Le ventilateur tournoie paresseusement autour du globe translucide. En tournant sur elles-mêmes, les pales fendent l'air, au même rythme que la respiration régulière de Sean qui dort à côté de moi.

*Chh.*

*Chh.*

*Chh.*

Il dormait déjà quand je suis rentrée aux alentours de 2h du matin. Une fois n'est pas coutume, finir tard m'a soulagée ; je ne sais pas comment j'aurais supporté de dîner avec lui et Phoebe alors que j'étais obsédée par mon entrevue avec Elliot au *Saul's*, hier.

J'ai ressenti une bouffée momentanée de culpabilité sur le trajet de retour en bus, quand le chaos de ma garde a commencé à se dissiper et que la rencontre inattendue avec Elliot a pris le relais dans mon esprit. Dans un moment de panique, je me suis demandé s'il avait été impoli de ne pas présenter Elliot à Sabrina.

Et puis il est revenu me hanter immédiatement, putain, sans me laisser le moindre repos.

Sean se réveille alors que je me frotte le visage. Il se tourne vers moi, m'attire contre lui, une main sur ma hanche, mais pour la première fois depuis qu'il m'a embrassée en mai dernier, j'interprète ce geste comme une trahison.

Je grogne, m'écarte et m'assois sur le bord du lit, les coudes appuyés sur mes genoux.

– Ça va, ma chérie ? demande-t-il en s'approchant dans mon dos et en appuyant son menton sur mon épaule.

Sean ne connaît même pas l'existence d'Elliot. Ce qui est fou, quand j'y repense, car dans la mesure où je vais l'épouser, il devrait tout savoir de moi, n'est-ce pas ? Même si nous ne sommes pas ensemble depuis si longtemps que cela, les moments charnières devraient se placer en haut de la liste, et pendant presque toute mon adolescence, rien n'a été plus important qu'Elliot. Sean sait que j'ai grandi à Berkeley et passé beaucoup de week-ends dans la région viticole de Healdsburg, où j'avais de bons amis. Mais il ignore que j'ai rencontré Elliot à treize ans, que je suis tombée amoureuse de lui quand j'en avais quatorze, avant de l'écarter de ma vie quelques années plus tard.

Je hoche la tête :

– Oui. Juste fatiguée.

Il tourne la tête derrière moi pour jeter un coup d'œil au réveil et je l'imites. Il est seulement 6h40 et ma journée ne commencera pas avant 9h. Le sommeil est une denrée rare pour moi. *Pourquoi, cerveau, pourquoi ?*

Il passe une main dans ses cheveux poivre et sel.

– Tu as toutes les raisons d’être fatiguée. Reviens te coucher.

Quand il prononce ces mots, je comprends ce qu’il veut vraiment dire : *allonge-toi et faisons l’amour avant que Phoebe ne se réveille.*

Le problème, c’est que je me refuse à prendre le risque de me sentir en tort si je le fais avec lui.

Maudit Elliot.

J’ai seulement besoin de quelques jours pour le mettre à distance, c’est tout.

Quinze ans plus tôt



## Jeudi 20 décembre



Je n'avais jamais fêté Noël ailleurs que chez moi jusque-là, mais début décembre, pour célébrer notre première année au chalet, mon père me propose une aventure. Pour certains parents, cela aurait probablement signifié partir en voyage à Paris ou en croisière dans un lieu exotique. Pour mon père, il s'agissait de passer les fêtes dans notre nouvelle maison, d'allumer les *kalenderlys* danoises – une bougie de Noël – et de déguster un canard rôti, du chou, des betteraves et des pommes de terre pour le repas de Noël.

Nous arrivons à l'heure du dîner le 20, dans une voiture remplie de paquets et de décorations flambant neuves, suivis de près par un habitant du village doté d'une dent en or, d'une jambe de bois, un sapin de Noël fraîchement coupé sur sa remorque.

Je les regarde batailler avec l'arbre gigantesque, en me demandant brièvement s'il passera par notre porte d'entrée. Il fait froid dehors et je danse d'un pied sur l'autre pour ne pas me congeler sur place. Sans réfléchir, je jette un coup d'œil à la maison des Petropoulos.

Les fenêtres scintillent, certaines embuées à cause de la condensation. Une épaisse fumée monte de la cheminée, se tortillant comme un ruban avant de disparaître dans l'obscurité.

Nous avons passé trois week-ends au chalet depuis octobre, et chaque fois qu'Elliot est venu frapper à la porte, mon père lui a ouvert. Il est monté à l'étage et on s'est allongés dans mon dressing – qui se transforme peu à peu en une bibliothèque miniature – pour lire pendant des heures.

Mais je ne suis jamais entrée chez lui. J'essaie de deviner quelle est sa chambre et ce qu'il est en train de faire. À quoi ressemble Noël chez eux, dans une maison avec un père, une mère, quatre enfants et un chien qui tient plus du cheval que du canidé ? Je serais prête à parier qu'une odeur de cookies et de pin fraîchement coupé embaume la maison. Et qu'il est sans doute difficile de trouver un endroit tranquille pour lire.

Nous sommes arrivés il y a seulement une heure lorsque la vieille cloche de la porte d'entrée tinte. Je l'ouvre : Elliot et Miss Dina sont sous le porche, un lourd plateau recouvert d'aluminium à la main.

– Nous vous apportons des cookies, dit Elliot, en remontant ses lunettes sur son nez.

On vient apparemment de lui poser des bagues, auxquelles s'ajoute un casque orthodontique.

Je le dévisage longuement, il me lance un regard noir en rougissant.

*Concentre-toi sur les cookies, Macy.*

– Avons-nous des invités, *min lille blomst* ? me crie mon père de la cuisine.

Je distingue une once de désapprobation dans sa voix, le tacite *ce garçon ne peut-il pas attendre jusqu'à demain ?*

– Je ne reste pas, Duncan, répond Miss Dina. Je suis juste venue vous apporter des cookies. Renvoyez-moi Elliot à la maison quand vous vous mettrez à table, d'accord ?

– Le dîner est quasiment prêt.

Son ton calme dissimule totalement sa réaction pour toute personne ne le connaissant pas aussi bien que moi.

Je marche jusqu'à la cuisine et pose le plateau de cookies sur l'îlot à côté de lui. Une offre de paix.

Je commence :

– On va juste lire un peu. Tu es d'accord ?

Mon père me regarde, puis jette un coup d'œil aux cookies, avant de céder.

– Trente minutes.

Elliott me suit sans rechigner, contourne l'énorme arbre et monte les marches derrière moi.

Des comptines de Noël nous parviennent de la cuisine jusqu'à ce que nous entrions dans le dressing où le silence se fait. Depuis l'achat du chalet, mon père a installé des étagères sur les murs et ajouté un pouf dans un coin, face au petit canapé. Des coussins venus de notre maison sont éparpillés un peu partout, l'endroit commence à être cosy, comme l'intérieur de la bouteille d'un génie.

Je referme la porte derrière nous.

– C'est quoi toute cette quincaillerie ? je demande en désignant son visage.

Il hausse les épaules sans répondre.

– Tu dois porter cet appareil tout le temps ?

– C'est un casque orthodontique, Macy. Normalement, seulement la nuit, mais j'ai décidé que je voulais me débarrasser de cet appareil dentaire au plus vite.

– Pourquoi ?

Il me dévisage, le regard vide, et ouais, soudain, je comprends :

– Ça fait mal ?

Il sourit d'un air sardonique.

– Ça a l'air agréable, selon toi ?

– Non, ça a l'air pénible et ringard.

– *C'est toi* qui es pénible et ringarde, me taquine-t-il.

Je me laisse tomber sur le pouf avec un livre et le regarde fureter parmi les étagères.

– Tu as toute la série de *Anne... la maison aux pignons verts*.

– Ouais.

– Je ne les ai pas encore lus. (Il en saisit un et s'installe sur le canapé.) Mot préféré ?

Cette question est désormais tellement naturelle qu'elle semble faire partie d'un rituel. Elle ne me surprend pas cette fois. Je baisse les yeux vers mon livre, réfléchis une seconde avant de lancer :

– *Feutré*. Le tien ?

– *Plaquemine*.

La conversation s'arrête là, nous nous plongeons dans notre lecture.

– Est-ce étrange... ? commence Elliot, de but en blanc.

Je croise son regard ambré, profond, anxieux. Il s'éclaircit la gorge d'un air gêné, avant de préciser :

– Noël sans ta mère ?



Sa question me prend tellement au dépourvu que je détourne les yeux. Je le supplie silencieusement de ne pas continuer son interrogatoire. Même trois ans après sa mort, le visage de ma mère ne quitte pas mes pensées : ses yeux gris rieurs, ses cheveux noirs épais, sa peau mate, le sourire en coin avec lequel elle me réveillait tous les matins, avant sa disparition. Tous les jours, je me regarde dans le miroir et la devine dans mon reflet. Donc ouais, *étrange*, c'est un sacré euphémisme. *Étrange* revient à affirmer qu'une montagne est une bosse, ou l'océan une mare.

Et même ces images ne parviennent pas à traduire ce que je ressens à l'idée de passer Noël sans elle.

Il me regarde avec son air prudent.

– Si ma mère mourait, Noël serait un sale moment pour moi.

Mon ventre se contracte, ma gorge se met à brûler. Je demande, même si la réponse est évidente :

– Pourquoi ?

– Parce que Noël, c'est un truc de mamans. Non ?

Je ravale un sanglot et acquiesce rapidement.

– Que faisait ta mère ?

– Tu ne peux pas me poser de pareilles questions.

Je m'allonge sur le dos et fixe le plafond. Il s'excuse immédiatement en s'écriant :

– Je suis désolé !

Maintenant, c'est moi qui culpabilise.

– Mais ça va, tu sais.

Prononcer ces mots empêche mes émotions de se déverser.  
Je sens les sanglots battre en retraite dans ma gorge.

– Ça fait presque quatre ans. Inutile d'en parler.

Mais Elliot ne se laisse pas faire.

– Mais on *peut*.

Je déglutis une nouvelle fois avant de fixer le mur, avec toute l'intensité dont je suis capable.

– La tradition était la même tous les ans. Elle préparait des muffins à la myrtille et du jus d'orange le matin de Noël. (Ma voix est saccadée.) On déjeunait devant la cheminée, on ouvrait les chaussettes pendant que mes parents me racontaient des histoires de leur enfance. Ensuite, on en inventait tous ensemble. On préparait le canard, puis on ouvrait les cadeaux. Après le dîner, on s'installait devant la cheminée pour lire.

Sa voix est presque inaudible.

– Ça a l'air parfait.

– C'était parfait, je réplique d'un ton plus doux, happée par le souvenir. Ma mère adorait les livres, elle aussi. Elle m'offrait tout le temps des livres, un journal, des stylos cool ou du papier. Et elle lisait *tout*. Genre, tous les livres que je voyais sur les présentoirs des librairies, elle les avait déjà lus.

– Je crois que j'aurais vraiment apprécié ta mère.

– Tout le monde l'adorait. Elle n'avait pas beaucoup de famille – ses parents sont morts quand elle était petite, elle aussi – mais je serais prête à jurer que tous ceux qui la rencontraient l'adoptaient immédiatement.

Et ils se débattent comme des poissons hors de l'eau maintenant, sans elle, incapables de savoir quoi faire pour

nous, incapables d'interagir avec un père, à cause de son caractère réservé.

– Elle travaillait ? demande Elliot.

– Elle était acheteuse pour Books Inc.

– Waouh, vraiment ?

Il semble impressionné qu'elle ait travaillé pour une aussi grande enseigne de la région de San Francisco, mais au fond, je sais qu'elle en avait assez. Elle avait toujours voulu posséder sa propre librairie. Et c'est seulement au moment où elle était tombée malade que mon père et elle avaient finalement eu les moyens de réaliser son rêve.

– Est-ce pour cela que ton père t'aménage ce dressing ?

Je secoue la tête, mais l'idée ne m'était jamais venue avant qu'il ne l'exprime.

– Je ne crois pas. C'est possible.

– Il veut peut-être te créer un espace pour que tu te sentes proche d'elle.

Je continue à secouer la tête. Mon père sait qu'il est impossible que je pense davantage à ma mère. Et il n'a jamais essayé de m'aider à l'oublier, non plus. Ça ne fonctionnerait pas. Le fait de retenir son souffle ne change rien au fait que notre corps a besoin d'oxygène.

Et comme si j'avais exprimé mes pensées à haute voix, Elliot continue :

– Est-ce que tu penses plus à elle quand tu es ici ?

*Bien sûr, je songe, mais j'ignore Elliot et effleure le plaid posé sur le pouf. Je pense à elle partout. Elle est partout, à chaque instant, mais elle est aussi constamment absente. Elle*

*rate tous les événements de ma vie et je ne sais pas pour qui c'est le plus difficile : pour moi, qui tente de survivre sans elle, ou pour elle sans moi, qui existe où qu'elle soit.*

– Macy ?

– Quoi.

– Tu penses à elle ici ? C'est pour ça que tu aimes tant cette pièce ?

– J'aime cette pièce parce que j'aime lire.

*Et parce que lorsque je lis un livre qui me permet de m'oublier même pendant seulement une heure, ou plus, j'oublie.*

*Et parce que mon père pense à ma mère chaque fois qu'il m'achète un livre.*

*Et parce que tu es ici et que je me sens mille fois moins seule quand je suis avec toi.*

– Mais...

– S'il te plaît, arrête.

Je ferme les yeux en sentant mes mains devenir moites, mon rythme cardiaque s'accélérer, mon estomac se nouer. Mes émotions deviennent bien trop écrasantes pour mon corps.

– Tu pleures parfois en pensant à elle ?

– Tu te moques de moi ? je réponds, bouche bée.

Il écarquille les yeux, mais ne se laisse pas démonter.

– C'est juste Noël, dit-il calmement. Et quand ma mère préparait les cookies tout à l'heure, je me suis rendu compte que ça me semblait tout à fait normal. Ça doit être bizarre pour toi, c'est tout.

– Ouais.

Il se penche vers moi, en tentant de me forcer à le regarder.

– Je voulais juste que tu saches que tu peux me parler.

– Je n'ai pas envie d'en parler.

Il se rassoit, m'observe en silence pendant quelques instants, puis se remet à lire.

Aujourd'hui



## Mercredi 4 octobre

Je quitte la chaleur confortable des draps et traîne des pieds jusqu'à la cuisine, embrassant au passage une masse de boucles brunes. Sean devrait savoir depuis le temps qu'il est impossible d'avoir la moindre intimité le matin : Phoebe se réveille toujours avant nous.

Phoebe est l'enfant rêvé. À six ans, elle est intelligente et affectueuse. Elle est aussi turbulente, ce qu'elle doit tirer de sa mère, car son père est imperturbable. Dieu seul sait où se trouve Ashley, sa parasite de mère. Ça me fait toujours quelque chose de voir Phoebe grandir sans elle. Moi au moins, j'ai passé dix merveilleuses années avec ma mère et je n'ai jamais ressenti sa disparition comme une trahison. Phoebe l'a seulement côtoyée pendant trois ans avant qu'Ashley parte en week-end avec les collègues de la banque d'investissement où elle travaillait pour revenir chez elle avec un goût prononcé pour la cocaïne qui s'est transformé en addiction au crack, qui l'a finalement poussée à tout laisser tomber pour du speed. À quel moment Sean sera-t-il obligé d'expliquer à sa fille parfaite que sa mère aimait davantage la drogue que sa famille ?

Je me souviens d'être sortie de sa chambre, le matin suivant notre rencontre alcoolisée, et d'avoir trouvé Phoebe installée dans la cuisine, mangeant des Rice Chex, les cheveux déjà nattés, avec des chaussettes dépareillées, un legging à imprimés chiots et un pull à pois. Dans la frénésie du flirt, Sean n'avait pas mentionné qu'il avait un enfant. J'ai toujours

essayé d’y voir une preuve du pouvoir de séduction de mes seins dans mon pull bleu plutôt qu’un oubli volontaire de sa part, d’extrêmement mauvais goût.

Ce matin-là, elle avait levé les yeux vers moi, avec un air suffisamment étonné pour confirmer ce qu’il m’avait confié la veille – il n’avait pas invité de femme chez lui depuis trois ans – et m’avait demandé si j’étais leur nouvelle colocataire.

Comment aurais-je pu dire non au legging à imprimés chiots et aux tresses enfantines ? Depuis, je ne suis jamais rentrée chez moi.

Ça n’a pas vraiment été un sacrifice. Sean est un dieu au lit, il est facile à vivre et prépare un café délicieux. À quarante-deux ans, il est également aisé financièrement, ce qui est un atout lorsque vous commencez en bas de la chaîne alimentaire professionnelle avec un prêt pour la fac de médecine sur le dos. Et c’était sans doute d’abord à cause de l’alcool, mais il était la deuxième personne avec qui je couchais dans ma vie qui ne me donnait pas l’impression que je venais de perdre quelque chose d’incalculable.

Tout en cherchant à tâtons les filtres de la machine à café au-dessus de l’évier, je lui demande :

- Chex ?
- Oui, s’il te plaît.
- Tu as bien dormi ?

Elle laisse échapper un petit grognement affirmatif et puis, après une minute, marmonne :

- Il faisait chaud.

Donc ce n’était pas seulement la réaction claustrophobe de mon corps aux retrouvailles avec Elliot et au réveil à côté de



Sean ; son père a encore joué avec le thermostat. Cet homme est né pour le climat du centre du Texas, pas pour celui de San Francisco. Je traverse la pièce pour éteindre le chauffage.

– Je croyais que tu étais en charge de la Régulation du Chauffage Paternel hier soir.

Phoebe glousse.

– Je ne l’ai pas vu faire.

Le bruit de la douche me parvient jusque dans la cuisine et j’ai l’impression qu’on vient de me lancer un défi, comme dans un jeu télévisé avec compte à rebours : *Sors de la maison dans les deux prochaines minutes !*

Je verse les céréales de Phoebe, cours dans la chambre, attrape une blouse propre, me verse mon café, enfile mes chaussures, dépose un autre baiser dans les cheveux de Phoebe avant de sortir.

C’est fou – ça me donne au moins *l’impression* d’être folle – mais si Sean me demande de lui raconter ma journée d’hier, je suis certaine que je serai incapable de lui cacher le moindre détail.

*Hier, j’ai revu Elliot Petropoulos pour la première fois en presque onze ans et je me suis rendu compte que je suis toujours amoureuse de lui, et que je le resterai probablement à jamais.*

*Tu veux toujours m’épouser ?*

Malheureusement, il semblerait que le destin ne compte pas m’accorder *quelques jours pour prendre de la distance* : Elliot

attend devant l'hôpital quand je remonte la colline en sortant du bus.

Il ne serait pas exact de dire que mon cœur s'est arrêté de battre, parce que je ressens intensément sa présence dans ma poitrine, comme un membre fantôme. Mon cœur se pince, puis rugit, plein de vie, en tamponnant brutalement dans mon thorax. Je ralentis le pas en cherchant mes mots. L'irritation me gagne : je ne peux pas lui en vouloir d'avoir pris son café chez *Saul's* en même temps que moi hier, mais le trouver ici aujourd'hui n'a rien d'une coïncidence.

– Elliot.

Il se tourne en m'entendant prononcer son prénom. Sa posture se détend, il semble soulagé.

– J'espérais que tu arriverais tôt aujourd'hui.

Tôt ?

Je l'observe en m'approchant de lui, les yeux plissés. Je m'arrête à moins d'un mètre de là où il se tient. Il a glissé les mains dans les poches de son jean noir.

– Comment as-tu su où et à quelle heure je travaillais ?

La culpabilité ravive la couleur de ses joues.

– La femme de George travaille à la réception.

Il lève le menton en indiquant la fille installée derrière les portes automatiques, que je vois tous les matins depuis des mois.

– Elle s'appelle Liz, je confirme platement, en me souvenant des trois lettres inscrites sur l'étiquette bleue accrochée sur sa poitrine.

– Ouais, renchérit-il calmement. Liz Petropoulos.

Je ris, incrédule. Sans cette coïncidence extraordinaire, comment imaginer qu'un employé de l'administration de l'hôpital dévoile l'emploi du temps d'un médecin ? Les gens deviennent assez déraisonnables lorsque leurs êtres chers tombent malades. Et si cet être cher est un enfant... je vous laisse imaginer. Même si je travaille ici depuis peu, j'ai déjà vu des parents poursuivre les médecins qui n'avaient pas réussi à soigner leur enfant, en dehors de l'hôpital.

Elliot me dévisage sans cligner des yeux.

– Liz sait que je ne suis pas un danger, Macy.

– Elle pourrait être licenciée pour ça. Je suis médecin aux urgences pédiatriques. Elle n'a pas le droit de transmettre des informations me concernant, même à sa propre famille.

– OK, merde. Je n'aurais pas dû lui demander ton emploi du temps, répond-il, l'air vraiment désolé. Écoute, je commence à travailler à 10h. Je...

Il jette un coup d'œil derrière moi en direction du *Mariposa*, puis continue :

– J'espérais qu'on aurait le temps de discuter un peu avant.

Aucune réponse ne franchit mes lèvres. Il se penche pour croiser mon regard et insiste :

– As-tu le temps ?

Je lève les yeux vers lui et nous nous regardons fixement, ce qui me renvoie à toutes les fois où nous avons partagé un intense moment d'échange silencieux. Même des années plus tard, je pense qu'on est encore capables de se déchiffrer, putain.

Je détourne les yeux pour regarder ma montre. Il est à peine 7h30. Et même si personne ne se plaindrait que j'arrive au

travail une heure et demie avant le début de ma garde, Elliott saurait que je mens si je prétendais être en retard.

– Ouais. J’ai environ une heure devant moi.

Il incline la tête lentement vers la droite. Avec un sourire, il avance d’un pas maladroit, comme s’il souhaitait me faire fléchir.

– Café ?

Son sourire s’élargit et je remarque ses dents régulières. Un flash d’Elliot à quatorze ans, avec son appareil dentaire, s’impose à moi.

– Une boulangerie ? Ou une gargote ?

Je désigne le bloc suivant et le petit café dont les quatre tables ne sont pas encore accaparées par les internes et les personnes attendant anxieusement des nouvelles des opérations chirurgicales de leurs proches.

À l’intérieur, il fait chaud – presque trop chaud, le thème de ma matinée – et il reste deux tables libres près de la fenêtre. Nous nous installons, saisissons les menus et les lisons dans un silence tendu.

– Qu’est-ce que tu me conseilles ?

J’éclate de rire :

– Je n’ai jamais pris le petit déjeuner ici.

Elliot lève les yeux vers moi, les cligne tranquillement, et quelque chose dans mon ventre se transforme en chaleur liquide qui se déverse en moi. C’est étrange, Elliot et moi avons mangé dehors ensemble seulement quelques fois, et jamais seuls.

– J’achète généralement un muffin ou un bagel à la cafétéria. (Je romps le contact visuel et choisis le yaourt au granola avant de reposer le menu.) Je suppose que tout est bon.

Je l’observe à la dérobée lire, ses yeux parcourent rapidement les mots. Elliot et les mots. Beurre de cacahouète et chocolat. Café et biscuits. Faits l’un pour l’autre.

Il se redresse, se gratte paresseusement le cou en fredonnant :

– Œufs ou pancakes ? Œufs ou pancakes ?

Lorsqu’il s’appuie sur un coude, les muscles de ses épaules se contractent sous son tee-shirt en coton. Il passe un doigt sous sa lèvre inférieure. Son téléphone vibre près de son bras, mais il l’ignore.

*Prends pitié de moi.* L’unique pensée qui me vient – assez déconcertante pour me couper le souffle –, c’est qu’Elliot est devenu un homme qui sait quoi faire de son corps. Je ne l’avais pas remarqué hier, je n’aurais pas pu.

Lorsqu’il sourit, heureux d’avoir fait son choix,

lorsqu’il remet délicatement le menu à sa place,

lorsqu’il attrape sa serviette et la dispose soigneusement sur ses genoux,

lorsqu’il me regarde, en faisant la moue, l’air satisfait,

je suis soudain reconnaissante à ces onze années de séparation. Aurais-je remarqué ces petits détails sinon ? Se seraient-ils agglomérés, se mélangeant dans une constellation de petits tics qui seraient lentement devenus Juste Elliot ?

Je détourne le regard lorsque notre serveuse arrive à la table et prend notre commande.

Quand elle s'éloigne, il se penche à nouveau vers moi :

– Est-il possible de rattraper dix ans, le temps d'un petit déjeuner ?

Les souvenirs m'assaillent : entrer à la fac, dans un brouillard. Vivre dans la résidence avec Sabrina, et plus tard, dans un petit appartement en dehors du campus, plein de livres, de bouteilles de bière et de nuages de fumée de marijuana. M'installer avec elle à Baltimore pendant mes années de médecine, de longues nuits passées à pseudo-prier pour être acceptée à l'UCSF (Université de Californie à San Francisco) afin de retrouver ma région d'origine, même si je n'y avais plus de famille. Comment peut-on condenser le récit d'une vie tout entière le temps d'une tasse de café ?

– Quand j'y repense, il n'y a pas tant de choses à raconter. La fac. L'école de médecine.

– Et des amis, des amours, des joies et des malheurs, je suppose, fait-il en tapant directement dans le mille.

Son expression devient plus sérieuse, lorsqu'il prend conscience de ce qu'il vient de dire.

Un silence gêné s'impose, comme un canyon creusé entre nous.

– Je ne parlais pas de *nous*, précise-t-il, avant de marmonner : pas forcément.

Avec un rire sec, je me laisse aller sur mon siège :

– Je ne ressasse pas le négatif, Ell.

Waouh, c'est un mensonge éhonté.

Son téléphone vibre encore à côté de lui, il le repousse.

– Alors, pourquoi ne pas m'avoir appelé ?

– Il m’est arrivé un tas de trucs.

Je m’éloigne un peu de la table lorsque nos boissons arrivent.

Il fronce les sourcils, l’air confus, à juste titre. Je viens de lui dire que ma vie était essentiellement répétitive et sans histoires, puis qu’il m’était arrivé trop de choses pour prendre la peine de l’appeler.

Le souvenir des années écoulées tournoie dans mon esprit, comme une amère prise de conscience. Elliot aura vingt-neuf ans *demain*. J’ai raté toutes ces années, le retrouvant adulte alors que je l’avais quitté adolescent.

– Joyeux anniversaire en avance, d’ailleurs, je lance calmement.

Ses yeux s’adoucissent, les coins de sa bouche se relèvent.

– Merci, Mace.

Le 5 octobre a toujours été un jour difficile pour moi. Que ressentirai-je cette année, maintenant que je l’ai revu ? Je saisis le mug chaud en changeant de sujet.

– Et toi ? Que peux-tu me raconter ?

Il hausse les épaules et sirote son cappuccino, en essuyant la mousse sur sa lèvre supérieure d’un geste fluide. Son attitude, aussi évidemment détendue, provoque une nouvelle vague de chaleur dans mon corps. Je n’ai jamais connu quelqu’un d’aussi pleinement présent qu’Elliot.

– J’ai obtenu mon diplôme à Cal avec quelques années d’avance, puis je me suis installé à Manhattan.

Mon cerveau reçoit soudain un message d’erreur. Elliot est la personnification de la Californie du Nord, dans toute la

splendeur de son chaos. Je n'arrive pas à l'imaginer à New York.

Je répète :

– *Manhattan* ?

Il rit.

– Je sais. C'est complètement fou. C'est le genre d'endroit que je n'aurais pas pu supporter si je n'avais pas eu vingt ans. Après quelques années là-bas, j'ai fait un stage dans une agence littéraire, mais je n'ai pas eu de coup de cœur. Je suis revenu ici il y a presque deux ans et j'ai commencé à travailler pour une association bénévole dédiée à l'alphabétisation. J'y travaille encore deux jours par semaine, mais... j'ai commencé à écrire un roman. Ça avance vraiment bien.

– Écrire un *roman*. (Je souris.) Qui l'eût cru ?

Il rit encore plus fort cette fois, un son chaleureux, et grogne :

– Tout mon entourage ?

Je me mords les lèvres pour m'empêcher de sourire. Son expression redevient lentement sérieuse.

– Je peux te poser une question ?

– Bien sûr.

– Pourquoi as-tu accepté de prendre le petit déjeuner avec moi ce matin ?

Je n'ai pas réellement besoin de souligner qu'il s'est immiscé dans mon emploi du temps, parce que je sais que ce n'est pas le sens de sa question. Ce qu'il a dit de Liz est vrai, nous savons tous qu'Elliot n'est pas un danger. Si je lui avais



demandé de rentrer chez lui et de ne plus me contacter, il m'aurait écoutée.

Alors, pourquoi ne pas l'avoir fait ?

– Aucune idée. Je crois que je n'aurais pas été capable de te dire non deux fois.

Il apprécie cette réponse. Un petit sourire naît à la commissure de ses lèvres, touchant la corde sensible.

– Tu as étudié à Hopkins, dit-il, admiratif. Licence à Tufts. Je suis tellement fier de toi, Mace.

J'écarquille les yeux en comprenant :

– Enfoiré ! Tu m'as cherchée sur *Google* ?

– Tu ne *m'*as pas cherché sur Google ? réplique-t-il. Allons, c'est un classique quand on croise quelqu'un.

– Je suis rentrée chez moi à 2h du matin. Je me suis effondrée sur mon oreiller. Je ne me rappelle même pas si je me suis lavé les dents depuis ce week-end.

Son sourire semble tellement empreint de bonheur qu'une charnière grinçante s'ouvre en moi.

– Tu as toujours voulu revenir ici, ou ça a été une opportunité ?

– C'était un choix délibéré.

– Tu voulais te rapprocher de Duncan. (Il hoche la tête comme si tout semblait logique, ce qui me poignarde en plein cœur.) Quand est-il décédé ?

– *As-tu* toujours voulu revenir ici ?

Je le vois réagir à mon changement de sujet, mais il prend une grande inspiration puis soupire lentement :

– J’ai toujours voulu vivre près de toi, où que tu sois. Ce plan a échoué, mais je pensais optimiser mes chances de te revoir en étant à Berkeley.

Je suis bouleversée. Comme si j’étais une brique et qu’on venait de me lancer contre une vitre.

– Oh.

– Tu le savais. Tu devais savoir que je serais ici et que je t’attendais.

J’avale rapidement une gorgée d’eau avant de répondre :

– Je ne pensais pas que tu espérais toujours que je...

– Je t’ai *aimée*.

J’acquiesce frénétiquement après son interruption – une véritable bombe – en espérant que la serveuse me sauvera de l’embarras en apportant nos plats. Mais elle n’en fait rien.

– Tu m’as aimé aussi, tu sais, continue-t-il calmement. C’était la chose la plus importante pour moi.

J’ai l’impression qu’on vient de me pousser dans le vide. Je m’écarte un peu de la table, mais il se penche vers moi.

– Désolé. C’est trop intense. J’avais juste terriblement peur de ne jamais pouvoir te le dire.

Son téléphone se remet à sautiller sur la table.

– Tu ne veux pas répondre ?

Elliot se frotte le visage, puis recule sur sa chaise, les yeux fermés, le visage tourné vers le plafond. C’est seulement à cet instant que je remarque qu’il n’est pas rasé et qu’il a l’air exténué.

Je me penche vers lui :

– Elliot, est-ce que ça va ?

Il acquiesce en se redressant.

– Ouais, ça va.

Il me scrute un long moment avant de se décider à me dire ce qu'il a sur le cœur :

– J'ai quitté ma copine hier soir. Elle n'arrête pas de m'appeler. Elle pense qu'elle a besoin de me parler, mais je sais qu'elle a juste envie de me hurler dessus. Elle ne se sentira pas mieux ensuite, donc je nous épargne tous les deux pour l'instant.

Je déglutis avec difficulté.

– Tu l'as quittée *hier soir* ?

Il hoche la tête en jouant avec l'emballage de sa paille et remercie calmement la serveuse lorsqu'elle nous apporte nos plats. Lorsqu'elle s'éloigne, il commence :

– Tu es l'amour de ma vie. Je pensais que je finirais par t'oublier, mais quand je t'ai vue hier... (Il secoue la tête.) Je ne me suis plus senti capable de retrouver une autre et de prétendre l'aimer avec sincérité.

Une vague de nausée me submerge. Je ne sais honnêtement pas comment décrire l'émotion profonde que je ressens. Est-ce parce que je le comprends profondément mais que je suis bien plus couarde que lui ? Ou, au contraire, parce que je suis passée à autre chose, que je vis avec quelqu'un et que je n'ai aucune envie qu'Elliot fasse irruption dans ma vie simple et routinière ?

– Macy, dit-il, plus pressant.

Il ouvre la bouche pour continuer, mais un autre compte à rebours a été lancé, pour la seconde partie du jeu télévisé. Je

cherche mon portefeuille – je dois agir avant que la sonnerie retentisse – mais cette fois, Elliot m’arrête en m’attrapant délicatement par le bras, les joues rosies par l’indignation.

– Tu ne peux pas me faire ça. Tu n’as pas le droit de fuir continuellement cette conversation. Après onze ans.

Il se penche, la mâchoire contractée, et ajoute :

– Je sais que j’ai déconné, mais était-ce si grave ? Assez grave pour que tu *disparaisses* ?

Non, en effet. Au début, du moins.

– Tout ça, fais-je en regardant autour de nous, est une très mauvaise idée. Rien à voir avec notre passé. D’accord, oui, en partie, mais je parle surtout des onze années d’absence. (Je le regarde dans les yeux.) Tu as quitté ta copine hier soir après m’avoir vue deux minutes. Elliot, je vais me *marier*.

Il lâche mon bras, cligne plusieurs fois des yeux et semble – pour la première fois depuis que je le connais – ne pas trouver ses mots.

– Je vais me marier... et il y a tellement de choses que tu ignores. Ce qui, en grande partie, n’est pas de ta faute, mais ça... (Je nous désigne du doigt.) Entre nous ? C’est nul que ce soit terminé et ça me fait du mal, à moi aussi. Mais c’est terminé, Ell.

Quinze ans plus tôt



## Vendredi 21 décembre

Comme si mon père savait que j'étais à vif après ma conversation Noël Sans Maman avec Elliot, il est encore plus silencieux que d'ordinaire pendant le dîner, jeudi soir.

– Tu as envie d'aller à Goat Rock demain ? me demande-t-il en terminant son poulet.

Goat Rock, la plage toujours battue par le vent, où la Russian River se jette dans l'océan Pacifique. Il y fait toujours froid, le contre-courant est si dangereux qu'on ne peut même pas entrer dans la mer, et tellement de sable tournoie dans les airs que faire griller des hot-dogs est presque impossible.

J'adore cet endroit.

Parfois, des lions et des éléphants de mer se prélassent à l'embouchure de la rivière. Des algues sombres et abondantes s'échouent sur le rivage, lourdes de sel et presque irréelles à cause de leur étrangeté translucide et éthérée. Les dunes de sable entourent le littoral et au centre de la plage, sur une étroite langue de terre, se tient un énorme rocher solitaire de trente mètres de hauteur, comme si on l'avait posé là.

– Tu peux inviter Elliot, si tu veux.

Je le regarde et acquiesce.



Pendant tout le trajet, Elliot est nerveux. Il gigote sur son siège, tripote sa ceinture de sécurité, passe ses mains dans ses cheveux coincés dans l'armature de son appareil dentaire. Au

bout d'environ dix minutes, j'abandonne tout effort pour me concentrer sur mon livre.

Je souffle, de l'autre côté de la banquette :

– Qu'est-ce qui t'arrive ?

Il jette un coup d'œil à mon père, installé à la place du conducteur, puis me regarde.

– Rien.

Je sens plus que je vois mon père observer ce qui se passe à l'arrière, dans le rétroviseur.

Je fixe les mains d'Elliot, il joue maintenant avec les lanières de son sac à dos. Ses mains sont différentes. Plus grandes. Il est toujours très maigre, mais il semble plus à l'aise avec son corps dégingandé, à tel point que je ne le remarque presque plus, à moins de l'observer avec attention.

Mon père se gare sur le parking et nous sortons de la voiture, impressionnés par la force du vent. Nous enfilons nos manteaux avec difficulté et enfonçons nos bonnets sur nos têtes.

– N'allez pas au-delà du rocher, lance mon père en sortant son péché mignon – un paquet de cigarettes danoises – de sa poche.

Il ne fume jamais près de moi, il a officiellement arrêté lorsque ma mère a réalisé qu'elle était enceinte. Le vent fait voler ses cheveux blonds sur son visage et il les écarte d'une main, en plissant les yeux dans ma direction, comme pour me demander silencieusement ça ne te dérange pas ? et je secoue la tête. Il glisse une cigarette entre ses lèvres en ajoutant :

– N'allez pas au-delà du rocher.

Elliot et moi gravissons péniblement une dune de sable, arrivons au sommet et observons l'océan.

– Ton père m’intimide énormément.

J’éclate de rire.

– Parce qu’il est grand ?

– Grand et taciturne. Il gère super-bien l’autorité silencieuse.

– Il préfère juste communiquer davantage avec les yeux qu’avec des mots.

– Malheureusement pour moi, je ne parle pas le langage des regards danois.

J’éclate de rire et regarde le profil d’Elliot tandis qu’il contemple les vagues s’écraser sur la plage.

– Je ne savais pas qu’il fumait.

– Seulement quelques fois par an. C’est son plaisir secret, je crois.

Elliot acquiesce et lance :

– OK, au fait. Je t’ai offert un cadeau de Noël. (Je grogne.) Macy, la toujours aussi charmante.

Il commence à marcher en direction du centre de la dune en souriant, et c’est seulement à ce moment-là que je remarque le petit paquet coincé sous son bras. Nous naviguons parmi le sable épais, le bois flotté et les monticules d’algues avant d’atteindre une petite alcôve, presque protégée du vent.

Il s’assoit et fait passer le paquet d’une main à l’autre, en le fixant. Vu sa forme, je devine que c’est un livre.

– Je ne m’attendais pas à ce que tu me fasses de ton côté, un cadeau, dit-il nerveusement. Je suis tout le temps chez toi le week-end quand tu es là, donc j’ai l’impression de te devoir quelque chose.

– Tu ne me dois rien du tout.



Je m'efforce de refouler l'émotion que je ressens à l'idée qu'il m'ait acheté un livre. Pas seulement parce que c'est une activité qu'on partage – lire – mais parce que ce cadeau est en lien avec notre conversation de la veille, à propos des livres et de ma mère.

– Tu sais que tu es toujours le bienvenu. Je n'ai ni frère ni sœur. C'est juste mon père et moi.

– Eh bien, dit-il en me tendant le présent. C'est peut-être pour ça que j'ai eu envie de t'offrir un cadeau.

Curieuse, je déchire l'emballage pour en découvrir le contenu. Il manque s'envoler à cause du vent.

*Le secret de Terabithia.*

– Tu l'as lu ? demande Elliot.

Je secoue la tête en écartant mes cheveux emmêlés par le vent.

– J'en ai entendu parler. (Je le vois soupirer de soulagement.) Enfin, je crois.

Il hoche la tête et semble soudain beaucoup plus calme. Il se penche pour ramasser un caillou qu'il lance dans les vagues.

– Merci, je lance, incapable de savoir s'il m'a entendue à cause du rugissement de l'océan.

Elliot lève les yeux vers moi et me sourit.

– J'espère qu'il te plaira autant qu'à moi. J'ai comme l'impression que je pourrais être ta May Belle.

Aujourd'hui



## Jeudi 5 octobre

Mon téléphone vibre dans mon sac en bandoulière dans le bus et me réveille – heureuse coïncidence – à seulement un bloc de mon arrêt.

Je le saisis en réalisant qu’il est presque 2h du matin et que le minuscule visage de Viv apparaît sur l’écran.

– Viv, tu as appris à maîtriser la technologie si rapidement ! dis-je en faisant passer mon sac sur mon épaule et avance en manquant perdre l’équilibre dans l’allée étroite du bus.

Sabrina éclate de rire dans le combiné.

– J’ai hacké ton téléphone quand tu es partie commander à manger, pour changer ma photo de profil. Ton code est si facile à deviner que c’en est adorable.

Je grogne en m’efforçant de paraître ennuyée, mais il n’y a que deux personnes capables de deviner le code à quatre chiffres que j’utilise pour presque tout : Sabrina et Elliot. C’est mon numéro porte-bonheur, quinze, deux fois.

– Je vais le changer.

Je remercie le chauffeur de bus d’un sourire, qu’il ignore, lorsque je descends.

– Ne le fais pas, m’avertit Sabrina. Tu oublieras le nouveau.

– Tu devrais savoir que je suis douée avec les chiffres.

Silence à l’autre bout du fil, je rectifie :

– Du moins, avec les chiffres quand il s’agit de maths, quand je les vois devant moi et que j’ai un stylo.

Je considère la colline pentue que je dois gravir avant de pouvoir me jeter dans mon lit.

– Tu m’as appelée juste pour me harceler ? Comment se fait-il que tu sois réveillée ?

– Je donne le sein au bébé, évidemment. J’ai supposé que tu serais sur le chemin du retour. Je t’appelle pour prendre de tes nouvelles. Tu as *fui* hier.

Je hoche la tête en commençant mon ascension. L’air est humide et la pente, après une journée pareille, me semble presque verticale.

– Elliot m’a rattrapée dehors.

– Je m’en suis douté quand je l’ai vu partir en courant.

– Il m’en voulait un peu parce que, tu vois, je n’ai pas gardé le contact.

Je l’entends tousser.

– Garder le contact ? répète-t-elle. C’est comme ça qu’on va appeler ça ?

Je l’ignore et continue :

– Il est venu à l’hôpital aujourd’hui. Il a rompu avec sa copine hier après m’avoir revue.

Sabrina roucoule dans le téléphone, je m’arrête de marcher.

– C’est quoi ce bruit ?

– C’est *mignon*, c’est tout.

Je laisse échapper un grognement.

– Tu es de *son* côté ?

Son silence en dit long sur son incrédulité.

– Tu vas affirmer que tu n’as pas rougi quand il *te* l’a dit ?

– Tu n’apprécies pas Sean, c’est tout.

– Ne sois pas ridicule. C’est le premier mec à avoir survécu au troisième rendez-vous avec toi, bien sûr que *je l’apprécie*. Il mérite mon estime parce qu’il a battu un record.

Je suis tellement fatiguée que je sens que je perds toute capacité de raisonnement. Je suis soudain sur la défensive, mon rythme cardiaque s’accélère.

– OK, je vais être plus claire : tu préférerais que je n’épouse pas Sean.

– Macy, ma belle, je *préfèrerais* que tu n’épouses pas Sean – *tout de suite* – c’est vrai. Mais ça n’a rien à voir avec le fait que j’aimerais aussi que tu revoies Elliot. Je t’adore, tu sais, mais tu m’as raconté ce que tu avais traversé après la mort de ta mère. À quel point tu t’es efforcée de maintenir les autres à distance – une boîte de Pandore qu’on pourrait ouvrir, si tu as le temps...

– Sabrina.

– Ce que je veux dire, c’est que tu n’as jamais été capable de maintenir Elliot à l’écart. C’est ton âme sœur. Tu penses que je l’ignore ?

J’acquiesce en me remettant à marcher. Je suis restée debout si longtemps aujourd’hui que mes orteils sont engourdis dans mes chaussures. Je traîne les pieds sur la route qui monte le long de la colline.

– Je suis tellement fatiguée.

– Oh, ma chérie, murmure-t-elle doucement.

– Et il y a autre chose, dis-je, hésitante.

– Ouais ?

– Il ne savait pas pour mon père.

Cette vérité reste douloureuse.

Sabrina retient son souffle.

– *Quoi ?*

– Je sais. C'est de ma faute, je le comprends bien. (Je me frotte le visage.) Je supposais que le bruit avait couru... dans les vignes.

Elle reste silencieuse et ce silence me bouleverse parce que, bordel, je suis un monstre. Sabrina doit penser pour la millième fois que je suis morte à l'intérieur.

Elle commence lentement :

– Que ressentirais-tu si ses parents étaient morts et qu'il n'avait même pas essayé de te contacter pour te l'apprendre ?

Les yeux chaleureux et le visage apaisant, avec ses fossettes, de Miss Dina se matérialisent dans mon esprit, déclenchant une attaque de culpabilité.

– Je sais, je vois ce que tu veux dire.

Sabrina se tait encore ; je déteste l'idée d'avoir cette conversation au téléphone. J'ai envie de sentir sa présence rassurante sur le canapé, à côté de moi.

– Je ne suis pas sûre qu'Elliot et moi pourrions être seulement amis.

Elle laisse échapper un soupir.

– Je pense que ça vaut le coup d'essayer.

Serais-je même capable de rester à distance ? Pour être honnête, mon envie de revenir ici n'avait-elle pas à voir avec mon désir de me rapprocher de ce que nous avons vécu, quelque part ?

– Tu penses vraiment que le revoir est une bonne idée ?

– J'ai *toujours* pensé ça.

– Vraiment ?

Je me rends compte que ma voix ressemble à un murmure étranglé et je sors mes clés, calant mon téléphone entre mon oreille et mon épaule, mais je les laisse tomber sous le porche sombre.

– On a pris le petit déjeuner ensemble et je me suis complètement verrouillée. Je n'ai ni son numéro ni son adresse. Aucune chance qu'il soit sur Facebook, Twitter ou autre. Le stalking<sup>1</sup> classique est exclu.

Tout en cherchant ma clé à tâtons, j'entends Sabrina fredonner, pensive.

– Tu trouveras un moyen.

---

1. Le stalking (littéralement, la filature) est une forme de harcèlement qui consiste à chercher toutes les traces laissées par une personne sur la Toile, du profil et des photos publiées sur Facebook jusqu'au CV en ligne et aux messages postés sur un forum.

# Quatorze ans plus tôt



De : Macy Lea Sorensen <minlilleblomst@hotmail.com>

Date : 1<sup>er</sup> janvier, 23:00

À : Elliot P. <elliverstravels@yahoo.com>

Objet : livre

Salut Elliot,

Merci encore pour *Le secret de Terabithia* et désolée d'avoir mis de la morve plein ta chemise en essayant de t'en parler. J'arriverai peut-être mieux à t'expliquer ce que je voulais dire par mail.

Je comprends pourquoi tu m'as offert ce livre et je voulais juste que tu saches à quel point je t'ai trouvé attentionné. Je n'arrête pas de penser à la première fois où je t'ai vu dans le dressing et au fait que ça ressemble plus ou moins à ce que ressentait Jess quand il détestait Leslie parce qu'elle l'avait battu à la course. Je ne t'ai pas détesté, mais je n'étais pas sûre de t'apprécier non plus. Je suppose que ça n'a aucune importance parce que, maintenant, je crois que tu es la personne qui me comprend le mieux. Jess et Leslie ont fait de Terabithia leur sanctuaire et, quand elle est morte, il a emmené May Belle là-bas pour qu'elle soit sa nouvelle princesse. Ma



mère a créé ce monde de livres autour de moi, mais même sans elle, je peux t'ouvrir les portes de mon dressing pour les partager avec toi.

Je l'ai relu sur le chemin de la maison et je me suis remise à pleurer. J'ai cru que mon père allait perdre les pédales. Il n'avait probablement aucune idée de ce qui se passait. Il me demandait *qu'est-ce qui t'arrive, ma puce ?* Donc il s'est garé et a continué à prendre de grandes inspirations et à me demander ce que j'avais. Je lui ai dit que tu m'avais offert ce livre triste. Je lui ai dit que ça m'avait rappelé à quel point maman me manquait. Et puis, il a pleuré quand nous sommes rentrés à la maison, du moins je crois. Il est toujours tellement calme que je n'arrive jamais à savoir.

Je déteste être triste devant lui parce que c'est comme s'il y avait cet énorme coffre de chagrin en lui, qu'il doit verrouiller pour s'occuper de moi. Et quand j'y pense, il est toujours là, mais il a perdu tout son univers. Ma mère était la personne qu'il avait choisie entre toutes les autres, et elle a disparu. Je ne sais pas. Je pense qu'il n'aime pas me voir pleurer. Mais ça m'a fait du bien de parler d'elle. J'ai peur de l'oublier. Elle me manque tellement que j'ai besoin d'un nouveau langage pour exprimer ce que je ressens.

Ça me reprend. Au fait, as-tu terminé *Ivanohé* ? Ce livre est monstrueux, je m'endormirais en cinq minutes si je le lisais. J'ai lu la première page quand tu es allé aux toilettes. C'est quoi ce délire ? Je ne comprenais rien du tout. De quoi parle-t-il, au juste ?

Bon, je vais à l'école demain. Encore merci pour le livre. Et de me donner l'occasion d'en parler, aussi.

Bisous

Macy

PS : Personne ici ne comprend que j'aimerais juste être une fille normale à l'école et pas la fille dont la mère est morte et qu'on doit traiter comme une petite chose fragile. Merci d'être aussi direct et de ne pas te comporter comme si tout était tabou.

De : Elliot P. <elliverstravels@yahoo.com>

Date : 2 janvier, 07:02

À : Macy Lea Sorensen <minlilleblomst@hotmail.com>

Objet : re: livre

Salut Macy,

Tout le plaisir était pour moi. Le livre m'a fait pleurer la première fois que je l'ai lu, moi aussi. Je sais que je ne te l'avais pas dit, mais je pense que j'aurais dû.

Je suis sûr que ton père a compris pourquoi tu pleurais. Et je crois aussi que ton père est heureux que tu pleures à cause d'un livre, même s'il est triste que tu sois triste. Mais j'espère qu'il n'est pas en colère contre moi parce que je t'ai fait pleurer. Ou plutôt, le livre... je ne voudrais pas que tu pleures à cause de moi.

Je ne pense pas que tu sois bizarre ou différente parce que ta mère est morte. Je trouve que tu es plutôt cool, mais ça n'a rien à voir avec le fait que tu aies une mère ou non. Tu es cool parce que tu es toi. Et d'ailleurs : tu as l'air de le gérer plutôt bien d'après ce que je vois.

*Ivanhoé* (et pas *Ivanohé*) est plutôt intéressant. L'histoire se passe au XII<sup>e</sup> siècle, après la troisième croisade. (L'idée actuelle de Robin des Bois est en grande partie basée sur un personnage, Locksley. Mais ce n'est pas le personnage principal.) J'aime l'action et le style.

J'avais lancé un jeu de rôles avec mon ami Brandon en 6<sup>e</sup>, donc je pense que mon intérêt pour le XXII<sup>e</sup> siècle anglais vient de là. Mais si tu es encore à fond sur Nicholas Sparks, tu n'aimeras probablement pas *Ivanhoé*.

À plus,

Elliot

PS : Je ne voudrais pas avoir l'air condescendant. Mon père me dit que je le suis parfois et donc je n'arrive pas à savoir si je l'ai été dans ce mail. Je suis sûr que Nicholas Sparks est vraiment un bon écrivain, juste différent de Walter Scott.

De : Macy Lea Sorensen minlilleblomst@hotmail.com

Date : 2 janvier, 20:32

À : Elliot P. <elliverstravels@yahoo.com>

Objet : re: livre

Salut Elliot,

Nicholas Sparks est vraiment vraiment génial. La mère de mon amie Elena l'a rencontré lors d'un salon du livre et a dit qu'il était hypersympa et très intelligent aussi. Je suis sûre qu'il a lu *Ivanhoé* (et pas *Ivanohé*).

De quels jeux de rôle avec Brandon parles-tu ? Genre les intellos dans le parc avec des épées et des drapeaux ?

Bisous

Macy

De : Elliot P. <elliverstravels@yahoo.com>

Date : 2 janvier, 20:54

À : Macy Lea Sorensen <minlilleblomst@hotmail.com>

Objet : re: livre

Salut Macy,

Ouais, exactement ça. Avec des heaumes et des chevaux en carton.

Elliot

De : Macy Lea Sorensen <minlilleblomst@hotmail.com>

Date : 2 janvier, 21:06

À : Elliot P. <elliverstravels@yahoo.com>

Objet : re: livre

Tu m'as tellement fait rire, je te jure. Je sais que tu plaisantes, mais je peux totalement t'imaginer sur un cheval en carton crier « En garde ! » et « Ivanhoé ! »

Macy

De : Elliot P. <elliverstravels@yahoo.com>

Date : 2 janvier, 21:15

À : Macy Lea Sorensen <minlilleblomst@hotmail.com>

Objet : re: livre

J'étais sérieux. On a vraiment joué comme ça. Pour tout te dire, il existe une communauté très bien organisée qui s'appelle Les Nobles, qui organise des batailles, incarne des membres de la famille royale, et c'est vraiment drôle. Mais je suis sûr que ce ne serait pas ton truc parce qu'il n'y a pas de baiser romantique à la fin.

Elliot

De : Macy Lea Sorensen <minlilleblomst@hotmail.com>

Date : 3 janvier, 18:53

À : Elliot P. <elliverstravels@yahoo.com>

Objet : truc de fou !

Salut Elliot,

Je suis à peu près sûre que tu as été condescendant hier soir, donc je vais être mature et passer outre.

Tu veux savoir un truc de fou ? Mon amie Nikki a été renvoyée trois jours pour avoir embrassé un garçon dans la cafétéria aujourd'hui ! J'étais genre oh mon Dieu, qu'est-ce qui se *pass*e ? Je l'ai raconté à mon père et il m'a demandé si j'avais déjà embrassé un garçon et j'ai répondu catégoriquement non, c'est mort ! Qui je pourrais bien embrasser à l'école, ce sont tous de gros losers !

Bref, c'était un truc de fou !

Macy

De : Elliot P. <elliverstravels@yahoo.com>

Date : 3 janvier, 20:27

À : Macy Lea Sorensen <minlilleblomst@hotmail.com>

Objet : re: truc de fou !

Mon ami Christian a été renvoyé l'année dernière parce qu'il avait construit une fusée artisanale. Je ne sais même pas où il avait dégoté l'essence, mais elle a volé par la fenêtre et s'est écrasée sur une voiture du parking. C'était incroyable.

Alors, comme ça, tu ne traînes pas avec des garçons de ton école ?

Elliot

De : Macy Lea Sorensen <minlilleblomst@hotmail.com>

Date : 4 janvier, 7:32

À : Elliot P. <elliverstravels@yahoo.com>

Objet : re: truc de fou !

Si, Doug et Cody sont dans ma classe depuis la maternelle, donc on est plutôt proches mais dans le genre

je pourrais les embrasser ? Beurk non, ils sont sympas mais je pense que je finirai par rencontrer un mec à la fac à un moment ou un autre parce que les garçons de mon école sont fans des jeux vidéo et de skate et Danny (un autre copain) a complètement essayé de me toucher les fesses une fois pendant qu'on dansait, mais j'ai fait genre c'est mort.

Macy

De : Elliot P. <elliverstravels@yahoo.com>

Date : 4 janvier, 07:34

À : Macy Lea Sorensen <minlilleblomst@hotmail.com>

Objet : re: truc de fou !

Macy,

La ponctuation est ta meilleure amie.

Elliot

Aujourd'hui



Jeudi 5 octobre



*Liz Petropoulos*, sérieusement.

Elle est de taille moyenne, tout en courbes, et a une peau superbe. D'ailleurs, je lui ai dit, pas moins de quatre fois, que j'enviais ses pommettes. Elle est toujours souriante, salue systématiquement tous les gens qui franchissent les portes du bâtiment Mission Bay et arrête avec la même constance toutes les personnes qui ne portent pas de badge, pour leur demander poliment de s'enregistrer.

Je lève mon badge comme tous les matins. Heureusement pour moi, elle avait pris sa pause hier quand j'ai fait irruption dans l'hôpital, épuisée par mon non-petit déjeuner avec Elliot, mais aujourd'hui elle sourit avec une petite lueur dans les yeux, comme si elle en savait plus long sur moi que la dernière fois que je l'ai vue.

– Eh bien, bonjour, *Liz Petropoulos*, dis-je en m'approchant d'elle, pour briser la glace.

Elle hésite seulement un instant avant de lancer, sans avoir à jeter un coup d'œil à mon badge :

– Salut, *Macy Sorensen*.

Lorsque je m'approche encore, son sourire s'élargit.

– Seigneur, j'ai tellement entendu parler de cette Macy ces sept dernières années. Et dire que pendant tout ce temps, tu



étais l'agréable Dr Sorensen, la nouvelle venue qui me complimentait sur mes pommettes.

– Elliot et George devraient nous laisser tranquilles pour qu'on se marie, non ?

Elle éclate de rire. C'est un son aussi délicieux que chaleureux.

Son expression redevient très vite plus sérieuse.

– Je m'excuse de lui avoir donné ton emploi du temps.

Elle lève une main au moment où j'ouvre la bouche pour parler et ajoute d'une voix douce :

– Il m'a dit qu'il était tombé sur toi et nous avons fait le lien ensemble. Tu ne peux pas savoir à quel point il a été bouleversé de te voir. Je sais que ce ne sont pas mes affaires, mais...

– À ce propos.

J'appuie les coudes sur le large comptoir en marbre de la réception et lui souris pour qu'elle sache que je n'ai aucune intention de provoquer son licenciement.

– Et si tu me faisais une faveur, et qu'on arrêtaient ensuite tout partage d'informations non approuvé par la hiérarchie ?

– Sans problème. Que puis-je faire pour toi ?

– Ce serait fantastique si tu me donnais son numéro.

Je me répète *des amis s'appellent*. La première étape pour arranger les choses est de lui parler, de clarifier notre relation une fois pour toutes, avant de continuer à vivre nos vies chacun de notre côté.

Liz sort son téléphone, ouvre sa liste de Favoris et se penche pour m'écrire son numéro de portable.

Elliot, dans sa liste de raccourcis d'appels.

Mais je comprends : attentif, prévenant, émotionnellement mature, Elliot doit être le beau-frère idéal. *Bien sûr* qu'elle est en contact régulier avec lui.

– Mais ne lui dis pas que tu me l'as donné, je lui demande lorsqu'elle décolle le Post-it pour me le tendre. Je ne sais pas combien temps il me faudra pour déterminer ce que je vais lui dire.

De qui est-ce que je me moque ? C'est une très mauvaise idée. Elliot a une histoire à me raconter. J'ai une histoire à lui raconter. Nous avons tous les deux tellement de secrets que je ne suis même pas sûre qu'on puisse se les confier en intégralité.

Sur le chemin du vestiaire des internes, je n'arrête pas de vérifier le contenu des poches de mon pantalon pour m'assurer que je n'ai pas perdu le Post-it. Non que j'en aie réellement besoin. J'ai fixé le numéro pendant le trajet d'ascenseur jusqu'au 4<sup>e</sup> étage. Je n'aurais jamais deviné qu'il avait gardé le même numéro de téléphone depuis tout ce temps. Son numéro est une succession de chiffres qui m'est restée en tête comme un refrain.

Je laisse mon sac dans mon casier et contemple mon téléphone. Ma garde commence dans cinq minutes et, vu ce qui m'attend, je dois avoir la tête sur les épaules. Si je ne le fais pas maintenant, j'aurai l'impression d'avoir un caillou coincé dans la chaussure toute la journée. Mon cœur bat la chamade.

Sans y réfléchir à deux fois, je tape :

Je travaille de 9h à 18h aujourd'hui.  
Tu veux qu'on dîne ensemble ? Pour parler.

Seulement quelques secondes plus tard, une bulle de réponse apparaît. Il tape. Inexplicablement, mes paumes deviennent moites. Il ne m'était pas venu à l'esprit qu'il pouvait répondre *Non, tu t'es comportée comme une malpropre, oublie-moi.*

Est-ce Macy ?

*Ou* qu'il n'ait pas mon numéro. Je suis une imbécile.

Ouais, désolée. J'aurais dû préciser.

Pas du tout.

Dis-moi où, j'y serai.

Quatorze ans plus tôt



## Jeudi 13 mars

Alors que mon quatorzième anniversaire approche à grands pas, je sens mon père indécis. Aussi loin que je me souviens, nous avons toujours respecté la tradition : il me préparait des *aebleskivers* pour le petit déjeuner, nous allions voir un film l'après-midi et je me jetais sur un énorme sundae pour le dîner avant d'aller me coucher en jurant que je ne recommencerais plus jamais.

Après la mort de ma mère, la routine n'a pas changé. Je sais combien la constance est importante pour moi. Entretenir des rites a toujours été une manière de me rappeler qu'elle a vraiment existé. Mais c'est la première année que nous avons le chalet et la première année que j'ai un ami aussi proche, comme Elliot.

– Peut-on aller au chalet ce week-end ?

Mon père se fige, sa tasse de café à la main, et croise mon regard à travers les volutes de vapeur. Il souffle sur son café avant d'en boire une gorgée, déglutit, puis repose la tasse sur la table. Il attrape sa fourchette, pique dans ses œufs brouillés en faisant de son mieux pour se comporter de manière naturelle, comme si rien ne l'emballait ou ne le décevait particulièrement dans ma requête.

Il s'agit de la première fois que je lui demande d'y aller et je le connais assez bien pour savoir à quel point il est soulagé de pouvoir se reposer constamment sur les prédictions parfaites de la liste de ma mère.

– C’est ce que tu veux faire cette année ? Pour ton anniversaire ?

Je regarde mes œufs avant de hocher la tête.

– Ouais.

– Tu voudrais aussi organiser une fête ? On pourrait inviter tes amis au chalet ? Tu pourrais leur montrer ta bibliothèque ?

– Non... mes amis ne comprendraient pas.

– Pas comme Elliot.

Je mâche en haussant les épaules.

– Ouais.

– Est-ce un bon ami ?

J’acquiesce en fixant mon plat avant de prendre une autre bouchée.

– Tu sais que tu es un peu jeune pour avoir un amoureux.

Je relève la tête, les yeux écarquillés d’horreur.

– *Papa !*

Il éclate de rire.

– Je veux juste m’assurer que tu comprennes les règles.

Je marmonne, en me concentrant à nouveau sur mon assiette :

– Ne dis pas des trucs pareils. J’aime juste passer du temps là-bas, d’accord ?

Mon père n’a jamais été une personne très souriante, ce n’est pas quelqu’un que vous imaginerez spontanément avec un immense sourire aux lèvres, mais à cet instant, je lève les yeux vers lui, et il sourit. Un vrai sourire.

– Bien sûr qu'on peut aller passer le week-end au chalet, Macy.



Nous partons tôt samedi matin, le premier jour des vacances de printemps. Il y a deux cases que mon père prévoit de cocher cette semaine, numéros 44 et 53 : planter un arbre que je pourrai regarder grandir pendant des années et m'apprendre à couper du bois pour faire un feu de cheminée.

Avant que je puisse me réfugier dans mon merveilleux univers de livres, mon père sort un jeune arbre du coffre et le pose dans le jardin.

– Va chercher la pelle, me demande-t-il en s'agenouillant pour découper l'emballage plastique au cutter et libérer le pommier. Et les gants de travail.

D'une certaine manière, j'ai toujours supposé que je ressemblais à ma mère : j'aime les couleurs et le désordre de notre maison de Berkeley. J'aime la musique joyeuse et, l'été, je danse en faisant la vaisselle. Mais au chalet, je me rends compte que je tiens aussi de mon père. Dans le vent frais de mars qui agite les arbres, nous creusons un trou profond dans un silence dépourvu de malaise, en communiquant seulement par des gestes ou des hochements de menton. Quand nous terminons, un petit pommier est fièrement planté dans notre jardin, sur le côté de la maison. Au lieu de me serrer dans ses bras avec enthousiasme et de me dire qu'il m'aime à l'oreille, mon père prend mon visage entre ses mains et se penche pour m'embrasser sur le front.

– Bon boulot, *min lille blomst*. (Il sourit.) Je vais aller faire des courses en ville.

Avec sa permission, je file. Mes chaussures s'enfoncent dans la terre tandis que je me dirige tout droit vers l'allée d'Elliot. La sonnette retentit dans la maison et me parvient des fenêtres ouvertes de l'étage. J'entends un puissant aboiement, suivi par le grattement maladroit des griffes du chien sur le parquet.

– Du calme, Darcy, lance une voix paresseuse.

Le chien cesse immédiatement d'aboyer et laisse échapper seulement quelques petits gémissements confus.

Je réalise soudain qu'en six mois, depuis l'acquisition du chalet, je ne suis jamais entrée dans la maison d'Elliot. Miss Dina nous a invités, bien sûr, mais mon père semblait estimer qu'il serait malpoli de s'imposer. Je pense aussi qu'il apprécie la solitude de notre maison le week-end – en dehors de la présence d'Elliot, bien sûr. Mon père a toujours aimé rester dans sa bulle.

Je recule d'un pas, soudain nerveuse, lorsqu'Andreas ouvre la porte. Il bâille, les cheveux hirsutes.

Le cadet des fils Petropoulos vient clairement de sortir du lit – ses cheveux bruns sont emmêlés, son visage porte encore les traces de l'oreiller, il est torse nu et a enfilé un short de basket-ball, porté si bas sur ses hanches qu'il semble défier la gravité. Il a le genre de corps que je ne croyais pas exister réellement jusqu'à cet instant.

Elliot lui ressemblera-t-il dans quelques années ? J'ai du mal à me faire à l'idée.

– Salut, Macy, lance-t-il.

On dirait un grognement, presque indécent. Il se redresse, ouvre la porte en s'attendant à ce que je le suive.

– Tu entres ou pas ?

Je prie pour que mes sourcils redescendent à leur niveau habituel sur mon front.



– Oh, bien sûr.

J'avais donc *bien* senti une odeur de cookies à l'intérieur. Cookies et garçon. Andreas me sourit et se gratte le ventre d'un air paresseux.

– Vous êtes venus passer le week-end ?

J'acquiesce, son sourire s'élargit.

– Et très bavarde, je vois.

– Désolée.

Je me tiens là, les bras ballants, triturant mon jean sans savoir quoi dire.

– Elliot est là ?

– Je vais aller le chercher.

Andreas sourit et se dirige vers l'escalier.

– Ell ! Ta copine est arrivée !

Sa voix résonne dans l'entrée lambrissée de bois, je rougis tellement que je suis sur le point de m'enflammer.

– T'es vraiment un enfoiré ! crie Elliot en dévalant les marches pour pousser son frère.

Andreas grogne et attrape Elliot, tête contre tête. Andreas est plus grand et plutôt musclé, mais Elliot semble déterminé à éviter une humiliation publique.

Les deux garçons se bagarrent, à deux doigts de faire tomber une lampe, prononcent des mots dont je ne suis même pas censée connaître le sens et finissent par s'écarter, haletants.

– Désolé, me dit Elliot en continuant à jeter des regards noirs à Andreas.

Il ajuste ses lunettes et lisse ses vêtements.

– Mon frère se croit marrant et, apparemment, il n'est pas capable de s'habiller seul.

Il désigne le torse nu d'Andreas.

Andreas emmêle encore plus les cheveux d'Elliot et lève les yeux au ciel.

– Il est à peine midi, connard.

– Je pense que maman devrait te faire passer des examens pour la narcolepsie.

Après un léger coup de poing sur l'épaule d'Elliot, Andreas se tourne vers l'escalier.

– Je pars chez Amie. Cool de te voir, Macy.

– Toi aussi, je réponds maladroitement.

Andreas se retourne pour adresser un clin d'œil à son frère.

– Au fait, Elliot ? lance-t-il.

– Ouais ?

– N'oublie pas de laisser la porte ouverte.

Son rire retentissant résonne dans la cage d'escalier avant de disparaître après un claquement de porte.

Elliot fait mine de monter les escaliers, puis s'arrête net. Il fronce les sourcils.

– Allons chez toi.

– Tu n'as pas envie de me montrer ta maison ?

Il soupire, se retourne et désigne l'espace autour de nous.

– Salon, salle à manger, cuisine par ici.

Il pivote sur ses talons en indiquant chaque pièce du doigt. Il remonte les marches en marmonnant :

– Escalier. Couloir. Salle de bains. Chambre des parents.

Il poursuit sa liste monotone jusqu'à arriver devant une porte blanche fermée, avec un tableau périodique scotché dessus.

– Voilà ma chambre.

– Waouh, c'est... ce que j'imaginai, dis-je en riant.

Je suis tellement heureuse de découvrir son espace que j'en ai le tournis.

– Ce n'est pas moi qui ai collé le tableau, c'est Andreas.

Il semble sur la défensive, comme s'il ne supportait pas d'être considéré comme un intello à temps plein.

Je remarque :

– Mais tu ne l'as pas enlevé.

– J'aime bien ce poster. Il l'a eu dans une exposcience.

Il se tourne vers moi et hausse les épaules en baissant les yeux :

– Ce serait dommage de m'en débarrasser et il ne cesserait jamais de se moquer de moi si je l'accrochais à l'intérieur de ma chambre.

Il ouvre la porte en silence, s'écarte pour me laisser passer. L'appréhension et l'excitation me submergent : je suis en train de pénétrer dans la chambre d'un garçon.

Dans la chambre d'*Elliot*.

Elle est minimaliste et bien rangée : le lit fait, du linge sale dans le panier prévu à cet usage, les tiroirs du dressing bien fermés. Le seul désordre apparent provient d'une pile de romans sur son bureau et d'un carton de livres dans un coin.

Elliot, dans mon dos, semble tendu. Sa respiration est saccadée. Je sais qu'il apprécie d'échapper au chaos de sa maison dans la solitude du dressing, mais je n'arrive pas à me

décider à partir. Au-dessus de son bureau se trouve un tableau de liège, sur lequel sont accrochés quelques rubans, une photo et une carte postale – une image de Maui.

Je m'approche pour les examiner.

– Juste des exposciences, marmonne-t-il derrière moi pour expliquer la présence des rubans.

Premier prix dans sa catégorie à l'exposciences du comté de Sonoma, trois années d'affilée.

– Waouh. (Je le regarde par-dessus mon épaule.) Tu es *intelligent*.

Il sourit, mal à l'aise, les joues colorées.

– Nan.

Je me tourne à nouveau vers le tableau pour étudier la photo accrochée dans un coin. On y voit trois garçons, dont Elliot, et une fille tout à gauche. Elle semble avoir été prise quelques années plus tôt.

Je me sens soudain gênée.

– Qui est-ce ?

Elliot s'éclaircit la gorge et se penche en les désignant. Je perçois une odeur de déodorant, légèrement acide, une fragrance de pin – et autre chose, une odeur complètement *masculine* et qui me met dans tous mes états.

– Euh, c'est Christian, moi, Brandon et Emma.

J'ai déjà entendu ces prénoms : des histoires d'école ou de balades à vélo dans la forêt. Submergée par une soudaine bouffée de jalousie, je réalise que même si Elliot est en train de devenir la personne la plus importante de ma vie, mon repère et le seul être humain en dehors de mon père en qui j'ai une confiance absolue, je ne connais pas sa vie si bien que ça.

Comment se comporte-t-il avec ses amis ? Leur sourit-il après avoir levé un sourcil, d'un mouvement de lèvres amusé ? Éclate-t-il de rire avec eux de ce rire qui contredit sa discrétion et devient un *ha-ha-ha-ha-ha* très bruyant ?

– Ils ont l'air cool.

Je me redresse, il s'écarte précipitamment de moi.

– Ouais.

Il se tait et le silence devient une bulle chatoyante autour de nous. Mes oreilles commencent à siffler, mon cœur bataille dans ma poitrine tandis que j'imagine Emma assise par terre dans un coin, en train de lire avec lui. Il murmure, derrière moi :

– Mais tu es plus cool.

Je me tourne et croise son regard au moment où il grimace-fronce le nez pour faire remonter ses lunettes, comme à son habitude.

– Tu n'es pas obligé de le dire juste parce que...

– Ma mère est enceinte, lâche-t-il.

La bulle vient d'éclater. J'entends des pas dans le couloir, les aboiements d'un chien.

J'écarquille les yeux en digérant l'information.

– *Quoi ?*

– Ouais, ils nous l'ont annoncé hier soir.

Il écarte les mèches qui lui envahissent le front.

– Apparemment, elle accouchera en août.

– Putain. Tu as quatorze ans. Le bébé va avoir, genre, quinze ans de moins que toi.

– Je sais.

– Elliot, c’est un truc de fou.

– Je *sais*.

Il se penche pour refaire les lacets de ses chaussures.

– Mais sérieusement, je n’ai pas envie d’en parler. On peut aller chez toi ? Ma mère est bizarre depuis des semaines, mon père a perdu la tête. Mes frères sont des connards.

Il désigne d’un signe de tête le carton de livres en ajoutant :

– Et j’ai quelques classiques à ajouter à ta bibliothèque.



Mon père nous lance un regard entendu lorsque nous entrons et montons immédiatement les escaliers.

Je lui jette un coup d’œil par-dessus l’épaule.

– Je te l’ai dit une fois, il y a cinq mois.

– Ne devrais-tu pas *avoir* à me dire les choses une fois seulement ?

Je continue à me diriger vers ma chambre, la traverse jusqu’au dressing. Depuis que nous nous sommes installés, l’espace a lentement pris vie, jusqu’à devenir proche de la perfection : bien entendu, il y a des étagères le long d’un mur, un pouf dans un coin et un canapé-lit en face de la bibliothèque. Mais il y a deux semaines, mon père a peint les murs et le plafond en bleu nuit, et a collé des étoiles argentées et dorées en forme de constellation au-dessus de nos têtes. Deux petites lampes illuminent la pièce – chacune près des endroits pour s’asseoir. Au milieu, par terre, des couvertures et d’autres coussins. C’est la forteresse la plus parfaite au monde.

Elliot se pelotonne par terre et se couvre avec une couverture polaire.

– Et tu es en vacances ?

Je me mords les lèvres en hochant la tête.

– Ouais.

Il reste silencieux un instant avant de demander :

– Ça ne te dérange pas de ne pas voir tes amis ?

– Je *vois* un ami.

Je le fixe en écarquillant les yeux pour que le message soit clair.

– Je veux dire, tes copines, précise-t-il mais la rougeur de ses joues ne passe pas inaperçue.

– Oh. Non, ça va. Nikki part au Pérou voir sa famille.

Elliot ne répond rien. Il m’observe choisir un livre et disposer mes propres coussins pour me mettre à l’aise. En repensant à ce que j’ai ressenti lorsque j’ai vu la photo de lui et ses amis – et à quel point j’aimerais connaître *sa* vie en dehors du dressing, je pèse les mots qui vont sortir de ma bouche et tourne ma langue sept fois avant de parler :

– J’ai arrêté de voir la plupart de mes amis pendant un moment quand ma mère est tombée malade, pour passer du temps avec elle.

Il hoche la tête et même si ses yeux restent fixés sur le cahier devant lui, je sens bien que j’ai toute son attention.

Je parcours la première page du chapitre que je viens de commencer.

– Et quand elle est morte, je n’avais plus envie de participer aux soirées pyjama et de parler de garçons. C’est un peu comme s’ils avaient tous grandi pendant que j’essayais de m’en remettre. Nikki et moi nous voyons toujours, mais je crois que c’est parce qu’elle ne fréquente pas grand monde en dehors de

l'école, elle non plus. Elle a une énorme famille avec qui elle passe beaucoup de temps.

Il m'observe maintenant, mais je ne me tourne pas vers lui, parce que je ne serai jamais capable de terminer si je le regarde. Les mots bouillonnent dans ma poitrine, ces choses dont je n'ai jamais parlé avec personne.

– Mon père a essayé de me convaincre de passer plus de temps avec mes amis. Il s'est même arrangé pour que j'aie à son club d'enfants au travail. (Je jette un coup d'œil rapide à Elliot avant de détourner le regard.) Il m'a dit que ça m'aiderait à être plus sociable et à me faire des amis, mais ça n'a pas fonctionné. C'était un groupe pour les enfants ayant vécu un décès.

– Oh.

– On savait tous ce qu'on faisait là, bien sûr. Je me souviens d'être entrée dans cette immense pièce blanche. Les murs étaient couverts de trucs censés être liés à l'adolescence : des posters de boys band, des graffitis roses et violets sur des tableaux de liège, il y avait des poufs et des paniers pleins de magazines.

Je tire un fil de mon jean.

– C'était comme si la mère de quelqu'un était arrivée avec tous ces objets choisis au hasard, et les avait installés en pensant que c'était ce que les jeunes filles avaient dans leur chambre. Je me souviens d'avoir observé les alentours le premier jour. (Je fais passer ma lourde queue-de-cheval sur mon épaule et joue avec mes pointes.) Je me disais que c'était très bizarre qu'on soit réunis sans raison. Au bout de quelques jours, j'ai remarqué que toutes les filles avaient la même coupe de cheveux. Sept filles, d'environ mon âge, avec des coupes au bol. Quelques semaines plus tard, j'ai découvert que toutes ces filles étaient



comme moi, elles avaient perdu leur mère. C'est pour ça qu'elles avaient des coupes de cheveux aussi simples.

Je me tais un instant et continue à enrôler mes cheveux autour de mon doigt :

– Mais mon père a appris comment me coiffer, quel type de shampoing il devait acheter, il a même demandé à quelqu'un de lui apprendre à faire des tresses et à utiliser le fer à friser pour les occasions spéciales. Il aurait pu se faciliter la tâche et me couper les cheveux. Mais il a préféré éviter de le faire.

Pour la première fois depuis le début de ma tirade, je regarde Elliot. Il m'observe, les yeux écarquillés, avec l'air de comprendre. Il prend l'une de mes mains dans les siennes.

– Je t'ai déjà dit que j'avais les mêmes cheveux que ma mère ?

Il secoue la tête et m'offre un vrai sourire.

– Je pense que tu as les plus beaux cheveux que j'ai jamais vus.

Aujourd'hui



## Jeudi 5 octobre

Je me tiens devant l'entrée du *Nopalito* sur la Neuvième Avenue, et sans même avoir à regarder à l'intérieur, je sais qu'Elliot est déjà arrivé. J'en suis certaine parce qu'il est 20h10. Nous nous sommes mis d'accord pour nous retrouver à 20h et Elliot n'est jamais en retard. Quelque chose me dit que ça n'a pas changé.

Je pousse la porte et le repère immédiatement. Il se précipite pour se lever, sa serviette glisse par terre et ses cuisses heurtent maladroitement la table. Je remarque deux choses : un, il porte une veste de costume, un jean élégant et des chaussures en cuir fraîchement cirées. Deux, il s'est coupé les cheveux.

Ses cheveux sont toujours longs sur le dessus, mais coupés très court sur les côtés. Ça lui donne un air un peu moins intellectuel hipster et plus... skater sexy. Je suis impressionnée par le fait qu'un look qu'il n'aurait jamais considéré adolescent lui aille si bien à vingt-neuf ans. Cela dit, je suis sûre que c'est son coiffeur qu'il faut remercier. Le garçon avec qui j'ai grandi prendrait plus de temps pour réfléchir au choix du stylo pour rédiger sa liste de courses qu'à son apparence.

Une vague d'affection me submerge.

Je m'approche de lui, en m'efforçant de respirer malgré les décharges électriques qui me parcourent le corps. Sans doute parce que j'ai eu le temps de me préparer ce soir – ou parce

que je ne porte pas ma blouse –, il m’observe cette fois de la tête aux pieds, puis des pieds à la tête.

Il est visiblement bouleversé lorsque je m’approche et me hisse sur la pointe des pieds pour lui faire un câlin rapide.

– Salut.

Il déglutit et lâche un « Salut » étranglé avant de tirer ma chaise.

– Tes cheveux... tu es... superbe.

– Merci. Joyeux anniversaire, Elliot.

*Amis. Rien de plus, je me répète, comme une incantation. Je suis juste là pour lui présenter mes excuses après le petit déjeuner et pour éclaircir les choses.*

Je tente de tatouer ces pensées dans mon cerveau et dans mon cœur.

– Merci.

Elliot s’éclaircit la gorge, sourit en serrant les lèvres, l’air tendu. Et en réalité, par où commencer ?

Le serveur verse de l’eau dans mon verre et glisse ma serviette sur mes genoux. Pendant tout ce temps, Elliot me dévisage comme si j’étais revenue d’entre les morts. Est-ce ce qu’il ressent ? Quand aurait-il laissé tomber l’idée de me recontacter ? La réponse est-elle *jamais* ?

– Comment s’est passée ta journée ? demande-t-il en choisissant de commencer par des banalités.

– Je n’ai pas arrêté une seule seconde.

Il acquiesce, boit une gorgée d’eau, repose son verre, puis suit du bout du doigt les gouttes de condensation qui se forment dessus.

– Tu travailles en pédiatrie.

– Oui.

– Savais-tu que tu voulais te spécialiser en pédiatrie depuis le début de tes études ?

Je hausse les épaules.

– À peu près.

Il sourit d'un air exaspéré.

– *Fais* un petit effort, Mace.

J'éclate de rire.

– Désolée. Ce n'est pas volontaire. (Après une grande inspiration et un long soupir saccadé, j'avoue.) Il faut croire que je suis nerveuse.

Non que ce soit un rendez-vous.

Enfin, bien sûr que ce n'est pas le cas. J'ai dit à Sean que je dînais avec un vieil ami et je me suis promis de tout lui raconter en rentrant à la maison – ce que je compte toujours faire. Mais il était concentré sur le paramétrage de sa nouvelle télé et n'a pas semblé remarquer que j'étais partie, de toute façon.

– Je suis nerveux, moi aussi.

– Ça fait longtemps.

– Oui. Mais je suis heureux que tu m'aies appelé. Ou envoyé un message, plutôt.

– Tu as répondu si vite. (Je repense à son vieux portable.) Je ne m'y attendais pas.

Il sourit en prenant l'air tout fier.

– J'ai un iPhone maintenant.

– Laisse-moi deviner : l'ancien téléphone de Nick Jr. ?

Elliot me lance un regard noir.

– Tu parles... (Il boit une autre gorgée d'eau.) Je veux dire, Andreas change *beaucoup* plus souvent de téléphone.

Notre fou rire s'éteint progressivement, mais nous continuons à nous fixer.

– Eh bien, au cas où tu te poserais la question, j'ai égalisé le score avec Liz. Elle m'a donné ton numéro. Même si j'aurais probablement pu m'en souvenir. C'est le même qu'avant.

Il hoche la tête et je baisse les yeux, pensive, lorsqu'il se mord la lèvre inférieure.

– Liz est géniale.

– Ça se voit. Je l'apprécie. (Je m'éclaircis la gorge.) En parlant de... Je suis désolée d'être partie comme une voleuse hier.

– Je comprends, répond-il du tac au tac. Tu avais beaucoup de choses à digérer.

C'est presque risible : un océan d'informations nous sépare, et nous pourrions commencer par tant de choses. Reprendre l'histoire au début et avancer dans le temps. Parler du présent et revenir sur le passé. Partir d'un point au hasard, au milieu.

– Honnêtement, je ne sais pas par où commencer.

– On pourrait peut-être... dit-il hésitant. On pourrait peut-être commencer par regarder le menu, commander du vin, et puis rattraper le temps perdu ? Tu sais, comme les gens font en général quand ils dînent ensemble.

J'acquiesce, soulagée qu'il soit toujours aussi pragmatique. Je lève le menu pour le parcourir, mais toutes les questions qui dansent dans mon esprit m'empêchent de me concentrer sur le nom des plats.

Où vit-il, à Berkeley ?

De quoi parle son roman ?

Qu'est-ce qui a changé chez lui ? Qu'est-ce qui est resté identique ?

Mais la question perfide et mesquine qui guette dans l'hémisphère le plus coupable de mon cerveau est : comment a-t-il pu mettre fin à une relation après m'avoir vue moins de deux minutes ? Enfin, à moins que ce n'ait pas été si sérieux.

Ou bien dans la mesure où leur relation tirait déjà à sa fin.

Est-ce la plus mauvaise manière de lancer la conversation ? Ai-je complètement perdu la tête ? Même si c'est la dernière chose importante dont nous avons parlé hier, n'est-ce pas ?

– Tout va bien avec... avec... ? je demande en grimaçant.

Il lève les yeux de son menu et c'est sans doute mon expression anxieuse qui le met sur la voie.

– Avec Rachel ?

J'acquiesce, mais son prénom déclenche une réaction défensive en moi : il *devrait* être avec une fille qui s'appelle *Rachel*, qui dévore tous les numéros du *New Yorker*, travaille pour une association et composte toutes les coquilles d'œufs et les pelures de betterave pour pouvoir faire pousser ses propres légumes. Alors que je suis un désastre, un emprunt gargantuesque sur le dos, des problèmes de mère, de père, d'Elliot et un abonnement honteux à *US Weekly*.

– Ça va, en fait. Je crois. J’espère qu’on parviendra à être amis. Au fond, nous n’aurions jamais pu être autre chose.

Cette phrase me fait tressaillir. Mon sang se réchauffe soudain.

– Elliot.

– J’ai entendu ce que tu m’as dit, ajoute-t-il sérieusement. Tu es fiancée, je comprends. Mais il sera difficile pour moi de me *contenter* d’être ton ami, Macy. Ce n’est pas dans mon ADN. (Il croise mon regard et repose le menu près de son bras.) J’essaierai, mais je me connais.

Cette honnêteté désarmante grignote la carapace de protection que j’ai construite autour de moi. Je me demande combien de fois il pourrait me dire qu’il m’aime avant que je me transforme en mare à ses pieds.

– Alors, je pense qu’on devrait établir certaines règles.

– Des règles, répète-t-il en hochant lentement la tête. Comme aucune expectation ? (J’acquiesce.) Et, peut-être... je te dirai tout ce que tu veux savoir, et vice versa ?

S’il s’agit d’un échange de bons procédés, je vais devoir m’armer de tout mon courage pour tenir cette promesse. Même si la panique en moi est totale, je hoche la tête.

– Donc, dit-il en souriant. J’ignore ce que tu as envie de savoir sur Rachel. Nous avons commencé par être amis. À la fac et ensuite.

L’idée qu’il ait été l’ami d’une autre fille *pendant des années* me fait l’effet d’un couteau planté dans le sternum. Je prends une gorgée d’eau et parviens à répondre naturellement :

– La fac ?

– Un master en arts à NYU, précise-t-il en souriant.



Il passe une main dans ses cheveux, comme s'il n'était toujours pas habitué à leur longueur, et ajoute :

– Quand j'y repense, j'ai l'impression que lorsqu'on a atteint vingt-huit ans, notre amitié a évolué en relation, un peu par défaut.

Je vois parfaitement ce qu'il veut dire. Quand j'ai eu vingt-huit ans, j'ai commencé une relation avec Sean. Par défaut.

Apparemment, il lit dans mes pensées :

– Parle-moi du type que tu vas épouser.

C'est un champ de mines, mais autant dire les choses franchement et être honnête, moi aussi.

– Nous nous sommes rencontrés au dîner de bienvenue des internes.

Il n'a pas besoin que je précise pour comprendre, mais j'ajoute :

– En mai dernier.

Il hausse les sourcils sous sa touffe de cheveux.

– Oh.

– On s'est tout de suite bien entendus.

Elliot hoche la tête en m'observant intensément.

– Je suppose que c'est nécessaire.

Mon regard glisse en direction de la table, je m'éclaircis la gorge, en essayant de ne pas être sur la défensive. Elliot a toujours été d'une honnêteté brutale, mais il ne m'a jamais parlé sèchement, à *moi*. Avec moi, ses mots étaient toujours délicats et pleins de tendresse. Maintenant, mon cœur bat si fort que je le sens bondir entre nous, et je me demande si nos chagrins d'amour ne sont pas en train de se battre en duel.

– Désolé, marmonne Elliot en tendant la main sur la table avant de s'arrêter net, estimant sans doute que me toucher n'est pas une bonne idée. Je ne voulais pas que ça sorte comme ça. Ça me semble juste rapide, c'est tout.

Je lève les yeux avec un faible sourire.

– Je sais. C'est en effet allé très vite.

– Et il est comment ?

– Facile à vivre. Sympa. (Je tords ma serviette sur mes genoux en priant pour que de meilleurs adjectifs me viennent pour décrire l'homme que je m'apprête à épouser.) Il a une fille.

Elliot m'écoute sans ciller.

– C'est un mécène de l'hôpital. Enfin, en un sens. C'est un artiste. Son travail est... (Je sens que je commence à fanfaronner et je ne sais pas pourquoi ça me met si mal à l'aise.) Il est assez en vogue en ce moment. Il fait don de beaucoup de ses installations artistiques au Benioff Mission Bay.

Elliot se penche :

– Sean Chen ?

– Ouais. Tu as entendu parler de lui ?

– La littérature et l'art, ce sont à peu près les mêmes cercles ici, explique-t-il en hochant la tête. J'ai entendu dire que c'était un type bien. Ses œuvres sont impressionnantes.

La fierté me gonfle la poitrine.

– Ouais, c'est le cas. Ouais... (Et la vérité m'échappe avant que je puisse me taire) Et c'est le premier mec que je fréquente qui...

Merde.

J'essaie de penser à une meilleure manière de terminer cette phrase, plutôt que de lui livrer la vérité nue, mais mon esprit est complètement vide. Je ne vois qu'Elliot, son expression honnête et la délicatesse avec laquelle il tient son verre d'eau. Ça me bouleverse.

Il attend, puis finit par demander :

– Avec qui quoi, Mace ?

*Putain.*

– Avec qui je n'ai pas l'impression de trahir...

Elliot comprend soudain.

– Oh, ouais.

Je le regarde dans les yeux.

– Je n'ai jamais connu ça avec quelqu'un, ajoute-t-il calmement.

*C'est* vraiment un champ de mines. Le cœur serré, je baisse les yeux vers la table et continue :

– C'est pourquoi j'ai impulsivement répondu oui quand il m'a demandée en mariage. Je m'étais toujours dit que j'épouserais le premier homme avec qui je me sentirais bien.

– Ça me semble être... un bon critère.

– Ça *semblait* juste.

– Mais vraiment, reprend Elliot en étalant la goutte d'eau tombée sur la nappe du bout du doigt : Selon ce critère, cette personne ne devrait-elle pas techniquement être moi ?

Le serveur est ma nouvelle personne préférée sur terre puisqu'il s'approche pour prendre notre commande à l'instant

où Elliot termine sa question, m'évitant ainsi un silence embarrassant.

Je jette un coup d'œil au menu et lance :

– Pour moi, les tacos dorados et la salade d'agrumes. (Je lève les yeux.) Je te laisse choisir le vin.

Comme j'aurais sans doute pu le deviner, Elliot commande le caldo tlalpeño – il a toujours adoré la nourriture épicée – et une bouteille de sauvignon blanc, Horse & Plow, avant de tendre le menu au serveur en le remerciant calmement.

Il se tourne vers moi et lance :

– Je savais exactement ce que tu allais commander. Salade d'agrumes ? C'est la nourriture rêvée de Macy.

Je bloque sur cette phrase, sur le fait que tout est tellement facile, que nous sommes toujours naturellement en symbiose. Notre complicité est tellement évidente que j'ai la nette impression d'être infidèle, de manière surréaliste et perfide, à l'homme qui installe sa télévision à seulement quelques kilomètres de là, dans le petit foyer que nous partageons. Je me redresse, en tentant d'infuser un peu de distance émotionnelle à ma posture.

– Et elle bat en retraite, s'exclame Elliot en me scrutant.

– Je suis désolée.

Il déchiffre tous mes faits et gestes. Je ne peux pas lui en vouloir, je fais la même chose.

– Ça commençait à devenir trop familier.

– À cause du fiancé, dit-il en rejetant la tête en arrière, comme pour dire *qui est absent*. Quand allez-vous vous marier ?

– J’ai un emploi du temps de dingue, donc nous n’avons pas encore choisi de date.

C’est en partie vrai.

La posture d’Elliot m’apprend qu’il apprécie cette réponse – aussi hypocrite soit-elle –, ce qui fait remonter une vague d’angoisse en moi.

– Mais nous pensons à l’automne prochain, j’ajoute rapidement, m’éloignant encore plus de la vérité. (Sean et moi n’avons parlé d’aucune date. Elliot plisse les yeux.) Si ça ne tenait qu’à moi, ça aurait lieu dans n’importe quelle tenue à la mairie. La planification d’un mariage ne m’intéresse apparemment pas beaucoup.

Elliot ne dit rien pendant quelques secondes très pesantes, laissant mes mots résonner autour de lui. Puis il lâche un simple « Ah ».

Je m’éclaircis la gorge, gênée :

– Et donc, raconte-moi ce que tu fais.

Il est brièvement interrompu par le retour du serveur avec notre bouteille de vin, dont il montre l’étiquette à Elliot avant de l’ouvrir et de le lui faire goûter. Parfois, l’assurance d’Elliot m’impressionne, et c’en est un parfait exemple. Il a grandi au cœur des vignobles californiens, donc il doit être habitué, mais je ne l’ai jamais vu goûter du vin à table. Nous étions si jeunes...

– C’est parfait, dit-il au serveur qui se tourne vers moi pour me servir, avant de l’écarter clairement de ses pensées. Par où est-ce que je commence ?

– Et si tu commençais par le présent ?

Elliot se laisse aller sur sa chaise, réfléchit quelques instants avant de décider par quel bout prendre son histoire. Et puis les mots affluent, aisément, avec un luxe de détails. Il me raconte que ses parents vivent toujours à Healdsburg. (« On voulait payer mon père pour qu'il prenne sa retraite, mais il a refusé ») ; Nick Jr. est procureur dans le comté de Sonoma (« Il s'habille comme s'il sortait d'une mauvaise série policière, et je ne confierais pas ça à n'importe qui, mais entre nous, personne ne devrait porter de la peau de requin ») ; Alex est au lycée, elle est passionnée de danse (« Je ne peux même pas justifier ma fierté parce que je suis son frère, Mace. Elle est *vraiment* douée ») ; George – comme je le savais déjà – a épousé Liz et vit à San Francisco (« Il est cadre dans une société. Je suis honnêtement incapable de me souvenir de l'intitulé de son poste ») ; et Andreas vit à Santa Rosa, il enseigne les mathématiques aux CM2 et se mariera dans l'année (« De nous tous, c'était le moins susceptible de travailler avec des enfants mais il se trouve qu'il est le meilleur en la matière »).

Pendant qu'il me donne des nouvelles de sa famille, je n'arrête pas de penser qu'il s'agit seulement de la face émergée de l'iceberg. En dessous de laquelle, il reste tant de choses. Une myriade de petits détails que j'ai manqués.

Nos plats arrivent, tout est délicieux, mais je mange sans prêter attention à la nourriture, parce qu'il semble que la quantité d'informations échangées ne parviendra pas à me satisfaire, et lui non plus. Il me raconte ses études avec un recul qui fait perdre de leur couleur aux événements, nous échangeons des anecdotes terribles de la fac avec les rires entendus de ceux qui ont souffert et qui sont passés de l'autre côté du miroir. Mais aucun de nous deux ne raconte qu'il est tombé amoureux d'un autre, et de ce que cela signifie pour

nous. Même si nous savons que les souvenirs nous accompagnent dans chacun de nos soupirs, à chaque mot, nous ne parlons pas de ce qui s'est passé la dernière fois que je l'ai vu, il y a onze ans.

Quatorze ans plus tôt





## Lundi 28 juillet

Le premier été que nous passons au chalet, mon père et moi, est seulement entrecoupé par un aller-retour à la maison, fin juillet, pour recevoir son frère Kennet.

Kennet a deux filles et une épouse, Britt, qui, pour toute marque d'affection, m'a posé une main sur l'épaule. Donc, quand je suis allée la voir en murmurant, horrifiée, que je venais d'avoir mes règles pour la première fois, elle a géré le problème avec la stérilité émotionnelle à laquelle je m'attendais : elle m'a acheté un paquet de serviettes hygiéniques et de tampons avant de demander à sa plus jeune fille, Karin, morte de honte, de m'expliquer comment les utiliser.

Mon père a un peu mieux réagi, mais de justesse. De retour au chalet, ce week-end-là, il a relu la liste de ma mère et le point 23, où elle avait écrit :

Quand Macy aura ses règles, assure-toi qu'aucune de ses questions concernant son corps ne reste sans réponse. Je sais que c'est gênant, meu amor, mais elle doit savoir qu'elle est merveilleuse, et parfaite, et si j'étais là, je lui raconterais l'histoire qui se trouve dans l'enveloppe numéro 23.

Mon père l'a ouverte, les joues roses.

– Quand je... (Il tousse et corrige.) Quand ta mère a eu ses... ah...

Je lui ai pris la lettre des mains et j'ai couru à l'étage me réfugier dans mon repaire de livres.

J'avais des crampes horribles, commençait-elle, et déchiffrer son écriture m'a serré la poitrine. Ça m'arrivait toujours au pire moment. Quand j'allais à un anniversaire, ou faire du shopping avec mes amies. Je me suis rendu compte que l'Ibuprofène aidait, mais le moyen le plus efficace était de visualiser la douleur s'évaporer de mon ventre.

Je me concentrais très fort là-dessus, jusqu'à ce que les crampes diminuent.

Je ne sais pas si ça fonctionnera pour toi ou si tu auras besoin de cette astuce, mais si c'est le cas, imagine ma voix t'accompagner. Tu seras tentée de haïr ce que ton corps te fait subir, mais c'est sa manière de te dire que tout va bien, et ça, c'est un miracle.

Mais surtout, meu docinha, imagine à quel point je suis fière de partager ça avec toi. Tu grandis. Avoir mes règles a été le début du processus qui m'a permis de

tomber enceinte de toi, quand je me suis sentie prête.

Traite ton corps avec respect. Prends soin de toi. Ne laisse personne en abuser et n'en abuse pas toi-même. J'ai créé chaque centimètre carré de ta peau avec soin, j'y ai mis toute mon énergie pendant des mois. Tu es mon chef-d'œuvre.

Tu me manques. Je t'aime.

Mae

Je lève les yeux, surprise. J'étais si absorbée par ma lecture que je n'ai pas remarqué qu'Elliot s'était matérialisé sur le pas de la porte, mais il ne pouvait pas voir mes larmes avant que je tourne mon visage dans sa direction. Son sourire s'évanouit lentement, il avance d'un pas, s'approche et s'agenouille par terre à côté de moi.

Il me dévisage.

– Qu'est-ce qui ne va pas ?

– Rien.

Je me décale sur le canapé en repliant la lettre. Il y jette un coup d'œil avant de se concentrer à nouveau sur moi.

À presque quinze ans, il est déjà beaucoup trop observateur.

Je suis de plus en plus gênée par le fait que nos vies quotidiennes soient constituées de tant d'inconnues. Nous nous donnons des nouvelles quand nous nous retrouvons ici. Avec qui nous passons du temps, ce que nous étudions. Nous

parlons des gens qui nous énervent ou que nous admirons. Et, bien sûr, nous échangeons nos mots préférés. Il connaît les prénoms de mes deux amis les plus proches – Nikki et Danny –, mais pas leurs visages. Même si je les ai vus sur la photo dans sa chambre, ma connaissance des camarades d'Elliot est tout aussi limitée. Je sais que Brandon est calme et tranquille et que Christian mériterait un casier judiciaire. Ici, nous lisons, nous discutons, nous apprenons à nous connaître avec le temps, mais comment puis-je lui raconter ce qui est en train de m'arriver ?

Ce n'est pas seulement le fait d'avoir mes règles bien après toutes mes amies, ou même que mon père a du mal à communiquer avec moi, ou que ma mère est morte, rien de tout cela. Ou peut-être *tout*, en même temps. J'aime mon père plus que tout au monde, mais il ne peut pas être sur tous les fronts. Je sais instinctivement qu'il est en bas, qu'il fait les cent pas et qu'il écoute le son de ma voix pour déterminer s'il a eu raison ou tort d'envoyer Elliot me rejoindre.

– Ça va, dis-je en espérant avoir parlé assez fort pour qu'il m'entende.

La dernière chose dont j'ai envie, c'est qu'ils s'inquiètent tous les deux pour moi.

Elliot fronce les sourcils et me surprend en prenant mon visage entre ses mains. Il me scrute, droit dans les yeux.

– Je t'en prie, dis-moi ce qui ne va pas. Est-ce ton père ? L'école ?

– Je n'ai vraiment pas envie d'en parler, Ell.

Je m'écarte un peu en m'essuyant le visage. Mes doigts sont mouillés, ce qui explique la panique d'Elliot. Je devais être en train de sangloter quand il est entré.

– On se dit tout ici, tu te souviens ? (Il s'écarte avec réticence.) C'est notre pacte.

– Je ne pense pas que tu aies envie de savoir.

Il me dévisage, imperturbable.

– Si, j'ai envie de savoir.

Tentée de le prendre en flagrant délit de bluff, je le regarde droit dans les yeux et lâche :

– Je viens d'avoir mes règles.

Il cligne plusieurs fois des yeux avant de se redresser. Son cou et ses joues rougissent.

– Et ça te perturbe ?

– Non. (Je me mords la lèvre en réfléchissant.) Je suis plutôt soulagée. Et j'ai lu une lettre de ma mère, et maintenant, je suis un peu triste ?

– On dirait une question plus qu'une affirmation.

Il sourit.

– C'est juste qu'on entend toujours parler des règles. (Parler de ça avec Elliot est... n'est finalement pas si gênant.) On se demande quand ça va arriver, ce qu'on ressentira, si on se sentira différente ensuite. Quand tes copines les ont, tu penses : « qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez moi ? » C'est comme si l'horloge biologique devenait une petite bombe dans ton corps.

Il se mord les lèvres en tentant de retenir un rire gêné.

– Jusqu'à maintenant ?

– Ouais.

– Et alors ? Tu te sens différente ?

Je secoue la tête.

– Pas vraiment. Pas comme je pensais que je me sentirais, en réalité. J’ai l’impression que quelque chose me grignote de l’intérieur. Et je suis un peu grincheuse.

Elliot soulève la couverture et s’installe à côté de moi. Il m’attrape par l’épaule.

– Je ne vois pas trop comment je pourrais t’aider, mais je suppose que je devrais être content pour toi.

– Tu te comportes de façon très mature et très différente des autres garçons sur ce sujet. Je m’attendais à moins de compassion et à plus de gaffes.

La chaleur de son corps et la sensation de son bras contre moi me donnent le tournis. Il laisse échapper un éclat de rire dans mes cheveux.

– J’ai une petite sœur en route et une mère qui insiste pour que je sois là pour elle, tu te souviens ? Donc, j’aimerais que tu m’expliques.

Je me pelotonne contre lui et ferme les yeux pour m’empêcher de pleurer.

– Je peux faire quelque chose pour t’aider ? demande-t-il calmement.

Une enclume s’écrase sur ma poitrine.

– À moins que tu ne puisses me ramener ma mère, rien du tout.

Nous nous taisons tous les deux, je l’entends inspirer profondément plusieurs fois avant de parler. Finalement, il opte pour la simplicité :

– Si seulement.

J'acquiesce tout contre lui, en inhalant l'odeur caractéristique de son déodorant, mélangée à la senteur de sa transpiration masculine, l'odeur du coton mouillé de son tee-shirt, parce qu'il a couru sous la pluie d'été d'un porche à l'autre. Je suis étonnée de me sentir mille fois mieux, rien qu'à entendre ces mots.

– Tu veux en parler ? murmure-t-il.

– Non.

Il effleure délicatement mon bras, de haut en bas. À cet instant, je suis certaine, sans avoir à chercher, qu'il n'existe aucun autre garçon comme Elliot, où que ce soit.

– Je suis désolé que tu sois de mauvaise humeur.

– Moi aussi.

– Tu veux que j'aie te chercher une bouteille d'eau chaude ? Je le fais pour ma mère.

Je secoue la tête. Je voudrais que ma mère soit là, qu'elle me lise sa lettre en personne.

Il s'éclaircit la gorge en demandant calmement :

– Parce que c'est ce que ton petit ami ferait ?

Je déglutis, et l'ambiance change instantanément. L'expression « petit ami » n'a rien à voir avec la réalité. Elliot est bien plus que mon petit ami, il est tout mon monde.

– Sûrement ?

Il se rassoit. Il a encore un corps d'adolescent avec ses bras maigres et ses grandes jambes noueuses, mais il change... L'homme remplace progressivement le garçon. À presque quinze ans, il a une pomme d'Adam, du duvet commence à

ombrer sa lèvre supérieure et tous ses pantalons sont trop courts. Sa voix est plus grave.

– Je suppose qu'on est trop jeunes pour ça.

J'acquiesce et tente d'avaler ma salive, mais j'ai la bouche sèche.

– Ouais.



Aujourd'hui



Vendredi 6 octobre



La lumière de l'aube filtre à travers les rideaux transparents, baignant la chambre de bleu. Dehors, sur Elsie Street, un camion poubelle dévale la rue. Le grincement du métal contre le métal, le bruit des poubelles qui se renversent dans la benne et des déchets qui tombent dans le compacteur me parviennent de l'extérieur. Même si le monde se met en mouvement dehors, je ne suis pas sûre d'être prête à commencer ma journée.

Des bribes de conversation du dîner d'hier soir continuent à tourner en boucle dans mon esprit. J'ai envie de m'y accrocher encore un peu, de savourer l'idée que mon meilleur ami fasse à nouveau partie de ma vie avant que toutes les complications qui accompagnent ce retour ne surgissent.

Sean se tourne vers moi, m'attire contre lui en pressant son visage dans mon dos.

– Bonjour, grogne-t-il, apparemment déjà réveillé, les mains, la bouche dans mon cou, sur mes joues. (Il baisse mon pyjama sur mes hanches et roule sur moi.) Tu as bien dormi ?

– Ô miracle : *oui*.

Je plonge les mains dans la masse épaisse de ses cheveux poivre et sel. Le désir monte en moi : nous n'avons pas fait l'amour depuis plus d'une semaine.

Notre relation est encore si récente que ça ne nous est jamais arrivé.

Quand il atteint ma bouche, je dépose un baiser sur ses lèvres, puis l'hésitation me submerge. Je m'écarte légèrement.

– Attends.

– Oh. Tes règles ? demande-t-il, en levant les sourcils.

– Quoi ? (Je secoue la tête.) Non. J'ai juste envie de te raconter ce qui s'est passé hier soir.

– Hier soir ? répète-t-il, désorienté.

– Mon dîner avec Elliot.

Sean fronce maintenant ses sourcils sombres.

– Ça ne peut pas attendre après...

Il se colle contre moi pour se faire comprendre.

– Oh.

Je suppose que oui. Mais en réalité, ça ne devrait pas.

Elliot et moi avons évité tout contact physique après nous être salués. Ce n'est pas comme si *quoi que ce soit* était arrivé. Mais j'ai l'impression de trahir quelque chose en ne disant pas à Sean qui est Elliot. Ou, plutôt, qui il était.

– Ce n'est rien de grave, dis-je, mais Sean s'écarte. J'ai juste...

Le truc, c'est qu'il y a des pans entiers de notre passé respectif que nous n'avons pas encore eu l'occasion de nous dévoiler depuis que nous sortons ensemble.

Il hoche la tête.

– Je t'ai dit que je dînais avec un vieil ami hier soir, ce qui est vrai.

– D'accord...

– Mais en réalité, il est bien plus qu'un vieil ami...

Je croise le regard de Sean et me laisse gagner par la tendresse. Ses yeux si profonds, expressifs et scintillants, sont la première chose que j'ai remarquée chez lui. Ils sont superbes : marron, ourlés de longs cils, légèrement en amande, ce qui lui donne toujours l'air de flirter. Mais, à cet instant, son regard est plus circonspect que joueur.

Je hausse les épaules, en rectifiant.

– Il a été mon *premier*...

– Ton premier...

– Mon premier vrai ami, mon premier amour, la première personne...

– ... avec qui tu as couché, termine-t-il pour moi.

– C'est compliqué.

– Pourquoi ? demande-t-il calmement. Tout le monde a des ex. Est-ce qu'il... t'a fait du mal ?

Je secoue immédiatement la tête.

– Tu sais, après la mort de ma mère, mon père était tout mon univers, mais il ne savait pas comment m'épauler comme ma mère aurait pu le faire. Et puis j'ai rencontré Elliot et c'était comme si... (Je cherche les mots justes.) Quelqu'un de mon âge me comprenait vraiment et me voyait exactement telle que j'étais. Il était à la fois ma « meilleure amie » et mon premier petit ami incarnés en une seule personne.

L'expression de Sean s'adoucit.

– Je suis ravi pour toi, bébé.

– Un soir, nous nous sommes disputés et... (Je réalise maintenant que je vais écourter l’histoire. Je ne suis pas sûre d’avoir la force de la terminer.) J’avais besoin d’un peu de temps pour réfléchir et « un peu de temps » s’est transformé en onze ans.

Les yeux de Sean s’écrouillent légèrement.

– Oh ?

– Nous nous sommes croisés par hasard il y a quelques jours.

– Je vois. Et c’est la première fois que tu m’en parles depuis.

Je déglutis avec difficulté.

– En effet.

– Donc, tu dois faire le point, dit-il avec un léger sourire.

J’acquiesce en répétant :

– En effet.

– Votre relation est-elle restée dans un coin de ta tête depuis tout ce temps ?

Je n’ai pas envie de lui mentir.

– Oui.

En dehors de la mort de mes parents, rien ne m’a autant hantée qu’Elliot.

– Tu l’aimes encore ?

Je détourne le regard.

– Je ne sais pas.

Sean tourne délicatement mon visage vers le sien.

– Je ne t’en voudrais pas si tu l’aimes, Mace. Même si tu penses que tu l’aimeras toujours. Mais si ça te pousse à te demander ce que tu fais ici, avec moi, *alors* il faut qu’on en parle.

– Non, pas du tout. Ça m’a juste remuée de le voir.

– Je comprends, dit-il calmement. Ça fait remonter de vieux souvenirs. Je suis sûr que si je revoyais Ashley, je devrais me confronter aux mêmes démons. Colère, douleur et, ouais, l’amour que je ressens toujours pour elle. Je n’ai jamais cessé de l’aimer. J’ai juste dû passer à autre chose quand elle est partie.

C’est la parfaite description de ce que je ressens. *Je n’ai jamais cessé de l’aimer. J’ai juste dû passer à autre chose.*

Il m’embrasse sur les lèvres.

– Nous n’avons plus dix-huit ans, chérie. Nous n’entrons pas dans une relation sans quelques fissures dans notre armure. Je ne m’attends pas à ce qu’il y ait seulement de la place pour moi dans ton cœur.

Je lui suis tellement reconnaissante que je pourrais éclater en sanglots.

– Eh bien, sois son amie. Fais ce que tu as à faire, ajoute-t-il en plaquant son corps contre le mien, dur et prêt. Mais là, tout de suite, sois avec moi.

Je l’entoure de mes bras et love mon visage dans son cou, mais lorsqu’il monte sur moi et me pénètre, j’ai une illumination. C’est agréable – le sexe a toujours été agréable – mais ça ne me semble pas *juste*.

Bien entendu, les clochettes d’alarme ne retentissent pas dans ma tête, mais je n’en ai pas non plus la chair de poule. Ma poitrine n’est pas délicieusement douloureuse, à m’en

couper le souffle. Je ne me sens pas sur le point de m'évanouir, je n'ai pas si chaud que ma peau brûle de désir. Dans un petit halètement que Sean prend pour un signe de plaisir, je pense avec inquiétude qu'Elliot a peut-être raison, et moi tort, et que – comme toujours – il prend soin de nos deux cœurs tandis que je m'agite dans tous les sens, pour savoir où j'en suis.

Une pensée se met à tourner en boucle dans mon esprit, encore et encore : Elliot est rentré après m'avoir vue et il a rompu avec Rachel.

Il a seulement eu besoin de me voir pour savoir, alors que je suis toujours pathologiquement incapable de faire confiance au moindre sentiment que j'éprouve.

14 ans plus tôt





## Mercredi 26 novembre

Mon père pousse le chariot dans l'allée et s'arrête devant un congélateur plein d'énormes dindes.

Nous les fixons ensemble. Même si mon père et moi avons continué à perpétuer de nombreuses traditions depuis la mort de ma mère, nous n'avons jamais fêté Thanksgiving seuls.

Mais après tout, nous ne l'avions jamais véritablement fêté *avec* elle non plus. Pour mes parents, deux immigrants du XXI<sup>e</sup> siècle de la première génération, Thanksgiving n'était pas une fête importante. Mais maintenant que nous avons le chalet, et presque une semaine de liberté sans rien à faire en dehors de couper du bois pour la cheminée et lire devant les flammes, il nous semble dommage, de manière totalement illogique, de ne pas au moins essayer de préparer ce dîner de fête.

Mais au supermarché, face à la perspective d'acheter autant de nourriture pour deux, cuisiner nous apparaît soudain comme du gaspillage.

– Ces dindes pèsent cinq kilos, dit mon père. Minimum.

Il sort un oiseau du frigo et l'inspecte avec une vague expression de dégoût.

– Ils n'ont pas juste les...

Je désigne le boucher et les blancs de dinde sur les présentoirs.

Mon père me dévisage, incrédule.

– Les quoi ?

– Tu sais, les petits morceaux ?

Il éclate de rire.

– Les *blancs* ?

Je grogne en lui passant devant pour attraper une poitrine de dinde qu'on pourrait rôtir en moins d'une demi-journée.

Mon père s'approche de moi en disant :

– Il y a des morceaux d'une taille plus appropriée.

Il se penche et ajoute avec un rire étouffé :

– Des blancs de dinde d'une taille décente.

Mortifiée, je le pousse et m'éloigne en direction du rayon des légumes pour trouver les pommes de terre. Je tombe nez à nez avec la mère d'Elliot, Miss Dina, qui porte bébé Alex en écharpe.

En pleine conversation, son téléphone coincé entre l'épaule et l'oreille, elle pousse un chariot plein de victuailles, tandis que son bébé dort contre sa poitrine. Elle s'arrête pour inspecter les oignons jaunes comme si elle n'était absolument pas pressée. Elle a accouché il y a trois mois, et là voilà prête à cuisiner un énorme dîner pour sa troupe de garçons affamés.

Je la dévisage en ressentant un mélange d'admiration et de découragement. Pour Miss Dina, tout semble facile ; mon père et moi sommes à peine capables de planifier un repas de fête pour deux.

Elle marque un temps d'arrêt en m'apercevant, et peut-être pour la première fois de ma vie, je me vois à travers les yeux de quelqu'un d'autre : mon jogging de l'équipe de natation, le sweat large Yale que mon père a acheté pour ma mère il y a des années, des tongs. Et je me tiens là, impressionnée par l'ampleur du choix de produits à disposition, sans mère, clairement dépassée par les événements.

Miss Dina raccroche et pousse son chariot dans ma direction.

Elle me regarde dans les yeux avant de m'observer de la tête aux pieds.

– Ton père et toi avez prévu de cuisiner demain ?

Je lui adresse un sourire que j'espère être aussi joyeux que plein de confiance.

– On va essayer.

Elle grimace et regarde derrière moi, en faisant mine d'être préoccupée.

– Macy, dit-elle en se penchant avec un air de conspiratrice, j'ai acheté tellement de nourriture que je ne sais plus quoi en faire et avec la petite Alex... Ça m'aiderait beaucoup si ton père et toi vous joigniez à nous. Si tu pouvais m'aider à peler les pommes de terre et préparer les roulés, tu me sauverais la vie.

Comment aurais-je pu refuser ?



L'odeur de pâte à tarte, de beurre fondu et de dinde est omniprésente toute la journée – elle envahit même notre chalet. Les effluves de cuisine emportés par le vent entrent par notre fenêtre, et mon ventre gargouille.

Miss Dina nous a demandé de venir à 15h et je ne peux pas compter sur Elliot pour me distraire avant, car je suis certaine qu'il a été mis à contribution.

J'entends le bruit de la tondeuse, de l'aspirateur à l'intérieur. Et, bien sûr, je distingue le ronronnement d'un match de football dans le salon, qui filtre de leur maison à la nôtre. Quand nous sortons de chez nous, les bras chargés de vin et de fleurs, à 14h58, je vibre d'impatience.

Mon père gagne bien sa vie et, matériellement, nous ne manquons de rien. Mais le chaos et le fourmillement d'activités ne s'achètent pas. Notre foyer, à Berkeley, manque de bruit, de disputes et de la joie des assiettes surchargées parce que tous les membres de la famille ont insisté pour qu'on prépare leur plat favori.

Lorsque nous franchissons la porte, nous sommes attirés, comme le métal par un aimant, dans l'œil du cyclone. George et Andreas hurlent devant la télévision. Confortablement installé dans un fauteuil, Mr. Nick joue avec Alex. Nick Jr. cire la table en bois de la salle à manger tandis que Miss Dina verse du beurre fondu sur les roulés prêts à être enfournés et Elliot pèle des pommes de terre face à l'évier.

Je cours vers lui et lui arrache l'économe des mains.

– J'ai dit à ta mère que je m'en occuperais !

Il cligne des yeux, surpris, et remonte ses lunettes sur son nez de l'index sur lequel une épiluchure de pomme de terre s'est collée. Je savais que me demander de l'aider pour préparer le dîner était une ruse – après tout, les odeurs de nourriture me parviennent depuis ce matin – mais pour une raison que j'ignore, je ne compte pas me laisser faire.

Le truc, c'est qu'à quatorze ans, je suis assez mature pour comprendre que les gens qui vivent à Healdsburg depuis des années ne pourraient pas se permettre d'habiter à Berkeley. Même si l'argent de la région de San Francisco afflue à Healdsburg, depuis la frénésie du vin des années 1990, la plupart des habitants sont encore payés à l'heure et vivent dans de vieilles maisons, passablement humides.

Leur richesse est *intérieure* : la famille Petropoulos, si accueillante, dont le savoir-faire se transmet de génération en

génération – par exemple, comment cuisiner un pareil dîner pour une famille de cette taille.

J'observe la scène, tandis que Miss Dina donne une nouvelle mission à Elliot – laver et couper la laitue pour l'entrée – ce qu'il exécute sans se plaindre ni poser la moindre question.

Pendant ce temps, je charcute les pommes de terre jusqu'à ce que Miss Dina s'interpose et me montre comment les peler plus lentement et produire de longues bandes lisses.

– Jolie robe, lance Elliot une fois qu'elle est partie, non sans une pointe de sarcasme.

Je jette un coup d'œil à ma salopette en jean, toute froissée.

– Merci. Elle appartenait à ma mère.

Il écarquille les yeux.

– Oh Seigneur, Macy, je suis tellement désolé...

Je lui envoie une épluchure de pomme de terre à la figure.

– Je plaisante. Mon père me l'a achetée. Je me suis dit qu'il fallait que je la porte de temps en temps.

Il prend un air scandalisé, puis sourit.

– Tu es le diable en personne, siffle-t-il.

– Qui sème le vent... récolte la tempête, dis-je en faisant le signe du diable.

Je sens qu'il ne me quitte pas des yeux et j'espère qu'il a remarqué mon sourire.

Ma mère avait un humour extrêmement malicieux.



Mon père s'assoit pour regarder le match des Niners en feignant l'intérêt aux côtés de Mr. Nick et des garçons jusqu'à

ce que Miss Dina nous appelle à table.

Un rituel commence une fois que nous nous sommes tous installés, une scène chorégraphiée que mon père et moi suivons attentivement : après s'être assis, tout le monde se prend par la main. Mr. Nick dit les grâces, et puis chaque membre de la famille énonce ses raisons d'être reconnaissant cette année.

George dit qu'il est reconnaissant d'être entré dans l'équipe de sport de la fac.

Miss Dina est reconnaissante que son bébé soit en bonne santé – elle dort tranquillement dans son cosy près de la table.

Nick Jr. est reconnaissant d'avoir presque terminé son premier semestre à la fac parce que, putain, ça craint.

Mon père est reconnaissant d'avoir connu une bonne année au travail et d'avoir une fille merveilleuse.

Andreas est reconnaissant envers sa copine, Amie.

Mr. Nick est reconnaissant pour ses garçons, et ses – maintenant deux – filles. Il adresse un clin d'œil à sa femme.

Elliot est reconnaissant envers la famille Sorensen, spécialement Macy, qui lui manque quand elle rentre chez elle la semaine.

Je le dévisage et tente de trouver autre chose à dire, un truc aussi chouette.

Je fixe un point sur la table en parlant, d'une voix hésitante :

– Je suis reconnaissante parce que le lycée n'a pas été si terrible, jusque-là. Je suis reconnaissante de ne pas avoir eu M. Syne en maths. (Je lève les yeux vers Elliot.) Mais surtout, je me sens reconnaissante car on a acheté cette maison, ce qui m'a permis de rencontrer un ami qui ne me juge pas si je suis triste à cause de ma mère, ou si je n'ai pas envie de parler, et qui m'explique toujours les choses deux fois parce qu'il est

beaucoup plus intelligent que moi. Je suis reconnaissante envers sa famille, tellement adorable, et pour les délicieux dîners que sa mère concocte, et parce que mon père et moi n'avons pas été obligés de préparer une dinde tout seuls.

La tablée se tait un instant. Miss Dina déglutit plusieurs fois avant de s'exclamer :

– Parfait ! Il est temps de manger !

Et le rituel passe au second plan quand la frénésie prend le dessus. Les quatre adolescents se jettent sur la nourriture. Les roulés passent de mains en mains, on me sert de la dinde et de la sauce et j'en savoure chaque bouchée.

Ce n'est pas aussi goûteux que la cuisine de ma mère, mais ma mère a manqué un moment qu'elle aurait sans le moindre doute adoré – une famille turbulente, réunie autour de la table –, et c'est le meilleur Thanksgiving de ma vie. Je ne me sens même pas coupable, car je sais que ma mère me souhaiterait de passer de pareils moments, et bien d'autres encore, le restant de ma vie.

De retour à la maison, mon père m'accompagne à l'étage, se tient derrière moi en me brossant les cheveux comme il le fait toujours tandis que je me brosse les dents.

– Désolé d'avoir été si taciturne ce soir, lance-t-il, hésitant.

Je croise son regard dans le miroir.

– J'apprécie que tu sois réservé. Ton cœur ne l'est pas.

Il se penche, appuie sa joue contre ma tempe et me sourit dans le miroir.

– Tu es une fille extraordinaire, Macy Lea.

Aujourd'hui





## Jeudi 13 octobre

Encore plus miraculeux qu'une nuit entière de sommeil, la perspective d'une journée entière de repos le week-end. Un samedi libre me donne l'impression d'avoir dix ans et d'entrer dans un magasin de bonbons avec un billet de vingt dollars. Je ne sais même pas par où commencer.

En réalité, ce n'est pas tout à fait exact. Je suis sûre de ne pas avoir envie de passer une seule seconde à l'intérieur. Le service de pédiatrie d'UCSF, à Mission Bay, a des fenêtres partout, mais lorsque vous êtes interne, vous ne remarquez rien en dehors de l'enfant qui se trouve en face de vous, ou de votre chef qui vous dit quoi faire ensuite.

Vendredi après-midi, pendant ma pause, je rappelle à Sean que nous avons prévu un pique-nique au Golden Gate Park. J'appelle Sabrina pour confirmer que Dave, Viv et elle pourront venir. J'invite mes amis de Berkeley qui vivent toujours dans la région – Nikki et Danny. Et je retourne travailler en sentant mes oreilles siffler, car une idée ne me quitte pas l'esprit. Je ne peux pas laisser ça en suspens toute la journée.

Après avoir donné le résultat des analyses sanguines à mes parents préférés actuels, dont la fille est une patiente en oncologie, je cours au vestiaire et récupère mon téléphone dans mon casier pour envoyer un texto à Elliot.

Demain, des amis et moi allons au Golden Gate Park pour pique-niquer.

Ça te tente ?

À quelle heure ?

Je comptais partir à H-burg demain après-midi, mais je peux changer mes plans.

On se retrouve à 11h devant le jardin botanique.

Pas de problème si tu ne peux pas venir. Je sais que c'est une proposition de dernière minute.

Juste quelques amis, et Sean, etc.

Je viens. Je serai ravi de tous les rencontrer.

Quatorze ans plus tôt



## Mercredi 31 décembre



– Les garçons sont nuls.

Le vent nous fouette le visage tandis que nous descendons vers Goat Rock Beach, une fois de plus, pour un barbecue en famille, disputer une partie de football de plage et voir les feux d'artifice de la nouvelle année se refléter sur l'océan.

– Ai-je envie de savoir ? demande Elliot sans lever les yeux de son livre.

Je hausse les épaules.

– Probablement pas.

En toute honnêteté, aucun de mes camarades de classe ne me plaît, mais j'ai aussi l'impression – depuis la rentrée, il y a quatre mois – que je ne leur plais pas non plus. Danny, mon meilleur ami garçon, m'a dit que ses potes Gabe et Tyler me trouvaient tous les deux mignonne, mais selon sa propre formulation, « un peu trop intéressée par les livres, genre ».

Je ne peux pas y échapper, tout le monde commence à « sortir » avec tout le monde. Et moi, je n'ai même jamais embrassé un garçon.

Je suppose que j'irai au bal de fin d'année de seconde avec Nikki.

Elliot me jette un coup d'œil.

– Peux-tu m'expliquer pourquoi les garçons sont nuls ?

Je me plains :

– Les garçons ne veulent pas de filles qui sont *intéressantes*. Ils veulent des filles avec de la poitrine, qui portent des vêtements sexy et qui flirtent.

Elliot pose lentement son livre sur une touffe d’herbe derrière lui.

– Pas moi.

Je l’ignore et continue :

– Et les filles *veulent* des garçons intéressants. Les filles ont envie de sortir avec des intellos timides qui savent tout sur tout, ont de grandes mains, de belles dents et disent des trucs mignons.

Je me mords les lèvres. J’en ai sûrement trop dit.

Elliot me sourit d’un air radieux. Enfin libérées de son appareil dentaire, ses dents sont parfaites.

– Est-ce que tu aimes *mes* dents ?

– Tu es ridicule.

Changeant de sujet, je lance :

– Mot préféré ?

Il fixe l’océan pendant quelques instants avant de répondre :

– *Point de mire*.

– Qu’est-ce que ça signifie ?

– C’est là où se dirige ton regard. Le tien ?

Je n’ai même pas besoin de réfléchir pour répondre :

– *Castration*.

Elliot grimace. Il scrute ses mains sur ses genoux, les tourne et les retourne, sans cesser de les observer prudemment.

– Eh bien, pour ce que ça vaut, murmure-t-il, Andreas te trouve mignonne.

– Andreas ?

Je suis choquée. Je plisse les yeux en regardant en direction de la plage, où Andreas et George se bagarrent, et je m’imagine embrasser Andreas. Il a une belle peau, mais ses cheveux sont trop hirsutes à mon goût et c’est un peu une brute épaisse.

– Il a dit ça ? Il sort avec Amie.

Elliot lève les yeux au ciel, ramasse un caillou et le lance dans les vagues.

– Ils ont rompu. Mais je lui ai dit que s’il te touchait, je lui mettrais une branlée.

J’éclate de rire.

Elliot est bien trop rationnel pour être offensé par ma réaction : ce qu’Andreas ne possède pas en cerveau, il le compense en muscles.

– Ouais, donc, il s’est jeté sur moi. On s’est bagarrés. On a cassé le vase de ma mère, tu sais, le vase moche dans le couloir.

– Oh non !

Mon désarroi est convaincant, mais en réalité, je suis sur un petit nuage depuis que j’ai appris qu’ils s’étaient battus à cause de moi.

– Elle nous a punis tous les deux.

Je me mords les lèvres en m'efforçant de ne pas éclater de rire. J'opte pour attraper mon livre et me laisse à nouveau captiver par les mots, je lis, encore et encore, la même phrase : *Cela semblait voyager avec elle, le pouvoir de la chanson la faisait s'élever dans les airs, au point qu'elle se mouvait glorieusement parmi les étoiles, et pendant un instant, elle aussi sentit que les mots Obscurité et Lumière n'avaient aucun sens, et que seule la mélodie était réelle.*

Des heures ont dû passer avant que j'entende un toussotement derrière nous et que je voie mon père apparaître. Sa silhouette bloque le soleil et projette une ombre sur nous, là où nous sommes allongés.

Je remarque seulement une fois qu'il est ici que je me suis progressivement décalée jusqu'à appuyer ma tête sur le ventre d'Elliot, sur notre coin de plage isolé. Je me redresse, gênée.

– Qu'est-ce que vous faites ?

Nous répondons en chœur :

– Rien.

Je comprends immédiatement que notre réponse unanime nous donne l'air coupable.

– Vraiment ? demande mon père.

– Vraiment, je réponds.

Mais il ne me regarde plus. Mon père et Elliot échangent un regard viril type *Windtalker*<sup>1</sup> qui inclut un contact visuel prolongé, des gorges qui s'éclaircissent et probablement une forme de communication aussi mystérieuse que directe entre leurs chromosomes Y.

– On était juste en train de lire, dit finalement Elliot.

Sa voix devient de plus en plus grave à mesure qu'il parle. Je n'arrive pas à déterminer si ce signe de sa virilité naissante est rassurant ou inquiétant aux yeux de mon père.

– Sérieusement, papa.

Il me jette un long regard.

– OK. (Il semble finalement se détendre et s'agenouille à côté de moi.) Qu'est-ce que tu lis ?

– *Un raccourci dans le temps.*

– Encore ?

– C'est tellement bien.

Il me sourit en passant un doigt sur sa joue.

– Tu as faim ?

– Oui !

Mon père hoche la tête et se relève, avant de se diriger vers Mr. Nick, occupé à allumer le feu. Quelques secondes s'écoulent avant qu'Elliot parvienne à retrouver un rythme de respiration normal.

– Sérieusement. Je pense que ses mains font la taille de mon visage.

J'imagine la main de mon père recouvrir le visage d'Elliot et, pour une raison que j'ignore, cette image est si comique que j'éclate de rire.

– Quoi ? demande Elliot.

– Cette image est amusante, c'est tout.

– Pas si tu es moi et qu'il te regarde comme s'il possédait une pelle avec mon nom inscrit dessus.

– Oh, je t'en prie !



Je suis bouche bée.

– Crois-moi, Macy. Je sais comment sont les pères avec leurs filles.

– En parlant de mon père, dis-je en m’installant plus confortablement sur son ventre. Tu ne devineras jamais ce que j’ai trouvé la semaine dernière.

– Quoi ?

– Il a des magazines cochons. Plein !

Elliot ne répond pas, mais il gigote sous moi.

– Ils sont dans un panier sur l’étagère la plus haute du coin de son dressing. *Derrière la scène de la Nativité.*

Je ne sais pas pourquoi je me sens obligée de préciser.

– C’est étrangement spécifique.

Sa voix vibre dans mon cou, je sens la chair de poule envahir mes bras.

– Eh bien, c’est un endroit étrangement spécifique pour ranger un truc pareil. Tu ne trouves pas ?

– Que faisais-tu dans son dressing ?

– Ce n’est pas le sujet, Elliot.

– Je crois que ça l’est, au contraire, Mace.

– Pourquoi ?

Il place son marque-page dans son livre et s’assoit pour se tenir en face de moi, me forçant aussi à me rasseoir.

– C’est un homme. Et il est *célibataire*.

Elliot remonte ses lunettes du bout de son index et me dévisage sérieusement.

– Sa chambre est la forteresse de sa solitude – son dressing est son *jardin secret*. C’est comme si tu avais regardé dans le tiroir de sa table de nuit ou sous son lit. (J’écarter les yeux.) Que pensais-tu trouver sur l’étagère la plus haute du coin de son dressing, derrière la scène de la Nativité ?

– Des albums photo ? De précieux souvenirs de sa jeunesse perdue ? Des pulls d’hiver ? Des trucs de parents ? (Je m’arrête, avec un sourire coupable.) Mes cadeaux de Noël ?

Il secoue la tête et retourne à son livre.

– Fouiller n’est jamais une bonne idée, Mace. *Jamais*.

Je considère ses propos. Mon père ne sort pas beaucoup... plus exactement, il ne sort *jamais*, autant que je le sache, et passe la plupart de son temps au travail ou avec moi. Je n’y ai jamais pensé avant. Je trouve la page cornée de mon exemplaire d’*Un raccourci dans le temps* et me réinstalle sur l’herbe.

– C’est juste... dégoûtant, c’est tout.

Elliot éclate d’un grand rire bruyant, puis il secoue la tête.

Je lui lance un regard noir et demande :

– Est-ce que tu viens de secouer la tête ?

– Oui. (Il tient sa page.) Pourquoi est-ce dégoûtant ? Le fait que ton père ait des magazines ou qu’il les utilise pour...

Par réflexe, je me bouche les oreilles.

– Nan. Nan. Je jure que si tu termines cette phrase, je te donne un coup de pied dans les couilles, Elliot Petropoulos. Tout le monde ne fait pas ça.

Elliot ne répond pas et se contente de rouvrir son livre pour continuer sa lecture.

Je murmure d'une voix faible :

– Ou au contraire, non ?

Il tourne la tête pour me regarder.

– Oui. Ils le font.

Je reste silencieuse un moment, digérant l'information.

– Donc... *toi aussi*, tu le fais ?

La rougeur subite qui monte dans son cou trahit sa gêne mais après quelques secondes, il acquiesce.

– Beaucoup ?

Je suis sincèrement curieuse.

– Je suppose que ça dépend de ta définition de « beaucoup ». Je suis un garçon de quinze ans doté d'une incroyable imagination. Ça devrait plus ou moins répondre à ta question.

J'ai l'impression que nous venons de trouver une nouvelle porte qui mène à une nouvelle pièce, contenant un nouveau *tout*.

– À quoi penses-tu ? Je veux dire... quand tu le fais.

Mon cœur bat la chamade.

– Embrasser. Caresser. Sexe. Des parties du corps que je ne possède pas et ce que les gens font avec, ajoute-t-il en relevant les sourcils. (Je roule des yeux.) Mains. Cheveux. Jambes. Dragons. Livres. Bouches. Mots... Lèvres...

Il n'achève pas son énumération et se replonge dans son livre.

– Waouh. Tu as dit *dragons* ?

Il hausse les épaules sans me jeter le moindre coup d'œil. Je l'observe avec curiosité. La mention des livres, des mots et des lèvres ne m'a pas échappé.

– Comme je l'ai dit, marmonne-t-il contre les pages. J'ai une incroyable imagination.

---

1. Film de guerre américain, *Windtalkers : Les messagers du vent*, de John Woo, sorti en 2002, avec Nicolas Cage.

Aujourd'hui



## Samedi 14 octobre

– OK, est-il possible que je commence à apprécier ma blouse ?

Sean passe la tête par la porte de la chambre et me trouve en train de maugréer.

– Qu'est-ce qui t'arrive, mon cœur ?

– Rien. (Je lance un autre chemisier sur la pile des vêtements que je ne compte pas porter, qui s'entassent sur le lit.) C'est juste... je n'ai pas vu certaines de ces personnes depuis des lustres. Et nous allons pique-niquer. C'est l'occasion d'avoir l'air mignonne et légère puisque je ne porte jamais de vrais vêtements. Je crois que je ne sais plus comment m'habiller.

– Je pensais que tu t'étais apprêtée pour ton dîner de la semaine dernière avec lui ?

– Je ne parle pas juste d'*Elliot*.

Le sourire joueur et arrogant de Sean me donne la distincte impression qu'il ne me croit pas. J'éclate de rire, puis me fige soudain. Ce n'est *pas* pour Elliot que j'ai envie d'avoir l'air mignonne et légère ; il m'a vue dans toutes les tenues, des robes élégantes aux salopettes froissées, et sans rien sur le dos. C'est peut-être seulement un truc de fille – et l'expliquer me donne l'air absurde –, mais j'ai envie que mes *copines* me trouvent mignonne. Et si Sean imagine que je gaspille autant d'énergie pour m'habiller avant de voir Elliot, ne devrait-il se sentir au moins un peu gêné ?

Apparemment pas, puisqu'il sort de la chambre et retourne peaufiner le panier de victuailles qu'il a préparé pour la journée. J'apprécie son amour de la cuisine, surtout dans la mesure où il est inversement proportionnel à mon aversion pour tout ce qui y a trait.

Je l'entends murmurer quelque chose de sa voix douce, et Phoebe entre, sautant sur la pile de vêtements qui encombrant le couvre-lit.

– On part quand au jardin botanique ?

Je l'embrasse sur le front.

– Botanique. Et on part dans... (Je jette un coup d'œil au réveil sur la table de nuit.) Oh ! Dans vingt minutes.

– J'aime tes habits, dit-elle en pointant vaguement dans ma direction. Papa dit que je ne devrais pas me changer trop souvent parce que ça ne sert à rien.

À certains moments, je sens qu'il est de mon devoir d'offrir à Phoebe un peu de sagesse féminine, mais comme toujours, Sean me devance.

Sans égard pour mon dilemme vestimentaire, elle s'affale de tout son long et lance :

– J'ai faim.

– Tu veux que je te prépare quelque chose ? Il y a des fraises, je crois.

Elle fronce le nez.

– Non merci. Je vais demander à papa.

Elle se lève au moment où Sean la hèle. Il a dû surprendre notre conversation.

– Tu peux manger une banane, mon petit sucre d'orge. J'ai déjà emballé les fraises pour le pique-nique.

Et avant que je puisse ajouter quoi que ce soit, Phoebe se rue hors de la chambre. Quand j'y repense, je l'ai à peine vue une demi-heure cette semaine. Je me suis toujours dit qu'avoir une présence maternelle était important pour elle, mais vu ce qui vient de se passer, puis-je prétendre en être une ? En a-t-elle même besoin ? Je me demande presque si Sean ne lui a pas suggéré, avant qu'elle vienne me voir, de me montrer un peu d'affection.

Seigneur, je suis ridicule. Mais vraiment, le petit duo formé par Sean et Phoebe est complètement autosuffisant. Je n'ai jamais eu ce sentiment avec mon père : nous nous aimions, bien sûr, mais sans ma mère, nous étions tous les deux un peu perdus, nous avançons à tâtons.

Pour la millième fois, je pense à Ashley. Quel type d'épouse était-elle pour Sean lorsqu'il n'était pas encore le dernier artiste en vue à San Francisco, quand il était encore un artiste *crève-la-faim*, aux côtés d'une femme vouée à devenir une star de la finance après son MBA ? Je sais que Phoebe est arrivée avant qu'ils aient décidé d'avoir un enfant, alors qu'Ashley continuait à gravir les échelons. Était-elle parfois à la maison ? Sean a-t-il élevé la petite Phoebe seul ? A-t-il été présent à chaque seconde, comme ma mère avec moi ?

En quoi ma vie serait-elle différente si mon père avait été plus présent quand j'étais petite ? Qu'est-ce qui aurait changé s'il était mort quand j'avais dix ans, à la place de ma mère ?

Cette pensée me donne la nausée, comme si je venais de convoquer une réalité alternative dans laquelle mon père serait mort en premier. Assaillie par la culpabilité, je prononce doucement « ce n'est pas ce que je voulais dire » dans la chambre vide, comme pour revenir sur mes propos et contrer l'énergie négative qui émane peut-être de mes pensées. Même s'il est déjà décédé, après tout.





Sean et Phoebe se lancent dans un jeu de devinettes et jouent à « ni oui ni non » pendant le court trajet qui nous mène jusqu'au parc. Sabrina et Dave nous y attendent avec la petite Viv harnachée dans un engin compliqué qui ressemble vaguement à une poussette. Sean, Dave et les enfants se dirigent vers le parc pour trouver un endroit sympa tandis que Sabrina et moi attendons les autres, près du parking.

Je regarde les deux hommes s'éloigner, en les admirant de dos.

– Ce sont de beaux spécimens, dis-je avant de remarquer que Sabrina m'observe intensément. Quoi ?

– Comment ça va, Macy ? Tu es *sexy* aujourd'hui.

Je baisse les yeux vers la tenue pour laquelle j'ai fini par me décider en ce jour étonnamment chaud pour la saison : un débardeur blanc, un jean ajusté et un collier en or à gros maillons. J'ai coiffé mes longs cheveux en chignon intentionnellement et esthétiquement flou, et je me demande soudain si les autres auront l'impression que j'en ai trop fait – je sais que le collier est *too much*. Sabrina porte un vieux short en jean et une chemise d'allaitement.

– J'en ai trop fait ? J'ai toujours la désagréable impression d'avoir oublié comment m'habiller.

– Nerveuse ?

Je secoue la tête.

– Impatiente.

– Moi aussi. Je ne l'ai jamais rencontré.

– Je voulais dire que je suis impatiente à l'idée de profiter de ma journée de repos, petite fouineuse. Mais maintenant que tu le

mentionnes, tu n'as jamais rencontré Nikki ou Danny non plus.

Sabrina éclate de rire et s'approche de moi pour passer un bras sur mes épaules.

– Je sais que tu les connais depuis l'école primaire mais je pense que nous savons toutes les deux qui j'ai le plus hâte de rencontrer.

Je jette un coup d'œil derrière nous. Sean et Dave ont disparu de notre champ de vision.

– Sean n'est absolument pas perturbé par l'affaire Elliot.

– Et ça ne te semble pas être une bonne chose ?

Je hausse les épaules.

– Si. Mais je me sens coupable de penser autant à Elliot et au passé. Lorsque j'en parle à Sean, il répond : « Tout va bien, mon cœur, c'est normal. » C'est peut-être parce que je ne suis pas tout à fait honnête avec lui quand je lui décris ce que je ressens en *voyant* Elliot. Même si... (Je pense à voix haute.) Sean a tout de suite compris que c'était plus que de simples retrouvailles avec un vieil ami quand j'ai abordé le sujet, mais ça ne l'a même pas énervé. N'est-ce pas *bizarre* ?

Sabrina répond à mon babillage par un regard impuissant. Au moins, je ne suis plus la seule que la situation laisse perplexe.

Je grogne.

– Je crois que je réfléchis trop.

– Oh, bien sûr que oui.

Elle fait la moue, son absence totale de conviction transparait dans sa voix, mais je n'ai pas le temps de la questionner puisque je vois Nikki et Danny avancer vers nous. Je trotte dans leur direction, me jette au cou de Nikki puis de Danny.

Même si je suis de retour à San Francisco depuis environ six mois, je ne les avais toujours pas revus. Il est merveilleusement surréaliste de voir à quel point ils ont changé, et – encore plus – à quel point ils sont restés les mêmes. J’ai rencontré Nikki en CE1 quand nous étions voisines de table, et ses parents ont clairement fait un meilleur boulot que les autres en lui expliquant comment épauler une camarade qui allait perdre sa mère l’année suivante. Même si Nikki ne savait pas toujours quoi dire, elle n’a jamais cessé d’essayer. Danny a déménagé de L.A. à Berkeley quand nous étions en sixième, il n’a donc pas connu mes moments les plus difficiles et mes problèmes de socialisation, mais il a toujours été du genre détendu, à ne pas faire d’histoires, de toute manière.

Après presque sept ans d’absence, je pose les yeux sur Nikki et la trouve resplendissante. Du sang sud-américain coule dans nos veines, mais alors que j’ai hérité du petit format et de la peau mate de ma mère – et non de la pâleur et de la haute taille de mon père –, Nikki a la peau claire et les yeux verts, elle assume pleinement son corps naturellement tout en courbes. Maintenant, elle ressemble au capitaine d’une équipe de sport très compétitif.

Par contraste, Danny correspond au stéréotype du mec de vingt-huit ans vivant à Berkeley : un peu trop maigre, souriant, à l’apparence négligée.

Nous commençons à peine à rattraper le temps perdu – il se trouve que Nikki coache l’équipe féminine de basket-ball à Berkeley High et que Danny est programmeur free-lance – lorsque mon attention est attirée par-dessus l’épaule de Sabrina.

Une silhouette émerge d’une Honda Civic bleue bien-aimée, attrape un pull sur la banquette arrière et commence à marcher dans notre direction à grandes enjambées. Je sais qu’il m’a vue

et je me demande si ses jambes tremblent autant que les miennes depuis que je l'ai repéré.

– Elliot est arrivé.

Je me rends compte trop tard que ma voix est fébrile.

– C'est parti ! chantonne Sabrina.

Mais je ne parviens pas à le quitter des yeux assez longtemps pour lancer un regard noir à mon amie.

– *Elliot-Elliot ?* demande Nikki, les yeux écarquillés. Genre, l'Elliot secret ?

Danny se tourne pour lui jeter un coup d'œil :

– Qui ?

– Oh mon Dieu, murmure Nikki. Je suis tellement excitée !

– Pareil ! s'exclame Sabrina.

Je me rends soudain compte qu'Elliot fait face à un mur de femmes – et Danny – qui attendent son arrivée avec d'immenses sourires.

– Elliot est-il le petit ami de Macy ? demande discrètement Danny avant de se tourner vers Sabrina – le comble – pour ajouter : Oh, attends. C'est le mec qui vivait dans la ville de leur résidence secondaire.

– Elliot était son petit ami, confirme Sabrina dans un chuchotement ravi et scandalisé.

– Pendant environ dix minutes, je lui rappelle.

– Pendant environ *cinq ans*, me corrige-t-elle. Et si l'on considère que tu as seulement vingt-huit ans, c'est un gros morceau de ta vie amoureuse.

Je grogne, en pensant pour la première fois qu'avoir organisé ce pique-nique est peut-être une très mauvaise idée.

En tout et pour tout, Sabrina a vu Sean trois fois, et même si elle persiste à affirmer qu'elle l'apprécie, elle estime qu'il est « étrangement superficiel pour un artiste » et ne le trouve pas « très chaleureux ». Le fait qu'elle ait rencontré Dave pendant notre première année de licence à Tufts et qu'ils soient sortis ensemble sept ans avant de se marier n'aide pas. Se fiancer après deux mois de relation lui semble totalement incompréhensible. Ça l'inquiète prodigieusement.

Avant Sean, j'ai eu plusieurs relations, mais comme Sabrina me le rappelle, j'étais « cette copine insupportable qui trouvait des défauts à tout le monde ». Elle n'a pas tort. Pour mémoire : Julian était étrangement attaché à sa guitare. Ashton embrassait très mal, et aussi adorable et drôle qu'il fût, je n'ai jamais réussi à passer outre. Jaden avait un problème avec l'alcool, Matt était trop impliqué dans sa fraternité et Rob trop émotif.

Après avoir rencontré Sean pour la première fois, Sabrina m'a demandé quel défaut j'allais lui trouver. Et, bien sûr, comme je ne le connaissais que depuis deux mois et que j'étais encore sous le charme des débuts, j'ai répondu trop rapidement : « Aucun ! »

Mais, secrètement, je ne peux pas vraiment la blâmer de trouver Sean froid. Il est très à l'aise en société, mais je sais qu'il a tendance à maintenir les gens à distance. Il répond toujours en utilisant le moins de mots possible, montre peu d'intérêt pour mes amis, écourte les conversations personnelles au bout de trois minutes en changeant de sujet et n'est affectueux avec personne en dehors de Phoebe.

Mais, je ne sais pas... il y a quelque chose de confortable dans sa réserve. Ça a du sens pour moi, parce que j'ai beau avoir laissé pénétrer Elliot dans mon jardin secret, je ne suis jamais parvenue à m'ouvrir à quelqu'un d'autre. C'est peut-être la même chose pour Sean, avec Ashley : nous sommes tous les

deux des écorchés vifs. Sur l'échelle des hommes progressistes, Sean et Elliot n'auraient pas pu être plus différents.

J'ai besoin d'un Sean dans ma vie.

Et pas des complications qu'Elliot apporterait à ma vie. En somme, j'ai besoin d'Elliot comme d'une jambe de bois.

Elliot arrive avec un sourire identique aux nôtres et nous observe tour à tour.

– Je suppose que vous êtes le comité d'accueil ?

Sabrina avance d'un pas en lui tendant la main. Sa voix est saccadée, inhabituellement aiguë.

– Je suis Sabrina. J'étais la colocataire de Macy à la fac et ça fait des *annééééééees* que je rêve de te rencontrer.

Il éclate de rire, en haussant les sourcils dans ma direction.

Je pose une main sur son épaule, en faisant mine de chuchoter :

– Du calme, on respire...

Elliot préfère l'enlacer que lui serrer la main. Sabrina est plutôt grande, mais à côté d'Elliot, elle semble minuscule. Il la prend dans ses bras étonnamment musclés, bronzés et dessinés sous les manches courtes de son tee-shirt noir. Il blottit son visage près du sien et je réalise qu'avec ce simple geste, Elliot s'est gagné l'affection éternelle de Sabrina. Personne n'aime autant les câlins qu'elle.

– Eh bien, dit-il en reculant d'un pas et en lui souriant, je suis également ravi de faire enfin ta connaissance.

Sabrina a l'air sur le point de s'évanouir de joie. Elliot se tourne et me jette un regard interrogateur.

– Nikki, fais-je en la désignant. Et voilà Danny.

Je perçois tout de suite le changement dans l'expression d'Elliot lorsqu'il entend ces prénoms familiers et découvre ces visages qu'il a seulement vus en photo.

– Ah, OK, dit-il en souriant et en serrant la main de Danny avant de faire un câlin à Nikki. J'ai beaucoup entendu parler de vous.

J'éclate de rire, car il n'a entendu que des anecdotes de lycéens. Pense-t-il à la même chose que moi, c'est-à-dire aux histoires folles de Nikki et aux érections gênantes de Danny ? Elliot croise mon regard, et l'étincelle que j'y distingue me laisse penser que c'est le cas. Il retient un sourire et je me mords les lèvres pour l'imiter.

– Très bien ! Partons en quête de nourriture maintenant.

Dave et Sean ont trouvé un endroit confortable sous les arbres. Phoebe dessine tranquillement, installée sur une couverture, Viv dort dans sa poussette et les deux hommes discutent, mais je vois Dave lancer à Sabrina un regard qui signifie *viens à ma rescousse* lorsque nous approchons. Une vague d'instinct protecteur me submerge, rapidement supplanté par une montée d'adrénaline lorsque Sean se lève, s'essuie les mains sur son jean et se dirige vers nous. Vers Elliot.

Que suis-je en train de faire ?

Je commence par présenter Sean à Nikki et à Danny – facile. Danny semble clairement perturbé quand le mot *fiancé* sort de ma bouche, et il jette un coup d'œil à Elliot, comme si une information importante lui avait échappé.

Sean se tourne vers Elliot et le temps se fige. Elliot est clairement tendu : ses épaules sont contractées, ses sourcils froncés. Sean est aussi détendu qu'à l'ordinaire.

– Sean, je te présente Elliot.

J'ajoute inexplicablement :

– Mon plus vieil ami.

– Hé ! s'écrie Nikki.

Danny renchérit et je me rends compte de ce que je viens de dire. Je ris.

– Désolée, ce n'est pas ce que je voulais dire. Je...

Elliot vient à ma rescousse :

– Ravi de faire ta connaissance, Sean.

Il serre la main de Sean et, mon Dieu, c'est tellement gênant. À tellement de niveaux.

Sean sourit, décontracté, et me fait un clin d'œil en ajoutant :

– Et moi qui croyais être ton plus *vieil* ami.

Tout le monde rit chaleureusement et Sean lâche la main d'Elliot, avant de se tourner pour déposer un énorme baiser sur mes lèvres. Sérieusement, que fait-il ? Sean est-il jaloux, oui ou non ? Je suis tellement prise de court que je ne ferme même pas les yeux, qui se posent sur Elliot. Sa respiration est saccadée, je vois son torse se soulever. Il s'écarte rapidement et s'assoit à côté de Phoebe et de Dave, pour se présenter. Sean s'éloigne de moi et j'entends la voix de ténor d'Elliot demander à la petite fille ce qu'elle est en train de dessiner.

La nostalgie m'envahit, je revois Elliot assis à côté d'Alex, bébé, l'observant avec bienveillance, lui faisant des compliments. Maintenant, il attrape un crayon et lui demande si elle veut bien lui montrer comment dessiner des fleurs.

– Mes ovaires vont exploser, me susurre Sabrina à l'oreille, en faisant mine de m'embrasser sur la joue.

Je murmure :



– Quelque chose comme ça.

Je m’essuie les mains sur mon jean. Elles sont vraiment moites.

Nous déballons les victuailles, échangeons les sandwiches, les boissons et les fruits. La conversation devient plus naturelle lorsque Nikki commence à parler de basket-ball – Dave est lui-même un ancien joueur de basket. Dieu merci, ces deux-là sauvent le pique-nique, parce qu’ils déploient l’enthousiasme nécessaire pour que nous passions tous un bon moment. Lorsque Viv se réveille, Phoebe la prend dans ses bras. Ses yeux scintillent de plaisir, elle laisse échapper des roucoulements adorables, d’adorables phrases sans queue ni tête. Somme toute, c’est un pique-nique normal : nourriture, conversation, quelques batailles avec des insectes et léger inconfort d’être assis sur l’herbe, malgré les couvertures.

Mais quelque chose d’irréparable vient de survenir dans mon cœur. L’ébranlement de mes convictions a commencé l’autre matin, quand j’ai à peine réussi à faire l’amour avec Sean, et je sens la déchirure s’accroître en leur présence à tous les deux. Je sais que Sabrina remarque qu’Elliot et moi, ne cessons de nous regarder. Elle note peut-être aussi que Sean et moi interagissons à peine.

Soudain, au moment le plus inattendu, je réalise qu’Elliot est là, *il est là*. Il est à nouveau tout près de moi, à portée de main. Je pourrais tendre le bras et le toucher. Je pourrais monter sur ses genoux, sentir la chaleur de ses bras autour de moi.

*Il pourrait redevenir mien.*

Pourquoi n’ai-je pas réagi ainsi quand j’aurais dû, il y a deux semaines ?

Je repasse dans mon esprit tout ce qui est survenu depuis notre dispute, et en dehors de la mort de mon père, rien ne me

semble important. Comme si ma vie était sur pause, comme si je continuais d'avancer, d'accomplir des choses, sans *vivre* véritablement. Est-ce horrible ou fantastique ? Je n'en ai pas la moindre idée.

Sabrina me prend la main sur la couverture de pique-nique et je croise son regard, en me demandant à quel point mon expression est transparente pour elle.

– Ça va ? demande-t-elle, et j'acquiesce en me forçant à sourire et en espérant parvenir à m'en convaincre.

# Douze ans plus tôt



Sans Elliot, je n'aurais pas survécu à mon année de seconde ni à la majeure partie de ma première. Heureusement pour moi, mon père accepte de passer presque tous nos week-ends à Healdsburg. Là-bas, nous lisons, nous nous promenons dans la forêt et, de temps en temps, nous allons à Santa Rosa. Elliot et moi nous sommes même une fois aventurés ensemble à un concert à Oakland. À mes yeux, Elliot fait partie de la famille et il est bien plus qu'un ami, mais avec le temps, notre relation est devenue encore plus intime qu'un simple lien familial.

Mais justement à cause de cette proximité, chaque fois qu'on loupe un week-end au chalet, les semaines deviennent interminables. Nous avons tous les deux de bons résultats à l'école, mais je ne supporte pas la posture sociale ni la politique des amitiés d'usage au lycée. Nikki et Danny pensent comme moi, et nous évitons tout conflit – nous déjeunons ensemble tous les jours avec le reste du groupe des parias-par-choix, installés sur l'herbe, et nous observons le chaos se déchaîner.

Mais après l'école, Nikki passe du temps avec sa grand-mère, Danny rentre chez lui pour faire du skateboard avec les gamins de sa rue et j'accomplis ma routine hebdomadaire avec une régularité effrayante : entraînement à la piscine, devoirs, dîner, douche, lit. Ne pas nous voir en dehors du lycée

complique la création de liens émotionnels avec mes amis, mais nous semblons bien le vivre tous les trois.

Au printemps, en première, je commence à avoir conscience qu'Elliot change. Non seulement intellectuellement mais aussi physiquement. Ne le voyant que le week-end et pendant l'été, j'ai l'impression de regarder la vidéo en accéléré d'un arbre qui grandit, d'une fleur qui s'épanouit, du blé qui pousse dans un champ.

– Mot préféré.

Il s'affale sur une pile de coussins en me regardant. Apparemment, ses yeux sont dotés d'une vie propre.

Nous sommes le 14 mai et je n'ai pas vu Elliot depuis mon seizième anniversaire en mars – nous n'avions jamais vécu une séparation si longue en deux ans. Il est... différent. Plus grand, quelque part plus sombre. Il a de nouvelles lunettes, noires et épaisses. Ses cheveux sont trop longs, sa chemise semble étriquée. Son jean frôle le sommet de ses baskets noires. C'est aussi un nouveau jean.

– *Tremblement.* Toi ?

Il déglutit avant de répondre.

– *Acerbe.*

– Oh, pas mal. Quoi de neuf ?

Je me mets à l'aise et attrape un livre de Dickinson que mon père a laissé sur mon lit.

– Je réfléchis à l'achat d'une planche.

Je lui jette un coup d'œil, perplexe.

– Une planche à voile ?

Il me lance un regard noir.

– Non, Macy. Une planche de *skate*.

Son emphase me fait glousser, mais son expression me dissuade de laisser libre cours à mon hilarité. Je me demande un instant si cette idée lui est venue parce qu'il sait que c'est le truc de Danny...

– Désolée, c'est juste... tu aurais pu le préciser directement.

Il hoche la tête.

– Bref. J'ai économisé et je suis en train de choisir une planche.

Je ravale un sourire. Ce garçon est tellement à côté de ses pompes.

– Je crois qu'il existe un site qui recense le jargon...

Il penche la tête et plisse les yeux, l'air ennuyé.

– Désolée. Continue.

– Et... ajoute-t-il en fixant sa chemise comme si son ourlet le captivait. Je vais suivre des cours à Santa Rosa au semestre prochain.

– Quoi ? Santa Rosa, l'université ?

Je suis bouche bée. Il acquiesce.

– Mais tu es encore au *lycée*.

Je sais qu'Elliot est intelligent mais... il est seulement en première, comment peut-il avoir le droit de suivre des cours à la fac ?

– Ouais, je sais. Biologie et...

Il détourne le regard, son attention soudain attirée par quelque chose dans le coin de la pièce.

– Biologie et *quoi*, Elliot ?

– Un peu de maths.

– *Un peu* de maths ?

Je le dévisage. A-t-il déjà terminé le programme de terminale ? Je jette un regard noir imaginaire à mes cours d'algèbre.

– Donc le skate pourrait être un moyen de rester en contact avec les gens de mon âge.

La vulnérabilité dans sa voix me donne l'impression d'être la pire personne du monde.

– Mais tu les vois déjà tous les jours au lycée, non ?

Il m'observe en silence.

– Ouais, à la fin des cours. Je déjeune avec eux.

– Attends. Tu n'es pas dans la même classe qu'eux ?

– Je suis juste dans la même salle. (Il déglutit et sourit d'un air hésitant.) Je travaille sur mes propres trucs au lycée, mais au semestre prochain, j'intégrerai le Santa Rosa Junior Collège.

Je regarde le livre qu'il tient à la main. *Franny et Zooey*. Il est corné parce qu'on l'a lu tous les deux plusieurs fois.

– Pourquoi ne m'as-tu jamais dit que tu étais aussi spécial, aussi doué ?

Il commence par rire doucement avant de s'esclaffer franchement.

– Désolé, dit-il en reprenant son souffle. Je ne le vois pas comme ça, c'est tout.

Je le fixe en essayant de déterminer pourquoi il trouve ça si drôle.

– Ça a seulement commencé ce semestre, explique-t-il. Et... je ne sais pas.

Il lève les yeux et semble tout d'un coup beaucoup plus vieux. J'ai soudain une vision de nos vies futures. Serons-nous toujours aussi proches ? La possibilité pour que ce ne soit pas le cas me révolte.

– Je ne voulais pas te le dire par mail parce que ça me semblait un peu prétentieux.

– Eh bien, je suis super-fièrre de toi.

Il se mord la lèvre inférieure en souriant.

– Super ?

– Ouais. *Super*. (Je lève la tête en ajustant mon coussin). Qu'est-ce que tu me racontes, sinon ?

– Il y a un nouveau « skate park » (il mime des guillemets avec ses doigts en m'adressant un sourire taquin) juste derrière le supermarché, même si j'ai commencé à m'entraîner sur le parking désert derrière la laverie automatique. Et, euh... Brandon et Christian partent randonner à Yellowstone pendant un mois cet été avec le père de Brandon.

Ses deux meilleurs amis garçons.

– Tu n'y vas pas ?

Il secoue la tête.

– Nan. Christian a déjà commencé à parler de tout l'alcool qu'il cachera dans sa valise, je pense que ce sera n'importe quoi.

Je n'insiste pas. J'ai du mal à imaginer Elliot randonner à Yellowstone, de toute façon.

– Continue.

– Je suis allé à un bal de promo, marmonne-t-il.

Je distingue l'écho de pneus qui crissent dans mon esprit. Suivre des cours de licence semble être une information

insignifiante comparée à la magnitude de cette omission.

– Un *bal de promo* ? Mais tu es en première.

– J’ai accompagné quelqu’un.

– Il était mignon ?

J’opte pour l’ironie, histoire de lui cacher mon amertume, bien plus sincère.

– Ah ah. *Elle* est mignonne. Elle s’appelle Emma.

Je grimace. Il m’ignore.

– Mignonne, je répète. Quel incroyable compliment.

– C’était assez ennuyeux. Danser. Boire du punch. Des silences gênés.

Je souris.

– Mince alors.

Il hausse les épaules, mais me rend mon sourire. Ce n’est pas un demi-sourire réticent mais un vrai sourire, enthousiaste. Je me souviens du prénom Emma et de la jeune adolescente aux joues roses de la photo épinglée sur son tableau de liège.

– La même Emma que sur la photo ?

Il hausse les épaules d’un air délibérément désinvolte.

– Ouais. On se connaît depuis toujours.

*Depuis toujours.* Mon estomac se tord.

– Tu es parvenu à tes fins ? fais-je d’un ton intentionnellement léger.

Il fronce les sourcils et secoue la tête.

– Non... Je ne suis pas sûr d’avoir envie de ça avec elle.

Pas sûr ?



– Est-ce que ça arrête les garçons ? (Il continue de me dévisager, perplexe.) Tu l’as *embrassée* ?

Ses joues rosissent, j’ai ma réponse.

Elliot a *embrassé* quelqu’un.

Il a peut-être embrassé beaucoup de monde.

Enfin, c’est évident. Tout le monde n’est pas aussi compliqué et socialement inapte à la romance que moi. Elliot aura dix-sept ans dans quelques mois. Il est presque ridicule que j’aie imaginé qu’il soit aussi innocent que moi. Je suis certaine qu’il a déjà fait bien plus qu’embrasser une fille. Je me sens soudain amère et laisse échapper un petit grognement.

– Pourquoi es-tu en colère, maintenant ? demande-t-il calmement.

Je garde la tête baissée.

– Je ne sais pas.

Après tout, Elliot est seulement mon ami.

Le meilleur des meilleurs amis.

– Et *toi*, quoi de neuf ?

Quand je lève les yeux, ils lancent des éclairs.

– J’ai eu mon premier orgasme.

Il hausse les sourcils, rougit, et ses lèvres forment une centaine de mots avant qu’il puisse en articuler un seul.

– Quoi ?

– Or-gas-me.

– Tu as... seize ans.

Il semble réaliser que ce n’est pas si scandaleux à cet âge.

– Tu veux dire que je devrais avoir honte d’avoir attendu si longtemps ?

Il laisse échapper un rire nerveux.

– En outre, dis-je en le regardant, tu en as déjà eu. Probablement des tas, même, en pensant aux dragons.

Son cou vire à l’écarlate et il s’assoit, en glissant sa main entre ses genoux.

– Mais... juste tout seul.

Cette réponse m’apporte un immense soulagement, même si je reste de mauvais poil.

– Qu’est-ce que tu croyais que je t’avouais ?

Son regard semble irrémédiablement attiré par mes mains.

– Oh. Donc personne...

– Ne m’a touchée ? (Je lève le menton en m’efforçant de ne pas détourner le regard.) Non.

– Oh.

De là où je me trouve, je l’entends déglutir. Les murs bleus se referment sur nous.

– Est-ce bizarre de te raconter ça ?

Il se décale pour se rasseoir commodément.

– Un peu.

Je me sens mortifiée. La gêne contre laquelle je luttais semble exploser sous ma peau, et j’ai envie de me rouler sur moi-même, d’enfouir mon visage dans un oreiller. J’étais jalouse, j’essayais de le faire réagir, et finalement, je n’ai fait que lui renvoyer sa propre honnêteté au visage.

– Désolée.

– Non, c’est... (Elliot se gratte les sourcils, remonte ses lunettes sur son nez avant de terminer sa phrase.) C’est bien que tu me l’aies dit.

– Tu m’as bien raconté que tu l’avais fait, toi aussi.

Il s’éclaircit la gorge et acquiesce sérieusement.

– C’est normal pour les mecs de mon âge.

– Donc, ce n’est pas normal pour les *filles* ?

Il tousse avant de répondre :

– Bien sûr que si. Je voulais juste dire...

– Je plaisante.

Je ferme les yeux un instant, en m’efforçant de reprendre le contrôle et d’arrêter de me comporter comme une folle furieuse. Qu’est-ce qui me prend ?

Il me demande :

– Qu’est-ce que tu en as pensé ?

Sa question tourne dans ma tête.

Sa voix est étrangement saccadée, comme étranglée dans sa gorge.

Je le dévisage et j’ajoute :

– J’ai pensé « putain, c’est génial ».

Il éclate de rire, mais son rire est gêné, plus aigu que d’ordinaire.

– Non. Avant. Pendant.

Je hausse les épaules.

– Être touchée par quelqu’un d’autre comme ça. Tu penses toujours à des dragons, toi ?

Ses yeux me déshabillent de la tête aux pieds.

– Je pense à... des poignets et des oreilles, de la peau, des jambes. Des filles nues. Des filles.

Il articule à peine, il me faut quelques instants pour comprendre.

Des filles ? Mon sang bouillonne de jalousie.

– Une *fille* en particulier ?

Il ouvre son livre et cherche sa page.

– Parfois.

La conversation est close. Il cesse de me poser des questions et ne me fait aucune confiance supplémentaire.

Aujourd'hui



Samedi 14 octobre



Il est plus qu'évident qu'Elliot et moi sommes observés de toutes parts, en particulier par Sabrina et Nikki qui ne nous quittent pas des yeux et ne perdent rien de nos interactions. Donc, même si je suis constamment consciente de sa présence, je ne parle pas beaucoup à Elliot pendant le pique-nique. Ça me rend folle et je me demande ce qu'il pense de cette situation. Il discute principalement avec Danny, tandis que Nikki, Sabrina, Dave et moi nous donnons des nouvelles. J'ai la nette impression qu'une fois que Sabrina et Dave se retrouveront seuls dans la voiture sur le chemin du retour, ils exploseront et tomberont d'accord sur le fait que Sean est vraiment la Personne la plus Ennuyeuse du Monde.

Même si, d'après mes propres observations, je ne peux pas vraiment leur en vouloir. Sean s'occupe exclusivement de Phoebe, ou pianote sur son téléphone, s'immisce dans une conversation pour donner son avis avant de se replonger dans ses pensées. C'est étrange, mais je ne peux m'empêcher de penser que je n'ai jamais vécu une telle situation avec lui jusque-là – entourés de mes amis, plutôt que par un groupe d'amateurs d'art ou de mécènes quémendant l'attention de Sean Chen. Et, apparemment, à moins d'être instamment sollicité, il préfère rester en retrait. Je commence à craindre qu'il ait toujours été comme ça, même si je n'avais encore jamais eu l'occasion de m'en rendre compte, parce que nous avons une vie sociale extrêmement réduite.

Sean *a-t-il* des amis ?

Aux alentours de 16h, les nuages assombrissent le ciel et on dirait qu'il pourrait pleuvoir. Parce que la Californie est en passe de se transformer en désert de poussière, nous rangeons joyeusement nos affaires, comme si nous étions un groupe de curieux qui s'éloignent lorsque les jeunes mariés arrivent.

Sean porte Phoebe sur ses épaules et avance en direction du parking. Je suis sur ses talons, avec Sabrina, qui pousse Viv dans la poussette.

– Avoue que c'est mignon.

Je lève le menton en direction du duo devant nous. L'instinct protecteur qui s'est emparé de moi un peu plus tôt s'est métamorphosé en une forme de désespoir. Sean et moi allons très bien ensemble ; c'était le cas avant Elliot, et ça n'a pas changé. Je cherche des indices. La tendresse que je ressens en le voyant avec Phoebe en est une preuve indubitable.

Mon plaisir visuel face à son cul moulé dans son jean en est une autre.

Elle rit.

– Il semble être un *papa* génial.

*Soupir.*

– Message reçu.

Sabrina répond à voix basse pour que les autres ne nous entendent pas :

– Il faut qu'on ait une conversation sérieuse à ce sujet. Une intervention.

– Ne commence pas.

– Ai-je déjà *désapprouvé* l'une de tes relations ? lance-t-elle, les yeux écarquillés. Ne devrais-tu pas me prendre au sérieux ?

J'ouvre la bouche pour répondre lorsque j'aperçois Elliot du coin de l'œil, à quelques mètres de distance. Il nous a probablement entendues.

Je lui jette un regard lourd de sens.

– Salut !

Il semble être absorbé par la contemplation de son téléphone, mais c'est une ruse. Elliot est aussi intéressé par son iPhone que par la possibilité de s'enfoncer une cuillère dans l'oreille. Il nous rattrape en deux grandes enjambées et se place entre nous, en nous attrapant toutes les deux par les épaules.

– Mesdames.

Je demande :

– Tu as tout entendu, n'est-ce pas ?

Il plonge son regard dans le mien et hausse les épaules.

– Oui.

– Fouineur.

Il éclate de rire.

– J'étais sur le point de te remercier de m'avoir invité. Ce n'est pas comme si j'espérais surprendre une conversation au sujet de Sean. (D'une voix plus douce, et lourde de sens, il marmonne.) Crois-moi.

– Ton honnêteté est un peu désarmante, commente Sabrina. Suis-je censée m'éloigner discrètement ou rester pour en



savoir plus ? (Elle marque une pause.) Même si j'ai vraiment envie d'en savoir plus.

Je précise :

– On a toujours été comme ça.

– C'est vrai, renchérit Elliot. Nous n'avons jamais réussi à nous mentir. À l'âge de quinze ans, Macy m'a conseillé de changer de déodorant. Elle m'a laissé entendre que le mien perdait en efficacité.

– Elliot a tenu à préciser le moment spécifique où il s'est rendu compte que mes seins poussaient.

Sabrina nous dévisage.

– J'ai demandé à Elliot d'apporter de l'Imodium quand nous sommes allés voir les Backstreet Boys en concert, parce que j'avais des problèmes digestifs.

– Le plus embarrassant dans cette histoire, c'est que je suis allé au concert des Backstreet Boys.

Je corrige :

– Non. Le plus embarrassant, c'est que je t'ai surpris en train de danser.

Il me fait un clin d'œil :

– Un danseur né.

J'éclate de rire.

– Ce n'est pas la première chose qui me vient à l'esprit quand j'y repense, mais je suppose que tout est relatif.

Sabrina laisse échapper un petit rire amusé. Lorsque Dave l'appelle, elle trotte dans sa direction. Elliot m'arrête d'une main sur mon bras, et les autres nous jettent des regards

curieux en nous passant devant. Par chance, Sean et Phoebe sont toujours devant nous.

– Et donc.

Elliot plonge ses mains dans ses poches. Il lève les épaules, presque jusqu'au niveau de son cou. Il est toujours très anguleux, et si grand.

Je répète :

– Et donc.

– Merci de m'avoir invité aujourd'hui.

Il me lance un sourire indescriptible. C'est un sourire qui dit : *je sais qu'on se connaît depuis toujours, mais je suis extrêmement touché que tu m'aies inclus aujourd'hui.* Comment il y parvient par un simple mouvement des lèvres et un regard, je ne le saurai jamais.

– Eh bien, lui dis-je, tu devrais probablement savoir que j'ai tout organisé pour que tu rencontres mes amis.

C'est seulement au moment où je prononce ces mots à voix haute que je me rends compte que c'est la vérité. Voilà l'effet qu'Elliot a sur moi : il fait ressortir l'honnêteté des recoins les plus secrets de mon esprit.

Il plisse les yeux, ses pupilles deviennent de minuscules points dans la lumière faible qui filtre à travers les nuages.

– Vraiment ?

Je réponds à sa question par une autre question :

– Pourquoi m'as-tu prise à part ?

Je n'ai aucune idée de la réponse que j'attends. Comment me sentirai-je s'il me dit qu'il est revenu à la raison et qu'il est d'accord avec moi sur le fait que nous ne pouvons pas être

autre chose que des amis ? J'espère secrètement ne jamais le savoir.

– Je voulais te poser une question.

Ma poitrine devient une jungle, mon cœur un tambour. Suis-je excitée ou terrifiée ?

– Je me demandais quand on pourrait se revoir.

– Oh.

Je cligne des yeux en observant l'immense eucalyptus agité par le vent qui se détache sur le ciel qui s'obscurcit.

– J'aurai du temps libre autour de Thanksgiving, je crois.

Il hoche la tête et mon cœur se serre. Pourquoi ai-je répondu ça ? Thanksgiving semble si lointain.

Il s'éclaircit la gorge et lance :

– Andreas se marie en décembre...

– En décembre ?

Ce n'est pas la période à laquelle j'aurais pensé pour un mariage. Et si c'est le moment où il estime qu'on devrait se revoir, c'est encore plus loin que Thanksgiving.

– Pour le nouvel an, en fait. Et je me demandais si tu accepterais de m'accompagner.

*Nouvel an.*

*Nouvel an.*

Il est réellement en train de me proposer ça.

Et vu son regard, je sais qu'il a conscience de l'importance de cette date.

Mais au lieu de prendre le taureau par les cornes, je demande :

– Tu n’as pas envie de me voir avant *décembre* ?

Une lueur d’excitation illumine ses yeux noisette.

– Bien sûr que si. (Il éclate de rire.) Je suis libre presque tout le temps, on peut se voir quand tu veux. Mais dans la mesure où c’est un jour de fête, je voulais te demander à l’avance si tu pouvais venir.

– Je ne peux pas t’accompagner comme si on était ensemble.

Elliot secoue la tête.

– Je ne te propose pas un *rendez-vous*, Macy, alors que ton fiancé et ta future belle-fille montent dans la voiture à quelques mètres d’ici.

– Donc juste... (Je cherche mes mots.) Tu veux vraiment que je t’accompagne.

– Ouais. Que tu m’accompagnes. À Healdsburg.

Après un silence, il ajoute :

– Pour le week-end.

Ses épaules se relâchent, comme si c’était aussi simple que ça.

*Viens.*

*On fera la route ensemble.*

*Ce sera marrant.*

Mais les mots semblent être suspendus dans les airs. Plus je tarde à répondre et plus je les perçois sous un autre jour.

*Échappe-toi avec moi le temps d’un week-end.*

Quarante-huit heures avec Elliot.

À quoi ressemblera notre relation dans deux mois et demi, alors que tout est déjà tellement confus *maintenant* ?

Je jette un coup d'œil en direction de Sean, qui attache la ceinture de sécurité de Phoebe dans sa Prius.

– Ils seraient tous ravis de te voir et je suis le témoin, donc j'apprécierais la présence d'un visage familier, dit-il en tentant d'alimenter la conversation. Mes parents m'ont demandé de tes nouvelles... Ils ont halluciné quand je leur ai dit que je t'avais revue.

Je réponds maladroitement :

– Je dois demander à Sean s'il a prévu quelque chose. Il a peut-être déjà confirmé notre présence pour une exposition ou un événement.

Elliot acquiesce.

– Bien sûr.

– Je peux te tenir au courant ?

– Bien sûr.

Il sourit, le tonnerre attire son attention vers le ciel. Quand son regard revient sur moi, je me sens aussi stable que les nuages gorgés de pluie qui se trouvent au-dessus de ma tête. Pendant un bref instant, j'imagine lui faire un câlin. Je passerais mes bras autour de son cou et y blottirais mon visage, en inspirant son odeur. Il se pencherait, laisserait échapper un petit soupir de soulagement, comme toujours. Ça me tente tellement que je salive. Je dois me forcer à reculer d'un pas.

– Je ferais mieux...

Je désigne les voitures par-dessus mon épaule.

– Je sais.

Son expression est tendue. Le ciel gronde.

– Bonne soirée, Elliot.

Sur ce, je tourne finalement les talons.

Douze ans plus tôt



## Samedi 9 juillet

Allongés sur le toit de son garage, nous nous prélassons au soleil. Cela fait partie de notre routine des vacances depuis presque deux semaines maintenant que nous avons pris nos quartiers d'été : se retrouver sur le toit à 10h, déjeuner aux alentours de midi, nager dans la rivière et passer le reste de l'après-midi en famille.

Même s'il apprécie ma compagnie, mon père aime le calme de la solitude. Une fille adolescente lui apparaît peut-être aussi comme une créature étrange et épuisante. Quoi qu'il en soit, il semble heureux de me laisser passer du temps avec les enfants Petropoulos jusqu'à ce que le chant des grillons devienne assourdissant et que le ciel s'assombrisse.

Andreas est installé à ma droite, Elliot à ma gauche. L'un des frères joue sur sa PSP, l'autre lit Proust.

– Vous n'êtes pas nés des mêmes parents, c'est impossible, je marmonne, en tournant la page de mon livre.

– Elliot est un loser, rit Andreas. Il ne sait rien faire de ses dix doigts.

– Andreas est un abruti, réplique Elliot avant de me sourire. Gouverné par sa...

Un klaxon retentit plus bas, dans l'allée, et nous nous redressons tous les trois pour voir une Pontiac rouillée freiner brusquement sur les graviers.



– Oh, fait Elliot en me jetant un coup d’œil avant de se lever d’un bond. Merde. Merde.

Il tourne sur lui-même en se triturant les cheveux, l’air totalement paniqué, avant de se faufiler par la fenêtre qui mène au salon. Une minute plus tard, il apparaît dans le jardin. Une fille sort de la voiture et tend une pile de papiers à Elliot.

Elle est de taille moyenne, son épaisse chevelure brune coupée au carré, jolie mais commune. Un air vaguement familier. Sportive mais svelte. Avec de la poitrine.

Je grogne intérieurement.

Elle dit quelque chose à Elliot, il acquiesce et nous regarde, Andreas et moi, perchés sur le toit.

Je lui demande :

– Qui est-ce ?

– Une fille de son lycée qui s’appelle Emma.

– Emma ? Emma du *bal de promo* ? (Je me fige.) Est-ce qu’elle lui plaît ?

Andreas me dévisage avant d’éclater de rire.

– Oh, c’est tellement drôle.

Je suis dans tous mes états.

– Non, Andreas, je t’en supplie...

– Elliot, s’écrie-t-il en m’ignorant, présente ta copine à ton autre copine !

Je ferme les yeux en grognant.

Quand je regarde en direction du jardin, Emma m’observe d’un air inquisiteur. Elliot me scrute aussi, avec une expression terrifiée, avant de se tourner vers elle.

Je lui fais signe, parce que je ne compte pas jouer les mijaurées.

Elle m'imites, avant de crier :

– Je suis Emma.

– Salut. Macy.

– Tu viens d'emménager ici ?

– Non, je passe mes week-ends et une partie de mes vacances dans la maison d'à côté.

– Elliot ne m'a jamais parlé de toi.

Elliot la dévisage, choqué, et à voir son expression, je serais prête à parier qu'au contraire, il a dû déjà lui parler de moi, et plus d'une fois. Eh bien. Il semblerait qu'Emma *compte* jouer les mijaurées.

J'entends Elliot lancer sèchement :

– C'est ma meilleure amie, tu te souviens ? Elle étudie à Berkeley High.

Emma acquiesce, puis le regarde et pose une main sur son bras. Elle éclate de rire après lui avoir murmuré quelque chose à l'oreille. Il sourit, mais je sens que c'est uniquement par politesse.

Je me rallonge sur la couverture en ignorant la vague de nausée qui monte en moi. Son aveu de la semaine dernière, alors qu'il somnolait sur le toit, quand il m'a dit qu'il n'était vraiment lui-même qu'avec moi, me revient en mémoire.

Je lui ai répondu que je ressentais la même chose. Pendant l'année scolaire, mes journées se déroulent dans un brouillard, les heures se mélangent dans un chaos de devoirs, de natation, de moments où je me mets au lit en espérant que mon oreiller

n'absorbera pas toutes les informations engrangées par mon cerveau pendant la journée. En un sens, quand je ne suis pas avec lui, j'ai l'impression de partir au travail, et que le week-end, ou pendant les vacances, je rentre finalement chez moi – pour me détendre, être avec Elliot et avec mon père, être *moi-même*. Mais lorsque de tels événements surviennent, je me rappelle soudain que la majeure partie de l'univers d'Elliot existe sans moi.

Plusieurs minutes s'écoulent avant que j'entende la voiture démarrer et s'éloigner. À l'instant suivant, Elliot passe par la fenêtre pour remonter sur le toit. Je me plonge dans mon livre.

Andreas lance :

– Jolie, Ell.

– Ta gueule !

Ses pieds entrent dans mon champ de vision, mais je prétends être tellement absorbée par ma lecture que je ne le remarque pas.

– Hé, fait-il calmement. Tu as faim ?

Je continue à faire semblant de lire.

– Non, ça va.

Il s'agenouille à côté de moi et penche la tête pour croiser mon regard. Il semble vraiment désolé.

– Viens, on rentre, il fait beaucoup trop chaud ici.

Dans la cuisine, il sort un pichet de limonade du réfrigérateur et deux verres, avant de commencer à préparer des sandwiches. Andreas ne nous a pas suivis, la maison est fraîche, sombre et tranquille.

Je lance sèchement, en faisant rouler un citron sur le comptoir :

– Emma a l’air adorable.

Il hausse les épaules.

– C’est la fille que tu as embrassée au bal de promo, n’est-ce pas ?

Il lève les yeux vers moi et remonte ses lunettes sur son nez.

– Ouais.

– Tu l’embrasses encore ?

Il se concentre sur son sandwich, étale le beurre de cacahouète sur le pain et tartine la confiture avant de répondre :

– Non.

– Est-ce un mensonge par omission ?

Quand il croise mon regard, il semble tendu.

– Je l’ai embrassée plusieurs fois, oui. Mais je ne l’embrasse *plus*.

Ses mots frappent mes oreilles comme des briques qu’on aurait lâchées d’un avion.

– Tu l’as embrassée d’autres fois, en dehors du bal de promo du printemps dernier ?

Il s’éclaircit la gorge, ses joues virent à l’écarlate.

Enfoiré.

– Ouais. (Il remonte à nouveau ses lunettes.) Deux autres fois.

J'ai l'impression d'avoir avalé un glaçon. Une sensation de froid polaire prend possession de ma poitrine.

– Mais ce n'est pas ta petite copine ?

Il secoue calmement la tête.

– Non.

– Est-ce que tu *as* une copine ?

Je me demande pourquoi je lui pose la question. Ne me l'aurait-il pas dit ? Ne passerait-il pas du temps avec elle cet été, au lieu d'être avec moi ? Il a toujours été honnête, mais me le dirait-il sans que je lui pose la question ?

Il repose le couteau et termine les sandwiches avant de me regarder avec un sourire arrogant.

– Non, Macy. Je t'ai vue tous les jours cet été. Ce serait différent si j'avais une copine.

J'ai soudain envie de lui balancer le citron à la figure.

– Tu me le *dirais* si tu avais une copine ?

Elliot pèse longuement ses mots avant de répondre, ses yeux plongés dans les miens.

– Je pense, oui. Mais, enfin, pour être honnête, c'est le seul sujet que j'ai du mal à aborder avec toi.

Même si je vois ce qu'il veut dire, je déteste sa réponse.

– As-tu *déjà* eu une copine ?

Il détourne le regard vers les sandwiches.

– Techniquement, non.

Je fais rouler le citron sur le comptoir, il tombe par terre. Il se penche pour le ramasser et me le tend.

– Écoute, Macy. Ce que j’essaie de te dire, c’est que je n’aimerais pas savoir que tu as embrassé quelqu’un tant que ce n’est pas important. Avoir embrassé Emma ne veut rien dire pour moi. C’est pour ça que je ne t’en ai jamais parlé.

– Et elle, elle en pense quoi ?

Il hausse les épaules, ce qui en dit plus long que son silence.

– Ce ne sont peut-être pas mes affaires, mais je *veux* savoir ces choses. Ça me perturbe de ne pas avoir été au courant que tu sortais avec elle.

– Nous ne sommes jamais *sortis* ensemble.

– Tu l’as embrassée trois fois !

Il hoche la tête.

– Et *toi*, tu as embrassé quelqu’un ?

– Non.

Il se fige, son sandwich à quelques centimètres de ses lèvres.

– Personne ?

Je secoue la tête, mords dans le mien et détourne les yeux.

– Je te *l’aurais* dit.

– Vraiment ?

J’acquiesce, les joues brûlantes. J’ai seize ans et personne ne m’a jamais embrassée. Son *personne* fait écho dans mon esprit et je me sens soudain pathétique.

– Et Donny ? Ou... comment s’appelle-t-il ?

Je lève les yeux vers lui et le fixe longuement. Il connaît le prénom de Danny.

– Danny ?

Il sourit, pris sur le fait.

– Ouais, Danny.

– Nan. Pas même Danny. Comme je te l’ai déjà dit, je te l’aurais raconté. Parce que tu es mon *meilleur ami*, imbécile !

– Waouh.

Il prend une énorme bouchée de sandwich et me dévisage en mâchant.

Je repense à tous les week-ends que nous avons passés ensemble, à toutes les histoires qu’il m’a racontées, Christian, complètement fou, ou Brandon, incapable de draguer une fille au lycée. Je repense à tout ce qu’il m’a confié sur les petites copines de ses frères et me demande pourquoi Elliot est aussi discret sur ses propres aventures. Ça me trouble. Ça me donne l’impression que nous ne sommes pas aussi proches que je le pensais.

– Tu as embrassé beaucoup de filles ?

– Quelques-unes, marmonne-t-il.

Je me sens soudain brûler de l’intérieur.

– As-tu fait plus que les embrasser ?

Son visage vire à l’écarlate, il finit par acquiescer en mordant encore dans son sandwich pour s’éviter de répondre.

Je suis bouche bée. J’attends qu’il déglutisse et boive une gorgée d’eau pour demander :

– Jusqu’où es-tu allé ?

Pendant le laps de temps qu’Elliot met à répondre, des pays se créent, se livrent bataille et se divisent en États plus petits. On dirait qu’il a tué un chiot.

– Elliot.

– On a enlevé nos tee-shirts.

Il se gratte les sourcils et remonte ses lunettes du bout du doigt. Pour gagner du temps. En m'évitant du regard.

– Euh... et avec une fille – pas Emma –, la main dans sa culotte.

– *Vraiment ?* (Mes yeux vont sortir de leurs orbites.) Avec qui ?

– Emma m'a juste montré sa poitrine. Le reste, c'était avec l'autre fille, Jill.

Je repose mon sandwich. Je n'ai soudain plus d'appétit. Le soleil n'entre pas dans la cuisine à cette heure de la journée, et la pièce me semble soudain trop froide. Je me frotte les avant-bras.

– Macy, ne sois pas en colère.

– Je ne suis pas en colère ! Pourquoi serais-je en colère ?

Tremblante, je bois une gorgée de limonade en m'efforçant de me calmer.

– Je ne suis pas ta petite copine. Je suis juste ta meilleure amie qui ne sait apparemment *rien* de toi.

Il approche de l'îlot de la cuisine, puis s'arrête.

– Macy.

– Suis-je en train d'exagérer ?

– Non... (Il s'approche d'un pas.) Je le prendrais clairement mal si j'apprenais qu'un type avait mis sa main dans *ta* culotte.



– Je suppose aussi que tu le prendrais mal si c’était arrivé *sans que je te le raconte*.

Il semble considérer l’idée.

– Comme je l’ai dit, ça dépend. Ça me dérangerait, ouais, donc je ne voudrais pas en savoir davantage à moins que tu aies ressenti plus que... de l’attraction momentanée.

– Est-ce bien ce qui s’est passé avec Emma ? « Attraction momentanée » ?

Il acquiesce.

– Absolument.

– Quand as-tu fait des trucs avec quelqu’un pour la dernière fois ?

Il soupire et s’appuie contre le comptoir.

– Si les rôles étaient inversés, tu me ferais subir l’Inquisition espagnole. Ne *soupire* pas.

– Emma et moi avons fait des trucs en mars, puis on est allés au bal de promo en mai, on s’est embrassés le week-end suivant, mais ce n’était rien. C’était... (Il hésite en regardant le plafond.) Si tu n’as jamais embrassé quelqu’un, alors tu auras du mal à comprendre. On était tous au parc, elle s’est approchée de moi, puis c’est arrivé, un peu par hasard.

Je grimace et il rit, mal à l’aise, en haussant les épaules.

– Jill est la cousine de Christian. Elle est venue en décembre dernier et on s’est embrassés une fois. Je ne lui ai plus reparlé depuis.

Je fais signe que Jill ne m’intéresse pas.

– Donc Emma ne te plaît pas ?

– Pas comme tu le crois.

Je regarde au loin, en prenant une minute pour me calmer. Je réalise que ce serait une réaction très dramatique, mais je n'ai qu'une envie : sortir en claquant la porte et l'obliger à me suivre et à me supplier pendant genre, toute une journée.

– J'ai fait des trucs avec Emma parce qu'elle est là, dit-il calmement. Tu es à Berkeley et nous ne sommes *pas ensemble*. Je vis dans un trou perdu. Qui d'autre suis-je censé embrasser ?

Quelque chose change en moi à cet instant, définitivement.

*Qui d'autre suis-je censé embrasser ?*

Je regarde ses grandes mains et sa pomme d'Adam. Je laisse mes yeux vagabonder sur ses bras musclés qui, jusque-là, étaient minces et noueux, ses jambes élancées, aux muscles définis, sous son jean troué. Je fixe la braguette de son pantalon. Je détourne le regard, en direction des placards de la cuisine. Tout regarder à l'exception de ces boutons. J'ai envie de toucher ces boutons, de poser ma main dessus et, pour la première fois, je me rends compte que je ne supporterais pas que quelqu'un d'autre y touche.

Je marmonne :

– Je ne sais pas.

– Alors, viens par là, dit-il avec le même ton calme. Embrasse-moi, *toi*.

Je croise son regard.

– Quoi ?

– Embrasse-moi.

Je pense qu'il bluffe, mais je suis toujours perturbée par l'histoire d'Emma et par l'attitude d'Elliot, appuyé sur le comptoir, par l'intensité de son regard. Ses mains semblent si

imposantes maintenant, sa mâchoire est devenue carrée... et les boutons de son jean m'hypnotisent. Je me sens toute chose.

Je fais un pas dans sa direction et m'arrête devant lui.

– D'accord.

Il me dévisage avec un petit sourire, qui s'évanouit lorsqu'il se rend compte que je suis sérieuse.

Je pose les mains sur son torse et m'avance. Je suis si proche de lui que je perçois le rythme saccadé de sa respiration, sa mâchoire qui se crispe.

Fasciné, il effleure mes lèvres des doigts sans me quitter des yeux. J'ouvre instinctivement la bouche et laisse son index glisser à l'intérieur, contre mes dents. Il laisse échapper un grognement discret et je lèche son doigt. Il a un goût de confiture.

Elliot le retire brusquement. Il semble être sur le point de me dévorer : le regard enflammé, inquisiteur, les lèvres ouvertes, le cœur battant. Et parce que j'ai envie de l'embrasser, je m'exécute. Je monte sur la pointe des pieds, plonge les mains dans ses cheveux et plaque ma bouche contre la sienne.

C'est différent de ce à quoi je m'attendais. Différent – je peux l'admettre – de ce que j'avais imaginé. C'est à la fois plus doux et plus ferme, et clairement plus audacieux. Un petit baiser, encore un autre, et puis il penche la tête pour couvrir ma bouche de la sienne. Il me lèche la lèvre inférieure, emporté par son instinct, comme s'il voulait me goûter.

À ce moment-là, il se laisse aller. Et moi aussi, probablement. Après ça, ce ne sont que pures sensations, le reste du monde disparaît. Toutes les images interdites de lui, sa chair et ses fantasmes, les secrets que je garde, même pour

moi, ont pris possession de mes pensées et je comprends, en quelque sorte, qu'il pense la même chose : à quel point il est agréable d'être si proches... et tout ce qui pourrait survenir après ce baiser.

Il me caresse le dos, les cheveux, et ce n'est que la sensation de sa main, je crois, qui m'empêche de m'envoler. Mais lorsque son autre main glisse de ma taille à mes côtes, en remontant toujours plus haut, je recule d'un pas.

– Désolé, dit-il immédiatement, instinctivement. Merde, Mace. C'était trop rapide, je suis désolé.

– Non, c'est juste... (J'hésite, soudain submergée par des mots que j'aimerais ne pas penser et encore moins prononcer.) Faire ça, c'est peut-être normal pour Emma. (Je touche mes lèvres frémissantes.) Mais pour moi, ce n'est pas anodin.

Aujourd'hui



Samedi 14 octobre



Sean laisse tomber ses clés sur le meuble près de la porte et enlève ses chaussures en grognant de plaisir.

– Tu as faim, mon petit sucre d’orge ? demande-t-il à Phoebe.

Ils disparaissent tous les deux en direction de la cuisine.

Je range leurs chaussures côte à côte sur la petite étagère et pends nos vestes aux crochets. Leurs voix résonnent dans le couloir ; Phoebe insiste pour que son père lui offre un animal, n’importe lequel – une grenouille, un hamster, un oiseau, un poisson.

Honnêtement, je n’arrive pas à savoir ce que je ressens. Sean et moi avons commencé notre relation dans un tourbillon, qui s’est mué en routine domestique, mais cette routine signifie seulement que je partage son lit, dans la mesure où nos emplois du temps ressemblent aux roues d’un engrenage bien huilé, tournant en sens inverse.

J’ai récupéré toutes les affaires dont j’avais besoin dans la maison de Berkeley, presque entièrement meublée et complètement inhabitée depuis que j’ai atterri chez lui. Sean affirme qu’il adore partager son lit avec moi. Phoebe semble toujours heureuse de me voir. Mais je me suis rendu compte, en l’observant aujourd’hui, que je ne le connais pas si bien que ça. Phoebe et lui sont autosuffisants. Si je veux faire partie

intégrante de leur vie, je dois *m'efforcer* de me construire une place.

– Tu veux que je cuisine quelque chose ? (J'entre dans la cuisine, et ils lèvent tous les deux les yeux, s'arrachant à la contemplation du réfrigérateur, le regard interdit.) Des *pâtes*, dis-je en feignant de me sentir insultée. Je ne pense pas qu'il soit possible de rater un plat de *pâtes*.

– Tu es sûre ? demande Phoebe, sceptique.

– Bien sûr, petite coquine.

Je lui caresse la joue. Elle crie et s'enfuit de la pièce. Sean se dirige vers le cellier pour en sortir un paquet de pâtes et une sauce toute prête.

– Tu as besoin d'aide ?

– Tu peux me tenir compagnie.

Je désigne le bar du menton, le suppliant silencieusement de s'asseoir et de me parler. De m'aider à dissiper l'impression que notre relation est vouée à l'échec. Nous n'avons presque jamais de temps libre le week-end, c'est pourquoi je suspecte que nous nous comportons comme des étrangers en dehors du lit.

Il s'installe, parcourt ses mails sur son téléphone tandis que je mets de l'eau à bouillir.

*Je veux épouser cet homme. Je veux qu'il m'épouse.*

*J'aime être avec lui.*

*J'aime son cul dans ce jean.*

Je demande d'une voix légère :

– Tu t'es amusé aujourd'hui ?

– Bien sûr.

Les mails défilent, et défilent.

J'ouvre le pot de sauce sans encombre et verse la marinara dans la poêle que j'ai mise sur le feu. Sean lève les yeux, l'air vaguement dubitatif.

– Ça t'a fait plaisir de rencontrer mes amis ? Ils t'ont vraiment apprécié.

Il détourne les yeux de la poêle pour me regarder, en souriant comme s'il savait que je venais de mentir sans vergogne.

– Bien sûr, bébé, ils sont super.

Son ton est si désinvolte, il semble tellement peu impliqué que j'ai envie de lui envoyer le pot vide à la figure. J'aimerais le supplier de faire un effort. Mais je me contente de rincer l'emballage avant de le jeter dans la poubelle de recyclage. L'irritation me hérissé la peau. Ça me démange.

– Cache ton enthousiasme !

– Qu'est-ce que tu veux dire ? demande-t-il, légèrement sur la défensive. C'était sympa, Macy, mais ce sont tes amis, pas les miens.

– Eh bien, ils deviendront sûrement aussi tes amis avec le temps. N'est-ce pas ce que font les couples en général ? Partager des choses ? Mélanger leurs vies ?

Je me rends compte à cet instant que nous ne nous sommes jamais disputés. Je ne sais même pas à quoi ressemble une dispute avec Sean. Nous nous voyons peut-être une heure par jour. Serait-il désastreux de calculer le nombre d'heures que nous avons passées ensemble ? Avons-nous assez de sentiments l'un pour l'autre pour supporter une dispute ?

Mon téléphone vibre sur le comptoir, je le récupère pour lire le message de Sabrina :



Salut ma belle, je suis désolée si j'ai  
été dure  
avec toi à propos de tu sais quoi.

Je réalise que je ne devrais sans doute pas répondre tout de suite, mais si je ne prends pas un instant pour souffler, je serai capable de dire à Sean quelque chose que je pourrais regretter plus tard. J'inspire profondément et tape promptement une réponse.

Ne t'inquiète pas.

On pourrait peut-être déjeuner  
ensemble la semaine prochaine ?  
Je pourrais venir en ville avec Viv ?

Comme ça, tu pourras lancer  
l'intervention ?

Elle répond par des émojis aux yeux en cœur et je réalise que ses excuses étaient en réalité une ruse pour m'adoucir avant de reprendre la même conversation. Son timing est, comme toujours, impeccable. Je pose mon téléphone à l'envers sur le comptoir, regarde Sean, déterminée à sauver notre relation, faire des projets, faire *quelque chose*.

– À quoi ressemble ton programme de la semaine prochaine ? je demande.

– Assez tranquille. J'emmènerai peut-être Phoebe à l'Exploratorium. Je pensais qu'on pourrait peut-être aller camper deux nuits. (Il hausse les épaules, avant de désigner la gazinière.) L'eau est en train de bouillir.

– Ne m'infantilisez pas, Monsieur, je lance en tentant de plaisanter. Je gère.

– Tu veux que je prépare une salade ou autre chose ?

Il désigne le réfrigérateur, comme pour me faire comprendre qu'il y a de quoi faire.

– Tu veux t’en occuper ?

– Peu importe, répond-il en regardant son téléphone. Je n’ai juste pas envie de me contenter de nouilles à la sauce tomate pour le dîner, c’est tout.

Je le dévisage en silence. Un *merci* serait parfait à cet instant.

– Bien sûr, je comprends.

Et sur ce, je me tourne pour prendre la laitue et les légumes dans le frigo.



Un peu plus tard, dans le lit, Sean s’approche de moi en me humant le cou.

– Hmmm, ma chérie, tu sens bon.

Je fixe le plafond en réfléchissant à ce que j’aimerais lui dire. J’ai organisé un pique-nique pendant ma journée off afin de lui donner l’opportunité d’apprendre à connaître mes amis, et il a à peine desserré les lèvres. Il ne leur a pas demandé ce qu’ils faisaient, ce qu’ils aimaient, ce qui les intéressait. Nous sommes rentrés à la maison, et j’ai proposé de cuisiner – il a mangé sans un mot, collé à Phoebe à l’autre bout de la table, l’aidant à dessiner une licorne.

Phoebe me l’a montrée fièrement après le dîner, mais sinon, c’est comme si je n’avais pas été là.

Cela a-t-il toujours été le cas ? Et je ne m’en suis pas rendu compte parce que j’étais tellement heureuse d’être intégrée à leur duo, et tellement occupée que je n’avais même pas le temps de réfléchir à la question ? Était-ce véritablement un soulagement de savoir que j’avais réglé cet aspect de ma vie, de ne *rien* ressentir – ni culpabilité, ni amour, ni peur, ni incertitude – que j’ai laissé cette routine devenir mon futur ?

Ou est-ce que tout a changé lorsqu'Elliot a refait surface ? Même si Sean le nie, il a créé une fissure dans notre petite vie facile et prévisible.

Sean m'embrasse les épaules et le cou. Il bande, enlève son caleçon, prêt à me baiser, même si nous avons à peine échangé trois mots depuis deux heures.

– Je peux te poser une question ?

Il acquiesce sans cesser de m'embrasser dans le cou puis sur la bouche.

– Tout ce que tu veux.

Il répond en m'embrassant.

– Es-tu enthousiaste à l'idée de te remarier ?

Il continue les préliminaires, m'écarte les jambes comme s'il comptait répondre à ma question après avoir commencé à coucher avec moi. Mais je me dérobe et il soupire dans mon cou.

– Bien sûr, bébé.

Je m'éloigne un peu plus.

– « Bien sûr, bébé » ?

Sean grogne et roule sur le côté.

– N'est-ce pas ce que tu veux ? Enfin, je me suis déjà marié. Je sais ce qui est génial et ce qui l'est moins. Mais si tu en as envie...

Je l'arrête en levant une main.

– Tu te rappelles comment on en est arrivés là ?

Il réfléchit un instant.

– Tu veux dire, la nuit où nous en avons parlé ?

Je hoche la tête, même si « la nuit où nous en avons parlé » n'est pas la description la plus adéquate. Après une soirée très sympa au cinéma avec Phoebe, nous l'avons mise au lit, puis Sean m'a emmenée dans sa chambre et a fait de moi une femme heureuse avant de murmurer : « Phoebe pense qu'on devrait se marier. » L'instant d'après, il s'endormait sur mes seins.

Il s'en est souvenu le lendemain matin et m'a demandé si je l'avais entendu.

D'abord perplexe, j'ai finalement répondu :

– Je t'ai entendu.

– Pour Phoebe. Si nous le faisons, je veux que ce soit à 100%.

Nous n'avions pas eu le temps de poursuivre cette discussion, parce que je devais partir à l'hôpital, mais ces mots ont tourné en boucle dans mon esprit comme un refrain, toute la journée. *Si nous le faisons, je veux que ce soit à 100%.*

Quand j'y repense, je me souviens surtout de l'immense soulagement que j'ai ressenti à la perspective d'avoir réglé cet aspect de ma vie de manière si *simple*. Il n'y avait rien de compliqué ou de douloureux à l'horizon. Je ne me disputais jamais avec Sean, on ne se faisait pas la gueule non plus. Sean était facile à vivre, Phoebe et lui étaient une famille que je pouvais me contenter de... rejoindre. Mais avec le recul, et en contraste avec les émotions intenses que je ressens avec Elliot, j'ai l'impression d'avoir totalement perdu la tête lorsque je suis rentrée à la maison plus tard et que j'ai répondu à Sean un oui enthousiaste.

Nous n'avons pas commencé les préparatifs depuis. Nous n'avons toujours pas choisi de bague, probablement parce que nous avons tous les deux réalisé que Phoebe ne semblait finalement pas spécialement intéressée par cette femme qui

vivait avec elle, ou par le fait que cette femme allait devenir sa nouvelle maman.

La seule personne qui n'a jamais cessé de demander où nous en étions est Sabrina, et c'est la seule à m'avoir inlassablement répété qu'elle pensait que ce plan était ridicule.

Sean me caresse la hanche.

– Chérie, je pense que tu dois te demander ce que tu veux.

Je croise son regard.

– Ce que *je* veux ?

– Ouais. (Il acquiesce). Moi, Elliot, aucun des deux.

Mais qui est capable de *faire ça* ? Quel type de personne est assez peu affectée par la disparition potentielle de sa fiancée pour lui suggérer de peser le pour et le contre, tout en lui caressant naturellement la hanche, en suggérant que leur relation pourrait se terminer, mais que ce n'est pas une raison valable pour ne pas coucher ensemble ?

– Est-ce que le fait que la situation soit très bizarre entre nous t'importe ?

Sean écarte sa main, ferme les yeux et soupire profondément.

– Bien sûr que je ne suis pas indifférent. Mais je connais ces hauts et ces bas, et je ne peux pas me permettre de repasser par cette phase. Je ne peux pas contrôler ce que tu ressens.

Et je prends conscience que sa réponse est la réaction idéale à la situation que nous vivons – une réponse parfaitement adéquate, la meilleure manière théorique de mener une conversation difficile – mais le cœur humain fonctionne-t-il réellement ainsi ? On lui dit de se calmer, et il se calme ?

Il a posé un bras sur ses yeux. Je le dévisage maintenant, en tentant de repérer l'ombre de quelque chose de plus important,

d'une émotion qui me consume. Je fais ce que je faisais parfois avec Elliot : j'imagine que Sean se lève, franchit la porte et disparaît pour toujours. Quand il s'agissait Elliot, j'avais l'impression qu'on venait de me donner un coup de poing dans le ventre.

Avec Sean, je ressens une vague de soulagement.

Je revois l'expression d'Elliot lorsque je lui ai avoué que j'étais fiancée. Je pense à son visage maintenant : le désir, la souffrance qui dansait dans ses yeux lorsque nous nous sommes éloignés dans des directions contraires. Onze ans plus tard, il souffre toujours en pensant à notre relation.

Mes sentiments me terrifient. J'ai l'impression que je viens de me réveiller. Je croyais que je ne voulais pas vivre intensément mais, en réalité, c'est tout ce dont je rêve. Désespérément.

Je regarde Sean avec le sentiment que je suis au lit avec un coup d'un soir.

Je me lève.

– Où vas-tu ?

– Canapé.

Il me suit hors de la chambre.

– Tu es fâchée ?

Seigneur, c'est la situation la plus gênante de l'histoire des situations gênantes et Sean est si... calme. Comment en est-on arrivés là ?

– Je pense que tu as raison. J'ai sans doute besoin de faire le point sur ce que je veux.

Douze ans plus tôt



## Samedi 10 septembre

Elliot est allongé par terre, il fixe le plafond. Il n'a pas bougé depuis un moment, son édition cornée des *Voyages de Gulliver* est abandonnée sur le coussin à côté de lui. Il semble tellement absorbé par ses pensées qu'il ne remarque pas que je le déshabille du regard chaque fois que je tourne une page.

Je commence à me demander s'il arrêtera un jour de grandir. À presque dix-sept ans, il porte un short, et ses longues jambes semblent interminables. Elles sont plus poilues que dans mes souvenirs, mais sans excès. Juste une ombre brune sur sa peau bronzée. Je décide que c'est viril. Ça me plaît.

Le plus étrange, quand on ne voit pas quelqu'un pendant de longues périodes, c'est qu'on remarque des changements qui passeraient inaperçus si on le fréquentait au quotidien. Comme les poils sur les jambes. Ou les biceps. Ou les grandes mains.

Quand il a commencé à me donner des nouvelles, il m'a dit que sa mère lui avait proposé de se faire opérer au laser pour ne plus porter de lunettes. J'essaie de l'imaginer sans lunettes. Je pourrais me plonger dans ses yeux vert doré sans la présence de la monture noire entre nous. J'adore les lunettes d'Elliot, mais l'idée d'être si proche de lui sans elles me rend toute chose. Ce serait un peu comme le voir tout nu.

Il demande :

– Tu veux quoi pour Noël ?



Surprise, je sursaute légèrement. Je suis certaine d'avoir l'air d'une personne prise en flagrant délit de contemplation de son meilleur ami, avec des pensées tout sauf innocentes. Nous n'avons échangé qu'un seul baiser.

Mais j'ai vraiment envie de recommencer.

Sa question fait écho dans mon esprit.

– *Noël ?*

Il fronce les sourcils, l'air sérieux.

– Ouais. Noël.

J'essaie de gagner du temps.

– C'est à ça que tu penses depuis tout à l'heure ?

– Non.

J'attends qu'il développe, mais il n'en fait rien.

– Je ne sais pas. Une raison particulière pour me poser la question en septembre ?

Elliot roule sur le côté pour me regarder en face, la tête appuyée dans sa main.

– J'ai juste envie de te faire un beau cadeau. Un truc dont tu aurais vraiment envie.

Je pose mon livre et imite sa posture.

– Tu n'es pas obligé de m'offrir un cadeau, Ell.

Il laisse échapper un soupir frustré et s'assoit. Puis il fait mine de se lever du tapis. Je l'attrape par le poignet pour l'en empêcher. La lumière, l'atmosphère sensuelle existent apparemment seulement dans ma tête.

– Quelque chose te perturbe ?

Elliot et moi ne nous sommes jamais disputés, et l'idée qu'il y ait un malentendu entre nous déstabilise mon équilibre intérieur. L'angoisse me submerge. Je sens son pouls battre très fort sous sa peau.

– Tu penses à moi quand tu es là-bas ?

Sa voix est rauque, il pousse un profond soupir.

Il me faut une seconde pour comprendre ce qu'il veut dire. Quand je suis chez moi. Loin de lui.

– Bien sûr.

– À quel moment ?

– Tout le temps. Tu es mon meilleur ami.

– Ton meilleur *ami*, répète-t-il.

Mon cœur se serre douloureusement dans ma poitrine.

– Enfin, tu es bien plus que ça. Tu es mon meilleur *tout*.

– Tu m'as embrassé cet été et puis tu t'es comportée comme si rien ne s'était passé.

J'ai l'impression qu'on vient de me lacérer les poumons. Je ferme les yeux et cache mon visage dans mes mains. Ça s'est passé comme ça. Après l'avoir embrassé dans la cuisine, j'ai tout fait pour que notre relation revienne à la normale : lire sur le toit, le matin, déjeuner à l'ombre, nager dans la rivière. J'ai senti son regard sur moi, la retenue dans ses gestes. Je me souviens de la chaleur de ses lèvres et du feu d'artifice de sensations lorsqu'il a grogné dans ma bouche.

– Je suis désolée.

– Pourquoi es-tu *désolée* ? demande-t-il prudemment, en s'agenouillant à côté de moi. Es-tu désolée parce que tu n'as pas aimé m'embrasser ?

Mes mains deviennent glaciales. Je le dévisage, choquée.

– As-tu eu l’*impression* que ça ne me plaisait pas ?

– Je ne sais pas. (Il hausse les épaules, impuissant.) J’ai eu l’impression que ça te plaisait. *Beaucoup*. À moi aussi. Je n’arrête pas d’y penser.

– Vraiment ?

– *Ouais*, Mace, et puis tu as juste... (Il se renfrogne.) Tu es devenue bizarre.

Mes pensées s’entremêlent – le souvenir d’Emma à côté de lui et la panique que je ressens chaque fois que j’imagine qu’il pourrait disparaître de ma vie, pour de bon.

– Enfin, il y a Emma...

– Qu’Emma aille se faire *foutre* ! lance-t-il d’une voix rauque.

Je suis tellement surprise que je m’éloigne brusquement de lui. Elliot semble regretter immédiatement ses paroles, il écarte une mèche de cheveux de son visage.

– Sérieusement, Mace. Il n’y a rien entre Emma et moi. Est-ce la raison pour laquelle tu ne veux pas parler de ce qui s’est passé dans la cuisine ?

– Je pense que c’est surtout parce que j’ai peur de tout gâcher. (Je baisse les yeux et ajoute.) Je n’ai jamais eu de petit ami – ou quoi que ce soit. Tu es la seule personne en dehors de mon père qui compte vraiment pour moi et je ne sais honnêtement pas si je pourrais survivre si tu disparaissais de ma vie.

Lorsque je ferme les yeux avant de m’endormir, tout ce que je vois, c’est Elliot. La plupart du temps, je meurs d’envie de l’appeler juste avant de m’endormir pour entendre sa voix. Je

déteste penser à la fin du week-end, parce que j'ignore ce que l'avenir nous réserve. J'imagine Elliot partir à Harvard, je m'imagine étudier quelque part en Californie. Je nous imagine devenir de simples connaissances. L'idée me révulse.

Quand je croise à nouveau son regard, je remarque que son expression sévère s'est adoucie. Il s'assoit devant moi, ses genoux touchent les miens.

– Je ne vais nulle part, Mace. (Il saisit ma main.) J'ai besoin de toi autant que tu as besoin de moi, d'accord ?

– D'accord.

Elliot regarde ma main dans la sienne et colle sa paume à la mienne, avant d'entrelacer nos doigts.

– Et toi, tu penses à *moi* ?

Maintenant qu'il a lancé le sujet, la question me torture.

– Parfois, j'ai l'impression de penser à toi à chaque minute, murmure-t-il.

Une vague d'émotion me submerge, il vient de toucher la corde sensible. J'observe nos mains entrelacées pendant un long moment avant qu'il ne reprenne la parole.

Je m'efforce de ne pas regarder son corps.

Il chuchote :

– Mot préféré ?

Je réponds sans réfléchir, sentant plus que je ne vois son sourire en réponse.

– *Fermeture Éclair*. Toi ?

– *Crépitement*.

– Est-ce que tu as une copine ?

Ces mots provoquent une tornade dans la pièce, une fenêtre gênante s'ouvre.

Il lève les yeux vers moi en fronçant les sourcils :

– Est-ce une question sérieuse ?

– Juste pour savoir.

Il lâche ma main et retourne à son livre. Mais il ne lit pas, et on dirait qu'il a envie de me le lancer à la figure.

Je m'approche un peu de lui.

– Tu ne devrais pas être surpris que je te pose la question.

Bouche bée, il repose le livre.

– Macy. Je viens de te demander si tu penses à moi. Je t'ai demandé pourquoi tu t'étais comportée bizarrement après m'avoir embrassé. Tu penses vraiment que je te poserais toutes ces questions si j'avais une copine ?

Je me mords la lèvre, embarrassée.

– Non.

– Tu as un copain ?

Je lui souris.

– Un ou deux, par-ci, par-là.

Il laisse échapper un rire sec et secoue la tête en reprenant son livre.

Évidemment, chaque fois que je m'imagine embrasser quelqu'un, c'est toujours Elliot. Et nous avons déjà tout dit sur le sujet : fantasme parfait, réalité sublime, potentiel contrecoup douloureux. L'idée même de l'embrasser me pousse à imaginer une horrible rupture gênante, ce qui me donne des crampes d'estomac.

Pourtant... Je suis incapable de le quitter des *yeux*. Quand a-t-il cessé d'être ringard et quand est-il devenu si parfait ? Que ferais-je avec lui si j'en ai un jour l'occasion ? Elliot, à presque dix-sept ans, est une œuvre d'art, au corps longiligne et tonique. Je ne saurais pas comment le toucher. Le connaissant, il m'expliquerait. Il me donnerait probablement un manuel d'anatomie masculine et me dessinerait plusieurs diagrammes. Tout en fixant mes seins.

Je siffle. Il lève les yeux.

– Pourquoi est-ce que tu me fixes ?

– Je... je n'étais pas en train de te regarder.

Il laisse échapper un rire incrédule.

– OK. (Il baisse les yeux en allongeant le cou.) Tu continues.

– Je me demandais juste comment ça fonctionnait.

– Comment *quoi* fonctionnait ?

– Quand tu... (J'esquisse un geste clair qui ne laisse aucun doute sur le contenu de mes pensées.) Les mecs et leur... tu sais.

Il lève les sourcils en attendant que je termine ma phrase. Je perçois le moment précis où il comprend ce que je veux dire. Ses pupilles se dilatent si vite que ses yeux semblent noirs.

– Tu es en train de me demander comment les *bites* fonctionnent ?

– Ell ! Je n'ai pas de sœur – j'ai besoin que quelqu'un m'explique ce genre de choses.

– Tu es incapable de parler de notre baiser et tu veux que je t’explique comment je me branle ?

Je déglutis, en sentant l’excitation me serrer la gorge.

– OK, laisse tomber.

– Macy, dit-il plus doucement. Pourquoi ne sors-tu jamais avec personne à Berkeley ?

Bouche bée, je lui donne l’unique réponse possible.

– Les autres garçons ne m’intéressent pas.

– Les *autres* garçons ?

– Je veux dire... fais-je, en me corrigeant. Personne.

– « Les autres » impliquent qu’il y en a un qui te plaît. (Il tend la paume de l’une de ses mains et lève l’autre.) Et puis il y a les autres. Mais tu affirmes que tu n’es pas intéressée par les autres. Donc, qui est le garçon qui t’intéresse ?

– Arrête d’argumenter comme si nous étions en plein concours d’éloquence.

Il sourit, goguenard.

– Qui est *l’heureux élu* ?

Je le dévisage longuement. Après un profond soupir, je décide que cet aveu n’est pas si terrible.

– Tu sais que je compare tous les garçons à toi. Ce n’est pas une grande révélation.

Son sourire s’élargit.

– Ah bon ?

– Bien sûr. Comment pourrais-je procéder autrement ? Tu te souviens ? Tu es mon meilleur « tout ».

– Ton meilleur « tout » à qui tu poses des questions sur la masturbation.

– Exactement.

– Ton meilleur « tout » qu’aucun garçon ne surpasse et que tu as laissé t’embrasser avec la langue.

– Ouais.

Je ne sais pas où cette conversation mène. À des aveux, et les aveux changent les choses. Les aveux intensifient les sentiments simplement parce qu’ils leur donnent plus d’espace pour se développer. Les aveux mènent à l’amour, et avouer son amour à s’enchaîner à une voie ferrée avant le passage d’un train.

– Donc, peut-être que ton meilleur « tout » devrait être ton petit ami.

Je le dévisage, il me dévisage.

Je réponds sans réfléchir :

– Peut-être.

– Peut-être, répète-t-il dans un murmure.



Aujourd'hui



## Jeudi 26 octobre

Fidèle à sa promesse, Sabrina se rend en ville avec Viv pour déjeuner avec moi. Nous arrivons à trouver un moment dans nos emplois du temps surchargés, presque deux semaines après le pique-nique. Pendant tout ce temps, je me suis essentiellement plongée dans le travail. C'est étrange à dire, mais j'ai seulement vu Sean éveillé trois fois.

Peut-être parce que je dors sur le canapé.

Je ne sais pas pourquoi je ne termine pas ce que j'ai commencé en faisant mes valises pour retourner m'installer à Berkeley. C'est peut-être l'angoisse du trajet ou les fantômes de mon passé qui vivent toujours là-bas – ma mère et mon père, présents dans chaque particule d'air de cette maison.

J'y ai seulement passé sept jours en tout depuis mon départ pour l'université. Ce serait comme remonter dans le temps.

L'expression de Sabrina, lorsqu'elle me voit entrer au *Wooly Pig*, m'en dit long sur le fruit de mes efforts pour masquer mes cernes ce matin.

– Seigneur, marmonne-t-elle lorsque je m'assois en face d'elle. On dirait que tu sors du cimetière des animaux.

J'éclate de rire en attrapant le verre d'eau en face de moi.

– Merci.

– Si j'avais su, je t'aurais commandé un expresso.

– Pas de café. (Je lève une main.) J’ai passé la semaine à boire du café et j’ai besoin d’un truc... juteux. Un smoothie ou autre.

Je sens qu’elle m’inspecte du regard tandis que je parcours le menu.

– OK, raconte-moi ce qui t’arrive. (Elle se penche vers moi.) Je t’ai vue il y a deux semaines, mais aujourd’hui, on dirait une autre personne.

– Je travaille énormément. Tout le monde tombe malade en ce moment – c’est le début de la période des gripes. (Sans réfléchir, je jette un coup d’œil à Viv, endormie dans sa poussette.) Et ça ne va pas fort avec Sean.

– Ah ouais ? demande Sabrina, et je l’évite du regard parce que je ne sais pas comment je me sentirais si, comme je l’imagine, elle est aussi excitée que le suggère sa réaction. Que se passe-t-il ?

Je croise son regard avec l’air de dire épargne-moi.

– Sabrina.

– Quoi ?

– As-tu vraiment besoin de me l’entendre dire ? (J’ai l’impression d’être sur le point d’éclater en sanglots.) Tu *sais* ce qui se passe. (Je lève une main pour énumérer les événements sur mes doigts.) Je connais à peine Sean. Nous nous sommes fiancés après deux mois de relation. Je tombe sur Elliot chez *Saul’s* et le voir c’est... je ne sais pas, ça me déchire l’âme. Et puis, à ton avis ? Elliot est de retour dans ma vie et, surprise ! je réalise soudain que Sean et moi ne sommes peut-être pas faits pour être ensemble.

Sabrina acquiesce sans prononcer un mot.

– Tu ne dis plus rien *maintenant* ? Je pensais que tu serais ravie d'apprendre la nouvelle.

– Tu sais, tout ce que je veux, c'est que *tu* sois heureuse. Je veux voir dans tes yeux l'étincelle que j'y ai vue l'autre fois. J'ai envie de te voir rougir quand quelqu'un se contente de te *regarder*.

– Sabrina, *j'ai* été heureuse avec Sean. Le simple fait que je me sente *plus* épanouie avec Elliot ne signifie pas que ces sentiments ne sont plus valides, ou bien qu'ils ne me rendent plus heureuse.

– Vraiment ? Sais-tu au moins à quoi ressemble le bonheur ? Je me posais la question l'autre jour, pour tout te dire. T'ai-je déjà vue heureuse avant le pique-nique ?

C'est une claque très violente de la part de quelqu'un qui me connaît depuis dix ans.

– Tu plaisantes.

Elle secoue la tête.

– Quand Elliot est apparu dans notre champ de vision... je te jure que je ne t'avais jamais vue sourire comme ça – de tout ton corps – et ça m'a poussée à remettre en question tout ce que je savais de toi.

– Waouh. (Je détache chaque syllabe.) Ça semble... énorme.

– Je pense que tu es heureuse, mais que tu te contentes de vivoter.

– Sabrina, c'est à cause de l'internat et de mes semaines de quatre-vingts heures et quelques.

– Non. (Elle secoue fermement la tête, se laisse aller sur sa chaise en attrapant sa tasse de café.) Tu te souviens de la

première année de licence ?

Je sens l'ombre glaciale de cette époque me submerger.

– À peine.

– Depuis que je t'ai rencontrée, Elliot a toujours été la troisième personne de la pièce, le fantôme à chaque seconde. J'ai déjà pensé que tu me racontais certaines choses seulement parce qu'il n'était pas là. (Elle lève une main au moment où je m'apprête à me récrier.) Je ne suis pas en train de me plaindre, autant que tu le saches. J'avais Dave et je t'avais, toi. Tu m'avais... mais tu l'avais aussi, *lui* – dans tes pensées, dans chaque chose que tu faisais. Quand tu sortais avec des mecs, c'était comme si... tu t'éclipsais en cachette et rentrais discrètement le soir, comme si quelqu'un allait t'en vouloir parce que tu avais un rendez-vous.

Je laisse échapper un long soupir en la dévisageant. Je la déteste de me faire ça, d'étaler ces vérités qui vivaient jusque-là seulement dans les tréfonds de ma mémoire.

– Souviens-toi de la première fois où tu as couché avec Julian. Tu te rappelles, n'est-ce pas ?

Mon rire ressemble à un grognement. Je m'en souviens, oui. C'était au milieu de ma première année. Julian, troisième année de licence, avec sa guitare, ses longs cheveux, était un demi-dieu sur le campus. Beau, vaguement superficiel, loin d'être aussi profond qu'il pensait l'être – mais c'est peut-être mon avis avec le recul. Pour une raison qui m'échappe, il a commencé à me draguer en octobre, au grand dam de ses groupies. J'ai fini par accepter de sortir avec lui. À l'époque, je caressais l'illusion qu'entamer une histoire avec quelqu'un d'autre ferait disparaître toutes les traces de mon passé californien.

Nous avons couché ensemble chez lui à l'issue de notre premier rendez-vous. Je ne me souviens pas de grand-chose, en dehors du fait que je pensais, pendant que c'était en train d'arriver, que quinze autres filles au moins devaient probablement rêver d'être dans son lit à l'instant même et qu'il était raisonnablement doué. Mais tout ce que je voulais, c'était que ça se termine pour que je puisse rentrer chez moi me recroqueviller sous ma couette.

Je suis rentrée dans la chambre que je partageais avec Sabrina. Avant de pouvoir ouvrir la bouche, j'ai vomi sur sa paire préférée de Docs violettes, puis j'ai éclaté en sanglots hystériques et je lui ai tout raconté sur Elliot.

Je lâche :

– Pauvre Julian !

– Il était mignon. Et ça a fonctionné pendant un moment parce que tu n'étais pas investie dans la relation. Tu ne l'es *jamais*, Macy. Il y a seulement une poignée de personnes que tu considères dignes de ton amitié, et tu maintiens les autres à distance.

Je m'apprête à la contredire lorsqu'elle lève vivement une main pour m'arrêter.

– Laisse-moi continuer. Je travaille sur ce discours depuis le pique-nique.

Je souris, en dépit de mon irritation.

– OK.

– Je suis sûre que Sean est un chouette type, mais c'est la même chose qu'avec Julian ; tout en surface. Tu ne ressens pas ce que tu as ressenti pour Elliot, mais ça te convient, parce que tu te refuses à avoir des sentiments aussi forts.

Je hoche la tête, tendue. Je ne peux pas blâmer Sabrina d'exprimer à voix haute ce que je pense tout bas, moi aussi.

– Mais putain, Mace, murmure-t-elle doucement. N'est-ce pas un peu égoïste ? Tu donnes seulement ce que tu veux donner. Heureusement pour toi, Sean se satisfait des miettes.

Je me redresse sur ma chaise.

– Seigneur. Dis-moi ce que tu penses vraiment.

Elle se mord la lèvre sans cesser de m'observer.

– Tu veux dire que je me trompe ?

Je me frotte le visage, en me sentant plus fatiguée que je ne l'ai été pendant toute cette semaine.

– Ce n'est pas aussi simple que ça, et tu le sais.

Sabrina ferme les yeux en respirant calmement. Elle me regarde à nouveau et reprend posément :

– Tu sais, ma belle, le truc, c'est que tu... imagines que tu peux mettre Elliot de côté. Est-ce possible ? Si ce n'est pas le cas, pourquoi es-tu toujours fiancée à un autre type ?

– Je sais, je sais.

Mon ventre se serre. Son expression s'adoucit.

– N'aimerais-tu pas voir ce que ça pourrait donner avec Elliot ? Le pire qui puisse arriver serait que ça ne fonctionne pas et qu'il sorte de ta vie. (Elle se penche à nouveau vers moi en parlant plus bas.) Tu sais que tu survivras. Plus ou moins.

Je fais tourner ma fourchette sur la table. Elle poursuit :

– Pour quelle raison resterais-tu avec Sean ?

Je sais qu'elle s'attend à une réponse sérieuse, mais je ne supporte plus l'intensité de cette conversation.

– J’aime beaucoup son appartement.

Elle éclate d’un si grand rire que Viv sursaute dans son sommeil.

– On te prépare des jours heureux et douillet en enfer, Macy Lea Sorensen.

– Je ne suis pas sûre qu’il y ait quoi que ce soit de douillet en enfer, de toute manière. (Je lui adresse un sourire.) Et je plaisante. J’ai juste du mal à me faire à l’idée parce qu’il y a quelques semaines, j’étais parfaitement heureuse avec Sean. Et si c’était seulement une passade ?

Sceptique, elle répond :

– Hmmm.

Je cligne des yeux.

– Sérieusement.

– *Sérieusement.* Tu sais que j’ai raison. Sean est facile à vivre, je comprends très bien. C’est un cactus, et Elliot est une orchidée. Je comprends ça, aussi. Juste...

– Juste quoi ?

– Juste, ne sois pas une poule mouillée.

Sabrina est une féministe du vocabulaire et refuse catégoriquement d’utiliser une expression au féminin pour parler de faiblesse, en particulier après avoir accouché d’un bébé de près de cinq kilos par voies basses.

– Quand tu penses à embrasser Elliot, que ressens-tu ?

À cette simple évocation, mon corps tout entier explose de chaleur, cette réaction se lit sur mon visage. Je *connais* les sensations que me procurent les baisers d’Elliot. Je connais ses gémissements quand il jouit. Je sais que ses caresses



deviennent sauvages, possessives, lorsqu'il bande. Je sais qu'il a appris à caresser, à embrasser et à donner du plaisir, parce qu'il l'a appris avec moi.

Je sais à quel point c'est bon, même si ça n'a pas duré entre nous.

– Je n'ai même pas besoin d'entendre ta réponse.

Sabrina se redresse lorsque la serveuse arrive pour prendre nos commandes. Quand elle s'éloigne, je sens mon téléphone vibrer dans mon sac et je l'attrape en riant. C'est un message d'Elliot. Je ne lui ai pas parlé depuis le pique-nique.

As-tu parlé à Sean de vos plans  
pour le nouvel an ?

J'adorerais que tu le passes avec  
moi.

Vois-le comme une occasion de  
faire des recherches pour le mariage  
que tu n'as pas envie d'organiser.

Je tourne mon téléphone pour le montrer à Sabrina et elle éclate de rire en secouant la tête.

– L'intervention est terminée.

Onze ans plus tôt



Samedi 17 janvier



Elliot s'allonge par terre, attrape un nouveau coussin moelleux sur le futon et l'installe sous sa tête. Il est presque 14h, mon père et moi avons failli ne jamais arriver à cause d'un terrifiant bruit de ferraille sous le capot de la Volvo. Tandis que mon père et Mr. Nick se penchent sur le moteur de la voiture, Elliot et moi dévorons des restes de poulet froids sur les marches du porche. Dans la chaleur de la maison, j'ai plus envie de faire une sieste que de lire un chapitre entier.

La voix d'Elliot semble plus profonde encore que le week-end dernier.

– Mot préféré ?

Je ferme les yeux en réfléchissant :

– Éreintant.

– Waouh. (Elliot se tait, je lui jette un coup d'œil. Il me dévisage avec curiosité.) C'est une surprise. Quoi de neuf ?

J'envoie balader mes chaussures et manque de peu sa tête. Nous avons déjà passé une heure ensemble, mais dans le dressing, l'ambiance est différente, avec les murs bleus, les étoiles et la présence chaude du corps d'Elliot si proche, et concourt à me détendre profondément. J'ai souffert en troisième, en seconde, mais en première ? C'est définitivement pire.

– Les filles sont nulles. Les filles passent leur temps à lancer des rumeurs, elles sont mesquines, et nulles.

Elliot marque sa page et ferme son livre, avant de le poser à côté de lui.

– Développe.

– Mon amie Nikki ? Ce mec, Ravesh, lui plaît. Mais Ravesh m’a demandé de l’accompagner au bal de promo de printemps et j’ai refusé parce que c’est seulement un ami, mais Nikki m’en veut, comme si je pouvais quelque chose au fait que Ravesh me l’ait proposé à moi et pas à elle. Donc, elle a dit à notre ami...

– Respire.

Je prends une grande inspiration.

– Elle a dit à notre amie Elyse que *j’avais* dit à Astrid, l’amie de Ravesh, que je voulais aller au bal avec Ravesh juste pour qu’il me propose de l’accompagner, et puis que j’avais refusé. Elyse l’a crue et maintenant, ni Elyse ni Nikki ne veulent me parler.

– Ni Nikki ni Elyse ne *veut* te parler, corrige-t-il.

Après avoir remarqué mon regard noir, il marmonne des excuses puis ajoute :

– Clairement, Elyse et Nikki *est* des connasses.

J’éclate de rire, de plus en plus fort. Tout semble tellement facile dans le dressing. Pourquoi cela ne dure-t-il jamais ?

Il se gratte la joue en me dévisageant.

– Tu devrais m’emmener au bal, *moi*.

– Tu m’accompagnerais ? Tu détestes ce genre d’événements.

Elliot acquiesce et s'humecte les lèvres, l'air distrait.

– Je t'accompagnerais.

– Tout le monde a envie de te rencontrer.

Je suis soudain incapable de détourner les yeux de sa bouche, l'imaginant sur la mienne.

– Eh bien, les situations sont complètement inversées. Je n'ai envie de rencontrer personne. (Il me sourit.) Mais j'aimerais te voir dans autre chose qu'un pyjama, un jean ou un short.

– Tu irais vraiment au bal de promo avec moi ?

Il penche la tête, les sourcils froncés.

– Est-il si difficile de comprendre que je voudrais être la seule personne que tu pourrais envisager d'emmener à un stupide bal de promo ?

– Pourquoi ?

– Parce que tu es ma meilleure amie, Macy, et malgré tes réticences ridicules...

– Belle allitération.

– ... tu es la fille que je veux. Je *veux* être avec toi.

L'excitation et l'anxiété me submergent.

– Tu embrasses d'autres filles.

– Rarement.

– Euh, *c'est arrivé*.

– Je ne le ferais évidemment pas si je pouvais t'embrasser, toi.

Je soupire et me mordille la lèvre, tendue.

– Pourquoi les gens ne te ressemblent pas davantage ?

– Si tu me laisses entrer dans ton univers, je peux faire en sorte que le reste ne compte plus.

Je lui adresse un sourire tendre, en sentant le désir monter en moi. Il est de plus en plus difficile d'ignorer le fait que j'aime réellement et profondément Elliot.

Je lui demande :

– Quel est *ton* mot préféré ?

Il suçote sa lèvre inférieure pendant un moment, en réfléchissant.

– *Vexer*, répond-il calmement.

Aujourd'hui



## Mercredi 8 novembre

Après que j'ai reçu son message pendant mon déjeuner avec Sabrina, tout s'accélère entre Elliot et moi. Nous nous mettons à faire ce que nous n'avons jamais fait, même au lycée : nous parler presque tous les jours. Peut-être seulement pendant quelques minutes. Parfois, juste quelques textos. Mais je ressens presque constamment sa présence, et j'ai beau me convaincre du contraire, je sais qu'il est l'unique responsable de la douce tranquillité qui a envahi mon esprit.

Sans doute en conséquence, ma relation avec Sean est devenue... bizarre, au mieux. Nous ne nous disputons pas. Nous ne parlons pas de ce que nous faisons. Quand nous nous croisons, Phoebe semble heureuse de me voir, Sean semble heureux de me voir. Je suis certaine que si je prévoyais un énorme mariage demain, Sean y prendrait part avec joie. Je suis sûre que si je reportais indéfiniment la planification de nos noces, Sean ne me poserait pas la moindre question.

Je suis également certaine que si je partais, il ne le prendrait pas mal non plus.

C'est la relation la plus étrange de ma vie et, pourtant, tout pourrait être tellement *facile*, putain. Personne ne me demande rien, je ne dois produire ni justifier d'aucun engagement émotionnel, et je n'ai aucun doute sur le fait qu'il n'a pas *besoin* de moi. Nous pourrions prolonger cette relation qui nous apporte du sexe, de la sécurité financière et un toit au-dessus de nos têtes, des conversations stimulantes à l'heure du



dîner, tout en menant par ailleurs des vies complètement indépendantes.

Mais les vérités aptes à tout changer – le fait que nous ne sommes pas vraiment amoureux, que nous ne l'avons jamais été et que cette absence d'amour me trouble – ne sont pas venues progressivement. Elles sont soudain *là*, noir sur blanc, hurlant *Cette Relation Est Tellement Terminée* chaque fois que nous sourions poliment en nous relayant face au lavabo de la salle de bains.

Ça me rend malade. Je cherche désespérément la meilleure manière d'en sortir. Malheureusement, je sens que la principale réaction de Sean sera la déception. Je suis une amante aussi agréable pour lui qu'il l'est pour moi, mais il n'a sans doute pas besoin de plus : il vit déjà avec l'amour de sa vie, incarné dans sa fille de six ans.

Pour commencer, il serait bon que je m'assure d'avoir les moyens de vivre seule dans cette ville. Je prends une journée pour moi, ce que je ne fais jamais, et conduis jusqu'à El Cerrito pour me rendre au rendez-vous que je repousse depuis des mois avec ma conseillère financière. Daisy Milligan était la magicienne de la finance de mon père, et je l'ai gardée plus par sentimentalité et par paresse que par confiance en ses compétences.

Cela dit, même si elle frôle les soixante-dix ans, elle a à peine besoin de consulter mon dossier pour me sermonner sur la gestion de mon épargne (suffisante pour me permettre de payer des travaux dans la maison et mes impôts, mais pas beaucoup plus) et m'expliquer pourquoi je devrais vendre l'une de mes maisons (j'ai davantage besoin d'un compte d'épargne-retraite que de deux propriétés). Je n'ose même pas

mentionner que je vis à San Francisco et que je n'ai pas loué la maison de Berkeley.

Je déteste parler d'argent. Je déteste encore plus réaliser à quel point il est nécessaire que je m'organise financièrement. À la fin du rendez-vous, j'ai les nerfs à fleur de peau et quand Elliot m'écrit pour me demander comment se passe ma journée, et que je lui apprends que je suis de son côté de la baie... nous voir semble un choix assez évident.

Il suggère *Fatapple's* à Berkeley, sans savoir que le restaurant est à deux pas de ma maison. Donc je propose plutôt qu'on se retrouve au sommet de Berkeley Hills, au Tilden Park, à l'entrée du sentier Wildcat Creek.

J'arrive avant lui. En sortant de la voiture, je remonte ma polaire sur mon cou pour me protéger du vent. Le brouillard enveloppe les collines, donnant l'impression que l'horizon gris engloutit la vallée, centimètre par centimètre.

J'adore Tilden, le parc fourmille de souvenirs avec ma mère – des balades à poney, nourrir les vaches à la Petite Ferme. Mon père et moi venions presque tous les week-ends après la mort de ma mère pour donner à manger aux canards de l'étang. Nous nous installions en silence et lancions des morceaux de pain dans l'eau, avant d'observer les canards batailler pour les attraper.

La nostalgie de Tilden se mêle à la nostalgie d'Elliot, formant une potion puissante dans mon sang. Je la ressens physiquement. Même si lui et moi ne sommes jamais venus ici ensemble, j'ai l'impression que c'est le cas. J'ai l'impression qu'il est un atome de mon ADN.

Donc, le voir émerger du brouillard du parking et avancer vers moi de ses grandes enjambées décidées, dans son jean noir ajusté... dissipe complètement... mon anxiété.

Dans un moment de Clarté Évidente, je réalise que Sabrina a raison : je ne *vivais* pas sans lui. Je me contentais de survivre.

J'ai envie de partager cette vie avec lui. Juste... je ne sais pas comment.

Il semble lire dans mes pensées lorsqu'il s'assoit sur le banc à côté de moi et glisse un bras autour de mes épaules.

– Salut, toi. Tout va bien ?

Mon instinct me crie de l'enlacer. Je suis paralysée.

– Ouais, juste... longue journée.

Il éclate de rire et tend la main pour tirer délicatement sur ma queue-de-cheval.

– Et il est à peine midi.

– J'avais rendez-vous avec la conseillère financière de mon père.

De son autre main, il se gratte les sourcils.

– Ah ouais ? Comment ça s'est passé ?

– Elle veut que je vende l'une des maisons.

Elliot digère l'information en silence.

– Et comment te sens-tu, toi ?

– Pas top. (Je lève les yeux vers lui.) Mais je sais qu'elle a raison. Je n'ai aucune envie de vivre ni dans l'une ni dans l'autre. Mais je n'ai pas non plus envie de m'en débarrasser.

– Tu as beaucoup de souvenirs dans ces deux lieux. Bons et mauvais.

Comme toujours, il tape dans le mille. Comme la première fois qu'il m'a posé des questions sur ma mère, il ne baisse

jamais les bras.

Je croise les jambes et me tourne pour le regarder. Nous sommes si proches et même si nous sommes à l'extérieur, dans un parc public, il n'y a personne en vue et l'ambiance semble très intime. Ses yeux sont plus verts que marron aujourd'hui, ses joues sont ombrées de barbe, comme s'il ne s'était pas rasé ce matin. Je glisse une main entre mes genoux pour m'empêcher de l'attraper par le cou.

– Je peux te poser une question ?

Les yeux d'Elliot se posent brièvement sur mes lèvres, puis reviennent au niveau des miens.

– Toujours.

– Penses-tu que je fais toujours en sorte de réprimer les choses ?

Il se redresse, regarde autour de nous, comme s'il cherchait un témoin.

– Est-ce une question sérieuse ?

Je le pousse pour plaisanter et il feint d'avoir mal.

– Sabrina m'a suggéré que j'avais une fâcheuse tendance à garder les gens à distance.

– Eh bien, dit-il, avant de marquer une pause pour choisir prudemment ses mots. Tu as toujours parlé avec moi, mais j'avais le sentiment que tu ne le faisais pas avec les autres. C'est peut-être encore le cas ?

Une voiture nous passe devant, le moteur ronronne bruyamment dans le parking, attirant momentanément notre attention en direction du stationnement bordé de pelouse. Les bruits étouffés des animaux nous parviennent de la Petite Ferme, un peu plus loin sur le chemin de gravier.

Je ne réponds pas, il continue :

– Enfin, ma perception est peut-être biaisée, mais je sens que tu ne... parles pas vraiment de certains trucs. Et je me trompe peut-être complètement, mais j'ai l'impression que Sean est comme toi.

Je choisis d'ignorer sa remarque, pour éviter d'aborder le sujet Sean avec lui. Je sais maintenant ce qu'il convient de faire, mais je dois à Sean de lui en parler avant.

– Je parlais avec mon père, je rétorque en faisant diversion comme une pro. Pas comme avec toi, peut-être, mais je lui parlais de l'école. Et de ma mère.

– Ouais, mais je te parle du *présent*. Tu as toujours été assez réservée, mais as-tu des gens à qui te confier ? En dehors de Sabrina ?

– Je t'ai, toi.

Après une pause gênée, j'ajoute :

– Enfin... *maintenant*, c'est le cas. (Silence.) À nouveau.

Son expression devient plus sérieuse, Elliot ramasse une brindille, appuie ses coudes sur ses genoux et commence à la faire tourner entre ses doigts. Nerveusement.

*Je sais...*

*Je sais...*

*Je sais ce qu'il va dire.*

– Macy ? (Il me jette un coup d'œil par-dessus son épaule.)  
Aimes-tu Sean ?

Je savais ce qui m'attendait, ouais, mais écrasée par le poids de cette question, je saute d'un bond et m'éloigne.

– Je t’ai vue amoureuse, murmure-t-il doucement sans se lever. On ne dirait pas que tu l’aimes.

Je ne réponds pas, mais il déchiffre mon regard.

– Je ne comprends pas, grogne-t-il. Que fais-tu *avec* lui ?

Je me tourne pour le regarder, il a les sourcils froncés, les lèvres serrées par l’émotion. Il me faut quelques instants pour formuler une réponse qui ne soit pas suprêmement mélodramatique.

– Parce que nous avons un arrangement de personnes émotionnellement blessées – implicite, je pense, jusqu’à maintenant – qui nous autorise à ne donner qu’une fraction de soi à l’autre. Le perdre ne me bouleverserait pas.

Je secoue la tête et m’absorbe dans la contemplation de mes chaussures dans la boue. Je sens que la révélation que j’ai eue plus tôt, relative à une vie partagée, forte en émotions, s’évanouit lorsqu’Elliot réveille mon instinct d’autopréservation. Je déteste l’idée que Sabrina ait raison. Je déteste l’idée que me ruer dans mon cocon soit mon premier réflexe.

– Je me rends compte à quel point je suis lâche, mais je ne crois pas que je pourrais supporter de perdre une autre personne que j’aime.

– Ça t’a tellement blessée, rétorque-t-il calmement, d’un ton presque interrogateur. Ce que j’ai fait. Quand allons-nous finir par *parler* de cette nuit ?

Je lui rappelle :

– Je ne me suis pas contentée de *te* perdre.

Et puis je m’arrête net, car j’ai besoin de reprendre mon souffle. Avant, les souvenirs de la dernière fois où j’ai vu

Elliot me rendaient malade, physiquement. Maintenant, ils me font seulement frissonner.

Je vois qu'il pèse mes paroles. Il scrute mon visage, tourne et retourne les mots dans sa tête et les envisage sous différents angles, comme s'il savait qu'il ne disposait pas de toutes les informations.

Même si je suis peut-être seulement paranoïaque.

– Que lui est-il arrivé ? demande-t-il.

– À Sean ?

Elliot hoche la tête en ramassant une autre brindille.

– Il était marié ?

– Ouais. Elle bossait dans la finance et est devenue accro à la cocaïne après un voyage d'affaires.

Il lève la tête, choqué.

– Sérieusement ?

– Ouais. C'est terrible, n'est-ce pas ? (Je regarde en direction du parking.) Donc je pense que le plus important, pour lui, c'est sa fille. Il ne s'est jamais remis de sa relation avec Ashley. Ç'a été... vraiment facile pour tous les deux de construire une relation sans avoir vraiment *besoin* de l'autre.

Elliot se penche en avant.

– Macy.

– Elliot.

– Restes-tu à cause de Phoebe ?

Je le dévisage, sincèrement perplexe.

– Quoi ?

– Phoebe.

– Oui, j’ai entendu. Je ne comprends juste pas comment –  
*oh*. (Ça y est, je comprends.) Non.

– Enfin, c’est une petite fille adorable sans mère...

Il le dit comme s’il était évident qu’elle pesait dans ma décision et d’accord, de l’extérieur, je comprends pourquoi il arrive à cette conclusion. Mais il ne les connaît pas.

Je le rassure :

– Elle n’a pas besoin de moi. Elle a un père formidable, très impliqué. Je suis cet... (Je me désigne vaguement, incertaine.)  
*Cet accessoire*. Soyons honnêtes : je ne sais pas vraiment comment se comporte une « mère » de toute manière, donc elle n’a pas l’air d’avoir besoin de moi.

Il laisse échapper un grognement en regardant en direction de la brindille qu’il brise aussi lentement que méthodiquement.

– OK.

Je lui lance un regard noir.

– Qu’est-ce que ce OK signifie ?

– OK signifie OK.

– Tu ne peux pas décemment réfléchir aussi longtemps avant de répondre « OK ». C’est un « OK » condescendant.

Il rit et lance la brindille par terre avant de me regarder à nouveau.

– OK.

Un défi. Il cherche à me faire réagir, je le vois clairement.

– Putain.

Je me tourne pour fixer le centre d’éducation et les nuages gris qui défilent dans le ciel.



– Elle aura peut-être besoin d’une mère lorsqu’elle aura ses règles, explique-t-il calmement. Ou quand ses amis seront méchants avec elle.

– Elle aura peut-être un ami dans un dressing qui l’écouterà. (Je lui jette un regard méfiant.) Pourquoi ai-je l’impression que tu veux me convaincre de rester avec Sean ? Est-ce une tentative de psychologie inversée ?

Il se radoucit :

– Allez. Parlons d’autre chose. Mot préféré ?

Une vague de chaleur me hérissé la peau. Je suis tellement prise de court que mon esprit se vide et, soudain, il n’y a plus aucun mot, nulle part.

– J’ai besoin d’une minute pour réfléchir... Le tien ?

Il laisse échapper un rire profond.

– *Mélodieux.*

Je me gratte le nez.

– C’est un nom à coucher dehors.

– Certainement, Madame, marmonne-t-il, d’un ton plein de sous-entendus.

Je lui envoie un caillou dessus.

– Ta voix est *mélodieuse*, dit-il en se levant du banc et en s’approchant de moi. Allez. À ton tour. Tu ne vas pas y réfléchir toute la nuit, tricheuse. Tu connais les règles.

Il observe ma bouche, les lèvres entrouvertes. Je regarde sa langue pointer.

– *Limerence.*

Aucun mot ne pourrait être à la hauteur : *l'état d'adoration et d'attachement involontaire à une autre personne.*

Elliot me regarde dans les yeux, ses pupilles se dilatent comme une goutte d'encre dans une mare.

– Tu es terrible.

– Ce n'est pas mon intention.

Il hoche la tête en direction du chemin, me faisant signe de le suivre. Nous empruntons le sentier, ce qui me rappelle nos promenades dans Armstrong Woods ou le long de la rivière asséchée l'été. C'est tellement étrange, ces moments semblent appartenir à une autre vie et, en même temps, avoir eu lieu il y a deux semaines. Lentement, nos démarches convergent dans un *scratch... scratch... scratch* de pieds sur les graviers, avançant en tandem. Il réduit l'amplitude de ses enjambées pour qu'elles correspondent aux miennes.

Je lui demande soudain :

– Es-tu heureux ?

La question est tellement abrupte que je m'attends à ce qu'il hésite ou rechigne, mais il n'en fait rien.

– Selon les moments, ouais.

Je n'aime pas cette réponse. Je voudrais qu'il soit joyeux, chéri, adoré, comblé en permanence.

– Je dois admettre que ça m'arrive plus souvent quand je suis avec toi.

Savoir que je détiens le pouvoir de le rendre heureux me donne le tournis.

– Es-tu heureuse ?

– Non. (Je sens qu’il se tourne pour regarder mon profil.) Te revoir m’a aidée à m’en rendre compte. (Nous nous arrêtons sur un petit pont glissant au milieu du bois, et nous nous regardons dans les yeux.) Je ressens tellement de choses avec toi.

Je rougis après cet aveu.

Il tend la main pour attraper doucement ma queue-de-cheval.

– Moi aussi. Ça a toujours été le cas.

Il lisse mes cheveux de la main, puis murmure :

– Au fait, je n’essayais pas de te convaincre de rester avec Sean. Je pense juste que tu es trop dure avec toi-même.

Sceptique, je plisse les yeux.

– Moi ?

Il acquiesce.

– J’ai l’impression que tu te forces à rester avec Sean. C’est pour ça que je t’ai parlé de Phoebe et…

– Ashley.

– Ouais, Ashley.

Il remonte ses lunettes sur son nez et fixe les arbres imposants face à nous.

– Tu te comportes comme si tu étais avec lui seulement parce que c’est facile. Mais d’une certaine manière, dans ce scénario, Sean est ton père, et tu es la femme qui est arrivée après ta mère. Sean n’a pas grand-chose à donner, mais tu comprends pourquoi. Après tout, tu ne voudrais pas tenter de remplacer qui que ce soit.

Je le dévisage, choquée. En quelques phrases seulement, Elliot est parvenu à cerner la raison pour laquelle je suis avec Sean, tout en prouvant simultanément que lui – Elliot – est la seule personne capable de me comprendre. *Je* n'avais même pas vu les choses aussi clairement jusqu'à maintenant.

– Pourquoi es-tu si gentille avec moi ? Après tout ça ?

Elliot penche la tête pour me regarder. Bien sûr qu'il perçoit les choses ainsi. Il connaît seulement la teneur de sa trahison, pas de la mienne.

– Parce que je t'aime ?

L'émotion me serre la gorge, je dois avaler ma salive plusieurs fois pour être capable de prononcer ces mots.

– Je ne pense pas avoir remarqué que je survolais ma vie comme un fantôme jusqu'ici. Je m'en fichais peut-être.

Je vois à quel point mes mots l'affectent, physiquement.

– *Mace...*

Je ris, sombre, parce que c'est vraiment affreux.

– C'est triste, n'est-ce pas ?

Il avance soudainement vers moi et m'attire contre lui. Une main plongée dans mes cheveux, l'autre autour de mes épaules, et j'ai l'impression que je n'ai jamais réellement pleuré en dix ans.

Onze ans plus tôt



## Samedi 3 juin



Mon père et moi avons préparé toutes nos affaires en prévision de l'été que nous allons passer à Healdsburg. La nervosité me gagne. Tout semble différent cet été : la première s'achève, nous sommes sur le point d'entamer notre dernière année au lycée. Les cours sont plus intéressants, les amis moins dramatiques. Et même si Elliot et moi ne sommes pas allés au bal de promo de printemps ensemble – je n'y suis pas allée du tout, en réalité –, l'été semble toujours le moment où notre relation pourrait changer radicalement.

J'ai dix-sept ans. Elliot presque dix-huit. L'été dernier, nous nous sommes embrassés. Nous nous sommes avoué nos sentiments. Et depuis, il me regarde différemment, plus comme s'il avait envie de me dévorer que comme s'il souhaitait me protéger. J'ai beau m'efforcer de penser que nous pouvons rester les amis que nous avons toujours été, je sais aussi que je désire autre chose. C'est déjà l'une des personnes les plus importantes de ma vie. Au lieu d'être préoccupée par l'idée de le perdre, je dois me concentrer sur la manière de le retenir.

Je suis affalée sur les coussins dans un coin du dressing quand il entre samedi, quelques heures après notre arrivée.

– Salut, toi.

Au son de sa voix, je me lève d'un bond et cours vers lui, pour me pendre à son cou. Même ce câlin est différent : au lieu

de créer l'espace triangulaire prudent entre nos corps auquel nous sommes habitués – contact des épaules, et rien d'autre –, je me colle contre lui, de la poitrine au ventre et aux hanches. Bien sûr, je sais qu'il s'agit toujours du même Elliot que celui d'il y a quelques semaines, la dernière fois que nous sommes venus ici, mais après avoir passé des heures à me demander ce qui pourrait arriver cet été, je ne me sens soudain plus la même Macy.

Il se fige un instant, puis laisse échapper un petit grognement de soulagement parfait. Il se penche, me serre dans ses bras et murmure doucement « Salut », dans mes cheveux.

Pendant quelques instants, tout se fige, et mon univers tout entier se résume aux battements du cœur d'Elliot contre le mien et à ses mains effleurant mon dos.

– Je suis tellement contente que l'été soit arrivé, dis-je dans son cou.

Il s'éloigne d'un pas en souriant.

– Moi aussi.

Nous y voilà, encore une fois : hors d'haleine, dans un silence gêné, qu'il brise en brandissant deux livres.

– Je t'ai apporté de la lecture.

– Pour notre bibliothèque ?

Il rit sèchement.

– Pas vraiment. Tu n'auras peut-être pas envie de les y ranger.

Cette réponse me laisse perplexe, jusqu'à ce que je jette un coup d'œil aux couvertures. *Le delta de Vénus* d'Anaïs Nin et *Tropique du cancer* d'Henry Miller.

Je m'y connais assez en livres pour savoir que je ne pourrais pas les trouver dans les rayonnages de la bibliothèque de mon lycée.

Je demande, pour confirmation :

– C'est quoi ?

Il hausse les épaules.

– De la littérature érotique.

– Quand les as-tu achetés ?

– Il y a deux ans environ. Je les ai lus en janvier.

Je déglutis avec difficulté. Après m'être rendu compte que ma relation avec Elliot avait définitivement changé, ces livres semblent plus lourds que du plomb entre mes mains.

Elliot s'affale sur le futon.

– Tu as beaucoup de questions à propos des garçons et du sexe. J'ai pensé que tu aurais peut-être envie de les lire.

Je sens la rougeur envahir mon visage et lui rends les livres en l'évitant du regard.

– Oh, ça va.

Je suis prête à faire un pas en avant. Mais penser au sexe, et à Elliot, me donne le tournis.

– « Oh, ça va » ? demande-t-il, incrédule.

– Je ne suis pas sûre que ça me plaira.

Ma voix tremble un peu, j'ai toujours du mal à mentir.

Il sourit, arrogant.

– Pas de problème. Eh bien, je les ai terminés de toute manière. Si tu n'y vois pas d'inconvénient, je vais les laisser ici.



Au bout d'une semaine, je craque. Les livres aux couvertures vierges ne m'ont pas quittée du regard, me mettant au défi de les parcourir. Je les ai placés sur l'étagère entre *Le guide du voyageur galactique* et *Traité du zen et de l'entretien des motocyclettes* – en d'autres termes, directement sur le territoire d'Elliot, comme pour lui faire comprendre qu'il peut les récupérer quand il le souhaite.

Non que je ne sois pas curieuse. Non que je ne meure pas d'envie de les ouvrir. Mais avec Elliot allongé à côté de moi, tous les jours, se grattant machinalement le ventre, ou croisant ses jambes au niveau de la cheville – ce mouvement qui exhibe et met en valeur ce qui se trouve sous les boutons de son jean... je ne suis pas sûre d'avoir besoin d'une dose supplémentaire d'érotisme.

Hélas, je commence par *Le delta de Vénus*. Je débute ma lecture à l'aube, des heures – selon mes propres estimations – avant qu'Elliot ne me rejoigne.

Mais comme toujours, c'est comme s'il avait un sixième sens.

– Ohhhh. Qu'est-ce que tu lis ? demande-t-il, sur le palier.

La lumière du matin éclaire faiblement ma chambre, sa silhouette aux larges épaules se dessine en contre-jour, dans l'embrasement de la porte.

J'ignore la chaleur qui me monte aux joues et jette un coup d'œil à la couverture, comme si j'avais besoin de me rafraîchir les idées.

– Oh. Juste l'un des livres que tu m'as apportés.

– Ah, lance-t-il, et je distingue la satisfaction dans sa voix. Tu t'es réveillée tôt, toi aussi. Tu as commencé par lequel ?

Réticente à l'idée d'en lire le titre, je lève le livre et l'agite devant lui, en m'efforçant d'avoir l'air détendue même si je suis consciente que mon visage a viré à l'écarlate.

– Je peux me joindre à toi dans le dressing ?

– Je t'en prie.

Je roule sur le ventre et continue ma lecture.

*Waouh.*

Les mots sont presque trop forts, même pour l'intimité de mes pensées. J'ai toujours pensé au sexe de manière abstraite, sans mettre de mots dessus, seulement des images. Et encore plus intense ? Je me rends compte qu'en lisant... j'imagine toujours Elliot. Je l'imagine s'approcher de moi et me toucher, j'imagine ce qu'il pourrait dire, comment il serait habillé. Mais je n'avais jamais osé penser avec des mots comme *frémissant* et *tourmentée par le désir* et *l'avalé jusqu'à ce qu'il jouisse*.

Je sens qu'il m'observe et m'efforce de conserver une expression neutre.

– Hmm, fais-je d'un air pensif. Intéressant.

Elliot glousse.

– Qu'est-ce que tu viens de lire ? demande-t-il un peu plus tard, taquin. On dirait que tes yeux vont sortir de leurs orbites.

– C'est de la littérature érotique. (Je hausse les épaules.) Sans nul doute quelque chose d'érotique.

– Lis-moi un passage.

– Non.

– Si.

– Pas question.

– Je comprends que tu sois gênée, dit-il en retournant à son propre livre. Je vais arrêter d’insister.

Je suis *intensément* gênée par ce que je lis. Mais en même temps, je suis excitée, et contrariée. C’est sexuel, mais tellement impersonnel. Je voudrais y mettre plus de sentiment. Les mains de l’homme deviennent celles d’Elliot. Les mains de la femme sont les miennes. J’imagine l’émotion qui n’apparaît pas noir sur blanc dans le texte. Elliot a-t-il fait de même lorsqu’il l’a lu ? A-t-il remarqué à quel point le récit était... distant ?

Je prends une grande inspiration et frémis en commençant à lire :

– « *Ainsi de la mer était née Vénus, portant en elle ce petit noyau de miel salé, que seules les caresses pouvaient extraire des profondeurs de son corps.* »

Elliot fixe le livre, les sourcils froncés en hochant sagement la tête. Sa voix est un peu rauque :

– C’est une belle phrase.

– Une belle phrase ? je répète, incrédule. C’est...

En réalité, je n’ai pas la moindre idée de la manière dont je pourrais aller au bout de ma pensée. Je n’ai pas la capacité ou l’expérience nécessaires pour développer. Mais quelque chose me semble familier, presque naturel.

– Je sais, murmure-t-il. Le reste t’a plu ?

– Ça va. (Je fais défiler les pages.) C’est un peu impersonnel et... certaines histoires sont un peu tristes.

Elliot éclate de rire, je reste bouche bée.

– Quoi ?

– As-tu lu l'avant-propos, Macy ?

Je lui décoche un regard noir.

– Qui lit le prologue d'un livre érotique ?

Il glousse encore et secoue la tête.

– Tu devrais. Ces nouvelles ont été commanditées par un homme riche. Il voulait juste du sexe. Pas de sentiments ou d'émotions.

– Oh. (Je regarde le livre dont le sens s'éclaircit soudain.) Ouais, non. Je n'aime pas. Pas comme ça. (Il hoche la tête, en ajustant le pouf derrière lui.) Tu l'as lu ?

Il fredonne d'un air affirmatif.

– Et à *toi*, ça t'a plu ?

– J'ai eu à peu près la même réaction, je crois. (Il grogne en allongeant les jambes et en croisant les bras derrière sa tête. Je détourne le regard des boutons de son jean. Autant éviter de me torturer.) C'est sexy, mais distant, oui.

– Pourquoi l'as-tu lu ?

– *Pourquoi ?* répète-t-il, incrédule, en levant la tête pour me regarder. Je ne sais pas. Parce que j'adore lire ? J'aime le fait qu'on puisse utiliser des mots pour convaincre les gens, les énerver, les divertir. Mais tu peux aussi les utiliser pour... (Il hausse les épaules). Pour les exciter.

Je jette un nouveau coup d'œil au livre, sans savoir quoi ajouter.

– Je ne t'ai pas vue depuis avril. Que s'est-il passé au bal de promo, finalement ?

J'éclate de rire :

– Nikki y est allée avec Ravesh.

– Bien sûr. Les crises les plus dramatiques se terminent toujours de manière décevante. Mais toi ?

– Oh. (Je laisse tomber le livre et lève une main pour me ronger un ongle.) Ouais, j’ai préféré rester chez moi.

Je sens son regard inquisiteur. Il s’appuie sur un coude.

– J’aurais pu venir, tu sais.

Je le fixe en espérant qu’il lise dans mes yeux que je n’ai pas eu envie d’y aller.

– Je sais.

– Ça ne te plairait pas que je rencontre tes amis ? demandait-il et même s’il fait mine de plaisanter, je le sens sincèrement préoccupé.

Je secoue immédiatement la tête.

– Ce n’est pas ça. (Je l’observe, son visage, aux proportions presque parfaites maintenant, ses yeux expressifs, sa bouche pleine, sa mâchoire carrée.) OK, il y a un peu de ça. J’ai envie que tu les rencontres, mais je n’ai pas vraiment envie qu’ils *te* rencontrent.

Il se gratte le nez.

– Ah bon ?

– Je veux dire... (Je cherche à dissiper l’affront que je viens de lui faire.) Je ne fais plus vraiment confiance à Nikki ni à Elyse, et je pensais que si elles te rencontraient, elles flirteraient peut-être avec toi – surtout au bal – ce qui m’aurait fait enrager.

Ses sourcils se lèvent brusquement, il comprend :

– Oh.

– Et aussi... (Je dirige mon regard vers le sol, en sentant qu'il est plus facile de lui parler sans le regarder.) C'est un peu notre petite bulle. (Je désigne vaguement la pièce.) Quand j'ai rencontré Emma, ça a changé pour moi. Avant, c'était juste un prénom et je pouvais prétendre que tu ne passais pas plus de temps avec elle qu'avec moi chaque semaine.

– Mais ce n'est pas le cas, Mace...

– C'est juste un exemple. (Je lève les yeux vers lui.) Je n'étais pas sûre que tu aies vraiment envie de mettre un visage sur le nom des personnes avec qui je passe du temps.

Tout semble soudain s'éclaircir pour lui.

– Oh. Je crois que je comprends.

Je crois bien que oui.

– Il y a un garçon qui t'aime bien.

J'acquiesce.

– Ouais.

– Il y a plusieurs garçons. Ils allaient au bal de promo. Et toi et moi, nous sommes un non-couple étrange, et tu ne savais pas comment... (Il laisse la phrase en suspens avant de terminer.) Tu ne voulais pas que je me sente comme un intrus.

Je replie mes jambes sous moi, sur le futon.

– Ouais. J'ai juste pensé que ça pouvait être bizarre. Tu n'es pas un intrus pour moi, bien au contraire. Mais à ce moment-là, tu ne l'aurais peut-être pas ressenti comme ça, ou tu ne m'aurais pas crue. (Je lève à nouveau les yeux vers lui.) Je parle... d'expérience, après l'histoire d'Emma.

– OK, murmure-t-il.

– Je veux que tu fasses partie de ma vie, fais-je en entrant prudemment dans le vaste territoire de « *tous les possibles* ». Je pense en permanence que ce ne sont pas les filles qui me font peur mais la possibilité de te perdre.

Son regard devient triste, sa voix pleine d'assurance :

– Ça n'arrivera *jamais*.

– Et si nous commençons à... et si quelque chose tourne mal... (Je déglutis plusieurs fois après cette phrase, en tentant de calmer la tempête que je sens pointer à cette perspective.) Bref. Je ne crois pas que le bal ait été le bon moment pour ça. Pour mélanger mes deux vies. Ç'aurait été trop rapide.

– Je comprends. (Il se lève, avance vers le futon et s'assoit à côté de moi.) Je te l'ai déjà dit, Mace. Je voudrais être ton copain.

Il m'attire contre lui, jusqu'à ce que mon corps soit lové contre le sien, installe ma tête sur ses genoux. Il reprend son livre, je continue à lire le mien, tout en me concentrant sur le rythme calme de sa respiration.

– Tu sais, dis-je en fixant le plafond. (Sa main va et vient dans mes cheveux.) Finalement, ces livres étaient le cadeau parfait.

– Ah bon ?

– Le point numéro 47 sur la liste de ma mère me conseille de ne pas coucher avec quelqu'un avant de pouvoir parler de sexe.

Sous moi, Elliot se fige.

– Ah ouais ?

– Je pense juste que c'est un bon conseil. Genre, si tu ne peux pas en parler, tu ne devrais pas le faire.

Il laisse échapper un petit rire nerveux.

– Tu veux parler de sexe *aujourd'hui* ?

Je glousse et le frappe sur la cuisse. Il feint d'avoir mal.

Moi aussi, j'ai envie d'être avec lui. Mais je sais aussi qu'il faut que j'avance à pas feutrés. Je voudrais que la transition soit douce. Je n'ai pas envie de perdre la moindre précieuse parcelle de notre amitié.



Aujourd'hui



## Mercredi 8 novembre

Sean m'attend sur le canapé lorsque je rentre à la maison après minuit. En dehors de ma promenade avec Elliot, cette journée a été atroce. Sachant ce que j'avais à faire mais l'évitant quand même, je suis allée travailler vers 15h – une décision terrible. J'ai fini par délivrer deux pronostics très inquiétants concluant à une issue fatale et arrêter la chimio de la troisième patiente parce que la petite fille n'aurait pas toléré une dose supplémentaire (même si son cancer en aurait eu bien besoin). Je vis un moment où je sais que j'agis *pour le bien*, mais je n'en ai pas l'impression, et voir Sean dans le salon amplifie mon sentiment de culpabilité.

– Salut, bébé.

Il tapote le coussin à côté de lui.

Je m'approche et m'effondre sur le canapé. Pas vraiment contre lui, ou dans une position me permettant de lui faire un câlin. Tout d'abord, je porte encore ma blouse et j'ai besoin de prendre une douche. Ensuite, ce serait bizarre de me blottir contre lui. Un champ de forces invisible m'en empêche.

Comme s'il lisait dans mes pensées, Sean lance :

– Il faut qu'on parle.

– Ouais, je crois aussi.

Il prend ma main gauche entre les siennes, en masse la paume avec les pouces. Cette sensation me distrait, parce que c'est extrêmement agréable et que ça me rappelle les autres

choses merveilleusement distrayantes que Sean peut faire avec le reste de mon corps.

– Je suis presque sûr que tu n’es pas heureuse.

Je me tourne pour le regarder. Il me faut quelques secondes pour que les traits de son visage m’apparaissent clairement parce qu’il est si proche de moi et que je suis épuisée. Quand je le vois finalement nettement, je me rends compte à quel point tout ça l’affecte. Le fait qu’il n’en parle pas ne signifie pas qu’il n’y pense pas.

Sean et moi sommes très semblables.

– Et *toi* ?

Il hausse les épaules et avoue :

– Pas vraiment.

– Je peux te poser une question ?

Son sourire est sincère.

– Bien sûr, bébé.

Sa réponse ne changera pas ce que je ressens, mais je dois en avoir le cœur net.

– Est-ce que tu m’aimes ?

Son sourire se fige, il me dévisage quelques instants.

– Quoi ?

– Est-ce que tu m’aimes ? Sérieusement.

Je sens bien qu’il prend ma question au sérieux. Et je vois qu’il n’est pas aussi surpris par la question que par sa propre réponse instinctive.

– Ne t’inquiète pas, je renchéris calmement. Contente-toi de répondre.

– J’aurais besoin d’un mot entre *tendresse* et *amour*, ce qui signifie...

– « Je tiens beaucoup à elle », dis-je en souriant.

Jamais, dans l’histoire de l’humanité, une rupture n’a été aussi douce. La surface de l’eau se ride à peine. Notre relation compte peut-être si peu que se quitter n’a aucun sens.

– Est-ce que tu m’aimes, *toi* ? demande-t-il, les sourcils froncés.

– Je ne sais pas.

– Ce qui signifie non, commente-t-il en souriant.

– Je t’aime... comme un ami. J’aime Phoebe. J’aime le fait que tout soit si simple entre nous, que tu m’en demandes si peu.

Il acquiesce. Il comprend.

– Mais quand j’essaie d’imaginer ça (je nous désigne tous les deux) pour le reste de ma vie... (Je l’embrasse sur le front). C’est un peu déprimant. J’ai l’impression que nous avons tous les deux choisi la voie de la facilité.

– Mace ?

– Hmmm ?

– La voie la plus facile pour toi n’est-elle pas d’être avec Elliot ?

Je me fige, en réfléchissant à la meilleure réponse à lui donner. En quelque sorte, ouais, bien sûr, tomber dans les bras d’Elliot serait très facile, et Sean le sait. Je n’ai aucune raison de ne pas être honnête.

Mais une part de moi-même croit qu’Elliot et moi avons toujours été destinés à être meilleurs amis, et rien de plus.

J'étais terrifiée à l'idée de franchir le pas avec lui lorsque nous étions adolescents, et quand je me suis finalement décidée, tout s'est écroulé.

– Nous avons un passif, dis-je prudemment. Pas *néгатif*, dans sa majorité. Mais il a déconné. Et moi aussi. Nous n'en avons jamais vraiment parlé.

– Pourquoi ?

Seigneur. La question la plus simple et la plus évidente.

– Parce que... Parce que je ne sais pas... ce moment de ma vie était vraiment difficile et j'ai fait de mauvais choix, que je n'arrive pas à expliquer. Apparemment, je suis morte de l'intérieur et je ne sais pas exprimer mes émotions.

Il se redresse et me regarde avec tendresse.

– Tu sais quoi ? Si Ashley revenait, totalement désintoxiquée et me disait « Sean, j'ai fait de mauvais choix, je n'arrive pas à les expliquer », je crois que ça me suffirait.

– Vraiment ?

Il hoche la tête.

– Elle me manque.

Je le prends dans mes bras et le serre contre ma poitrine. Je ne pense pas que Sean ait pleuré après le départ d'Ashley, ou en envisageant la possibilité qu'elle revienne. Ou à la pensée, encore plus atrocement réaliste, que la sonnette de la porte d'entrée retentisse un jour, et qu'elle lui demande de l'argent.

Pire encore, que ce soit un policier, disant à Sean qu'elle est partie pour toujours.

– On reste amis ?

– Ouais, murmure-t-il en lovant son visage dans mon cou. Ouais, j'en ai besoin, moi aussi.

Je quitte son appartement quelques jours plus tard. Ce qui implique seulement de ranger mes affaires dans les deux valises que j'ai apportées il y a quelques mois et de m'installer à six blocs de chez lui. Pour moins de sept cents dollars par mois, je loue une chambre chez Nancy Eaton – un médecin du département dont la fille est partie à l'université sur la côte Est. C'est un arrangement temporaire : non que Nancy m'ait fait sentir que je n'étais pas la bienvenue mais parce que c'est ainsi que je le *ressens*. Je possède une maison à Berkeley, je pourrais facilement la vendre et acheter un appartement en ville, mais cette simple possibilité me semble être une trahison. Je pourrais trouver des locataires pour la maison, ce qui me permettrait de louer un appartement, mais ça m'obligerait à trier les affaires de mes parents et je ne suis pas non plus prête pour ça.

– Tu es un désastre, lance Elliot à l'autre bout de la ligne, quand je lui parle de la maison de Berkeley.

Il n'a aucune idée d'à quel point je le suis. Je ne lui ai même pas avoué que j'ai quitté Sean. Si Elliot savait que j'ai rompu avec Sean, il me rejoindrait immédiatement et me dévisagerait jusqu'à ce que je craque et que je l'embrasse. Sean est la seule barrière entre nous. Il est mon bouclier, me donnant le temps de réfléchir. Je n'ai pas envie qu'Elliot me persuade de retomber amoureuse de lui, ou m'oblige à prendre une décision. J'ai besoin de temps.

J'entends un bruit sourd. Il lâche, irrité :

– Merde.

– Qu’est-ce que c’était ?

– J’ai fait tomber une casserole dans l’évier. Je devrais faire la vaisselle.

– Oui, tu devrais.

– Comment va Sean ? demande-t-il.

Le changement de sujet est si abrupt que je suis prise au dépourvu.

– Bien. (J’ajoute, sans réfléchir.) Je crois.

Je perçois la réaction d’Elliot, au téléphone.

– Tu crois ?

– Ouais. (Je détourne la conversation.). J’ai été très occupée.

– Pourquoi es-tu si évasive avec moi ?

– Je ne suis pas évasive. (Je grimace en cherchant la meilleure semi-vérité à lui révéler. Je jette un coup d’œil à ma nouvelle chambre, comme si la réponse allait se matérialiser sur l’un des murs.) Je ne l’ai juste pas beaucoup vu ces derniers jours.

– Que faites-vous pour Thanksgiving ? C’est le premier que vous passerez ensemble, non ?

*Putain.*

– Je crois que je travaille.

– Tu *crois* ? répète-t-il d’une voix étouffée, comme s’il était en train de manger. Les emplois du temps des internes ne sont-ils pas prévus mille ans à l’avance ?

– Si. (Je me pince le nez. Je déteste lui mentir.) Je comptais m’arranger avec quelqu’un pour ne pas avoir à travailler à

Noël, mais je ne me suis toujours pas organisée. J'aurai probablement un jour libre.

Elliot se tait – probablement parce qu'il *sait* que je mens et qu'il essaie de comprendre pourquoi.

– OK, donc tu as prévu un truc ou non ?

– Sean et Phoebe vont chez ses parents. (J'hésite, en retenant mon souffle.) Pas moi.

Je m'attends à ce qu'il réagisse, à ce qu'il se demande *mais qu'est-ce que cela veut dire ?*, mais il ne semble pas se poser plus de questions que ça.

Il se contente de s'éclaircir la gorge, avant de dire :

– OK, donc tu le passes avec moi. J'ai plutôt intérêt de faire la vaisselle d'ici là.



Onze ans plus tôt



## Mercredi 12 juillet

En plein été, à Healdsburg, le vrombissement humide et chaud des abeilles, les baies et la lumière du soleil ont laissé place au craquement des rivières qui s'assèchent et à la chaleur écrasante. Les jours s'écoulent et j'ai l'impression que tout devient plus lent, nous y compris. Aucun endroit n'est assez frais, en dehors de la rivière ou du dressing. Mais même notre sanctuaire bleu et étoilé a commencé à devenir étouffant. Elliot est tellement grand qu'il semble occuper tout l'espace. Et à presque dix-huit ans, il vibre d'intensité sexuelle – je suis moi-même parcourue en permanence d'une énergie nerveuse à force de résister à la tentation de le toucher. Nous passons nos matinées dans la forêt, près des maisons, et nos après-midi à marcher sur la route ou à pédaler sur nos vélos pour acheter des glaces en ville... mais nous finissons toujours par nous retrouver dans le dressing, allongés par terre, à contempler les étoiles peintes sur le plafond.

– Les cours recommencent bientôt. (Je lui jette un coup d'œil.) Es-tu impatient ?

Elliot hausse les épaules.

– Bien sûr.

– Tu te plais à Santa Rosa ?

Il me regarde, les sourcils froncés.

– Pourquoi me poses-tu la question maintenant ?

Ça m'est venu d'un coup. Je me suis dit que les cours allaient reprendre à l'automne, que nous nous approchions dangereusement de la fin du lycée et je me demande ce que nous ferons après, si nous finirons par vivre l'un près de l'autre, ou non.

Ou si nous allons vivre *ensemble*.

– J'y pense juste comme ça.

– Ouais, j'avoue que l'approche de la ligne d'arrivée m'enthousiasme. Et les cours au SRJ College sont intéressants. Mais j'aurais préféré étudier à Cal quelques jours par semaine à la place.

– C'était une option ?

Je suis choquée.

Il hausse les épaules. Un oui évident.

– Vas-tu aller au bal de promo de l'automne avec Emma ?

Je continue à gribouiller sur mon cahier, l'air de rien.

– *Macy*. Quoi ? (Il semble dérouté, puis rit sèchement.)  
Non.

– Bien.

– Est-ce que *tu* veux m'accompagner ?

– Tu veux que je t'accompagne au bal de ton école ?

– Non ? Oui ? Après notre conversation sur la manière dont on pourrait mélanger nos vies du week-end avec nos vies de la semaine, je ne sais pas quelle est la bonne réponse. (Il grimace). Mais si tu ne m'accompagnes pas, je n'irai probablement pas.

– Vraiment ? (Mon cœur bat la chamade.) Parce que je n'ai pas envie d'y aller et de sentir sur moi les regards noirs de

haine de toutes les rouleurs amoureuses de toi. Mais je ne voudrais pas que tu y ailles et que tu te fasses reluquer si je ne peux pas leur lancer de mauvais regards, à mon tour.

Il secoue la tête en riant.

– Tu racontes n’importe quoi.

– Donc, Emma ne t’envoie plus de mails ?

– Plus vraiment.

– menteur.

– Elle a arrêté. (Il soutient mon regard sans ciller.) Elle ne me plaît pas, elle s’en est rendu compte.

Je bats des cils.

– Je ne suis pas jalouse.

– Bien sûr que non.

Et puis son téléphone vibre, il y jette un coup d’œil, parcourt un message avant de le ranger dans sa poche. Il a l’air coupable.

Je devine :

– C’était un message d’Emma.

– Oui. (Il enlève une peluche imaginaire de son pantalon.) C’est comme si l’univers voulait me faire passer pour un menteur.

– Qu’est-ce qu’elle disait ?

– Rien d’intéressant. (Il rit en voyant mon expression sceptique.) Je te jure qu’elle ne m’écrit jamais.

– Si ce n’est pas intéressant, pourquoi refuses-tu d’en parler ?

Il me scrute.

– Elle m’a juste proposé qu’on se voie.

– C’est tout ?

– Ouaip.

– Eh bien, donne-moi ton téléphone. Je vais lui écrire que tu es occupé.

Il sourit d’un air goguenard.

– Préciseras-tu que tu es extrêmement jalouse ?

Je roule sur le dos et ferme les yeux.

– Peu importe.

– Ou on pourrait faire des photos de tes seins et les lui envoyer « accidentellement ».

– Seigneur. Donne-moi ton téléphone.

Je tends la main pour l’attraper, mais il le maintient à distance raisonnable de moi avec son long bras de singe et je finis par lui tomber dessus, ma poitrine au niveau de son visage. Il laisse échapper une exclamation ravie et éclate de rire en prononçant des mots inintelligibles, avant d’enfourer son visage dans mes seins.

Je crie, m’écarte et le repousse :

– Pervers !

Elliot m’attrape par la taille, se rassoit, me tourne vers lui et m’attire sur ses genoux en me chatouillant les côtes de ses longs doigts.

Je gémiss et glousse, me tortille tandis qu’il me chatouille, éclate de rire et tente de bloquer son bras. Il roule sur moi.

Il ne s’écarte pas ; ses hanches semblent s’emboîter dans les miennes.

Nous nous figeons tous les deux, le souffle court. Nos regards se croisent.

J'ai dix-sept ans, mais je n'ai jamais ressenti ça. Il est en érection, son sexe tout contre moi.

L'ambiance change soudain du tout au tout. Plus rien à voir avec la lutte enfantine d'il y a une minute.

Elliot contemple ma bouche, puis mon visage. J'aimerais dire quelque chose, lancer une plaisanterie sur le morceau de bois dans son jean, ou une vanne quelconque. Mais j'ai la gorge serrée et je me sens rougir.

Appuyé sur un coude, au niveau de ma tête, il murmure « Désolé » avant de s'éloigner.

Je le bloque d'une jambe autour de sa cuisse. Ses yeux reviennent sur moi.

– Reste, je chuchote.

Je crois.

C'est peut-être mon subconscient qui a parlé, parce que je n'ai pas envie qu'il s'éloigne. Je suis obsédée par ce qui se trouve sous les boutons de son jean, et au-delà de ça, j'aimerais savoir si... eh bien, j'aimerais savoir ce qui pourrait arriver.

Je l'entends déglutir.

– OK.

Elliot se balance d'avant en arrière, en pressant son sexe en érection contre moi, sans s'arrêter. Encore, et encore. Sa respiration devient saccadée, ses soupirs font voler mes cheveux dans mon cou, puis il m'agrippe la jambe d'une main, retient son souffle et nous commençons à nous frotter pour de

bon... à l'unisson. J'agis selon mon instinct, cherchant quelque chose de familier, si proche.

Seigneur, que sommes-nous en train de *faire* ?

Je glisse les mains dans son dos. Si je réfléchis trop, je vais tout gâcher.

C'est Elliot.

*Mon* Elliot.

Je referme les poings sur son tee-shirt, pense à des trucs bizarres comme la sensation du poids de son corps sur moi, le fait que j'ai envie de l'embrasser mais que je ne veux pas détourner mon attention, même une seconde, du tourbillon qui me submerge... et puis je sombre dans une étrange spirale de doutes : suis-je en train d'imaginer cette scène ?

Nous sommes en train de coucher ensemble tout habillés.

Il est tellement calme... Mais moi aussi, je dois paraître calme, parce que je guette le moindre indice de ses pensées.

J'en veux plus. Je le veux, *lui*. Je n'ai jamais ressenti une telle chaleur auparavant, pas même quand je fantasmais seule sur ce qui pourrait arriver entre nous. C'est un picotement qui me hérise la peau, un besoin profond dans mon ventre. La chaleur de sa bouche dans mon cou me tire un soupir discret et impuissant. Il ne me suce pas, ne me lèche pas. Il se contente de poser sa bouche dans mon cou, en respirant si près de mon oreille que je perçois ses réactions à chaque halètement.

Il laisse échapper un grognement et je me colle contre lui, sans cesser de me mouvoir, me sentant sur le point de jouir. J'entends le son qui m'échappe – le suppliant *plus vite*, totalement abandonnée.

D'une main sûre, Elliot m'arrête d'une main sur les hanches.

– Merde. Attends. *Merde.*

Soudain, il s'écarte et se lève. Je m'assois en marmonnant des paroles inintelligibles, mais Elliot a déjà disparu dans l'embrasure de la porte.

Que s'est-il passé ?

A-t-il... ? Ou a-t-il juste réalisé ce que je venais d'initier et il a paniqué ? Finalement, Elliot veut-il vraiment être mon copain ou s'est-il trompé sur toute la ligne ?

Je me laisse submerger par la panique.

*C'est comme ça que ça commence. C'est comme ça que l'amitié la plus parfaite et merveilleuse est réduite à néant, à des regards en coin de part et d'autre du jardin.*

Je reste assise seule dans le dressing pendant une heure, fixant les pages du livre que j'ai pris au hasard sur les étagères, sans en lire une seule ligne.

Je vais compter jusqu'à mille, puis j'irai chez lui pour lui présenter mes excuses.

*Un... deux... trois...*

*Vingt-huit... vingt-neuf...*

*Deux cent treize...*

– Qu'est-ce que tu lis ?

Sa voix me parvient du couloir, mais au lieu d'entrer et de s'installer à côté de moi, il reste au niveau de la porte et s'appuie contre le chambranle.

– Salut ! fais-je trop fort, en l'évitant clairement du regard.



Je remarque qu'il s'est changé. Je rougis tout à coup et baisse les yeux en fixant le livre que je tiens. Les lettres du titre s'assemblent lentement pour former un mot intelligible et je le désigne d'une main maladroite.

– Euh, j'ai commencé *Ivanhoé*. Avec le h au bon endroit.

Lorsque je finis par lui accorder un regard, son air perplexe me frappe. Il cligne des yeux et entre dans le dressing.

– Vraiment ?

– Ouais. (Je détache les syllabes. Il reste debout. Un sourire taquin apparaît sur ses lèvres.) Pourquoi as-tu l'air aussi surpris ? Tu l'as lu environ cinquante fois.

– C'est juste qu'on dirait que tu en es à la moitié. (Il se gratte la tempe.) C'est impressionnant.

Je jette un coup d'œil à la page que j'ai ouverte au hasard.

– Oh.

La tension est palpable entre nous, ma poitrine est douloureuse. J'aimerais lui demander si je l'ai mis mal à l'aise ou... putain. Est-ce que je lui ai *fait mal* ?

– Macy...

Je ne connais que trop cette voix. Ce ton réconfortant.

J'essaie de rire, mais une sorte de halètement m'échappe, et mes efforts pour paraître normale sont couronnés par un échec.

– Je suis tellement mortifiée, Elliot, sérieusement. Je suis vraiment désolée. N'en parlons plus.

Elliot hoche la tête en fixant le sol.

– OK.

– Je suis désolée d’avoir fait ça, d’accord ? je murmure, comme si je parlais à mes genoux.

– Quoi ? Macy, non...

– Ça n’arrivera plus jamais, je te le jure. J’ai joué avec le feu. Je sais que j’ai passé mon temps à dire « ne nous mettons pas ensemble parce que ça pourrait tout gâcher » et puis j’ai changé d’avis, et tout a changé. Je suis *tellement désolée*.

Il attrape un livre sur l’étagère et je retourne à *Ivanhoé* – en commençant au début – et je lis pendant deux heures, sans comprendre un mot, ou presque. Je blâme mon état d’esprit. L’idée que j’aie pu le blesser, le gêner ou l’énerver me ronge comme de l’acide. Le sentiment grandit en moi et me grignote de l’intérieur, jusqu’à ce que je me sente tellement bouleversée que je pourrais en vomir.

– Eil ?

Il lève les yeux, et son regard s’adoucit immédiatement.

– Ouais ?

– Je t’ai fait mal ?

Il commence à sourire du coin de lèvres, puis se retient d’éclater de rire.

– Non.

Je soupire profondément, pour la première fois depuis des heures.

– OK, tant mieux.

J’ouvre la bouche puis la referme, sans savoir quoi ajouter.

Il pose son livre et s’approche de moi.

– Tu ne m’as pas fait mal. (Il plonge son regard dans le mien). Est-ce que tu comprends ce que je te dis ?

Je regarde ses sourcils se lever lentement, puis son sourire sournois, sexy...

– Tu veux dire que tu...

J’esquisse un geste circulaire de la main, et il rit.

– Ouais. Je...

Il imite mon geste, le regard taquin.

Mon cœur devient un monstre victorieux dans ma poitrine, luttant pour s’échapper.

Je *l’ai* fait jouir.

– Je voulais m’assurer que tu jouisses en premier, me confie-t-il à voix basse. Mais le bruit que tu as fait... Quand tu m’as dit d’aller plus vite...

Il déglutit et hausse les épaules avec l’air de dire *eh bien*.

– Oh. (Je le dévisage, en voyant qu’il s’efforce de ne pas rougir.) Je suis désolée.

– Macy, ne sois pas *désolée*. Je te dis que c’était sexy. (Il fixe mes lèvres, et son expression redevient sérieuse.) C’est difficile pour moi parfois, de ne pas être avec toi. Je ne sais jamais où est la limite. J’ai envie de la franchir tout le temps. Nous nous embrassons, nous nous touchons et puis nous redevons amis et c’est perturbant. Ce que nous avons fait aujourd’hui, ce n’est toujours pas assez pour moi. (Il lève les mains, les yeux écarquillés.) Je ne dis pas que tu *devrais* faire plus. Juste que je veux tout faire avec toi. J’y pense tout le temps.

Je me rends compte que j’en meurs d’envie, moi aussi. Et qu’un peu plus tôt, je désirais tellement plus que son corps sur le mien, tout habillé. Je lui aurais tout donné aujourd’hui. Et pourtant, tout ce que je parviens à articuler, c’est :

– Mais si on arrêtait d’être amis, j’en mourrais.

Il sourit et se penche pour m’embrasser sur la joue.

– Moi aussi.

Aujourd'hui



## Jeudi 23 novembre

L'immeuble d'Elliot est étroit, avec une façade turquoise un peu vieillie, ornée de stucs. Ce devait être une belle maison victorienne, avant d'être divisée sans merci en quatre appartements exigus.

La porte principale donne sur un petit couloir sur la droite et une volée de marches raides menant aux appartements de l'étage. Elliot vit au numéro 4. À l'étage, à droite, m'a-t-il dit. Chaque marche craque sous mes bottes.

Sa porte d'entrée est peinte en marron, je distingue son paillason avec la citation de Dickinson *L'âme doit toujours rester entrebâillée*.

Je lève le poing et frappe.

Est-il possible que je reconnaisse le bruit de ses pas et le rythme de sa démarche ? Ou est-ce parce que je sais qu'il est seul chez lui – parce que je suis arrivée à l'avance ? Quoi qu'il en soit, mon pouls s'accélère, et lorsqu'il tourne la poignée pour ouvrir la porte, je suis prise de vertige.

À un moment ou un autre, ces dix dernières années, Elliot a appris à se coiffer et à s'habiller. Il porte un jean noir et une chemise en jean foncé élimée – soit qu'il ne la quitte pas ou qu'il l'ait achetée ainsi – roulée sur ses avant-bras. Il est pieds nus.

Pieds nus. L'appartement d'Elliot. Quelque part, à l'intérieur, se trouve le *lit* d'Elliot.

Si je ne suis pas prudente, je ne rentrerai pas chez moi ce soir.

Seigneur, je suis une épave.

– Macy, dit-il avant de m’attirer à l’intérieur, un bras sur mes épaules. (Lorsqu’il s’écarte pour fermer la porte derrière moi, le sourire qui se peint sur son visage est assez éclatant pour alimenter une petite ville en électricité.) Tu es là. Tu es chez moi !

Il se penche pour m’embrasser chastement sur la joue.

– Ton visage est glacé !

– J’ai marché en sortant du BART. Il fait froid dehors.

La chaleur irradie de l’endroit où ses lèvres se sont posées sur ma peau, je pose la tarte que j’ai apportée pour retirer mon manteau.

Il s’écarte un peu, surpris.

– Tu n’es pas venue en voiture ?

– Je ne suis pas fan des voitures.

Je souris. Il me débarrasse de mon manteau sans répondre.

– J’aurais pu passer te prendre.

Je pose une main sur son torse en murmurant :

– Tu vis à six blocs de la station. Ça va.

– Désolé. Je suis nerveux. (Il secoue les épaules comme pour relâcher la pression.) Je vais m’efforcer d’être le plus détendu possible, ce soir. Je risque de ne pas y arriver.

Je ris en lui tendant la tarte aux noix de pécan que j’ai achetée ce matin.

– Ce n’est malheureusement pas la recette de ta mère. Tes parents vont venir ?

Il secoue la tête, puis l’incline sur le côté en me faisant signe de le suivre. Je passe dans le petit salon qui mène à une cuisine encore plus minuscule.

– Ils vont chez les futurs beaux-parents d’Andreas à Mendocino. On a pensé qu’il valait mieux éviter que le clan Petropoulos fasse irruption chez eux dans son intégralité : sa fiancée, Else, est fille unique et je ne pense pas qu’ils sachent vraiment quoi faire de nous tous. Seuls mon père, ma mère, Andreas et Alex y vont.

– Qui vient aujourd’hui ?

Je le regarde poser la tarte sur le bar. Il a accommodé le petit espace au mieux pour que ce soit fonctionnel, tout est bien pensé pour un volume si réduit.

Elliot se tourne pour s’appuyer sur le comptoir. Il s’y agrippe légèrement. Sa chemise s’étire en largeur, s’ouvre au niveau du cou, révélant ses clavicules et les poils de son torse. Mon cœur se met à bondir dans ma poitrine.

– Mon ami Desmond. (Il se gratte le menton). Et Rachel.

Je me fige, les yeux écarquillés. Instinctivement, je jette un coup d’œil à ma tenue avant de le regarder.

– *Rachel* va venir ?

Il hoche la tête en m’observant avec attention.

– Ça te met mal à l’aise ?

J’essaie de masquer ma réaction, mais je ne peux pas m’empêcher de froncer les sourcils.

– Je ne crois pas...



– Cette réponse ressemble plus à une question qu’à une affirmation, rétorque-t-il calmement. (Il s’éloigne du comptoir et s’approche de moi.) J’aurais dû te prévenir. Elle n’a pas de famille ici. Ni... beaucoup d’amis.

J’observe les alentours.

– Est-ce qu’elle vivait ici avec toi ?

– Non. Mais elle a passé beaucoup de temps dans cet appartement.

*Oh.* Je regarde la cuisinière, et des images de Rachel, l’inconnue, défilent. Rachel en train de préparer des œufs brouillés en sous-vêtements pendant qu’Elliot prend sa douche. Je l’imagine lui servir le café, embrasser ses épaules pâles et nues. Cette jalousie brûlante ressemble-t-elle à ce qu’il a ressenti en me voyant avec Sean, avec la certitude que je dormais dans le même lit que lui, que je le laissais me toucher comme Elliot l’avait à peine fait par le passé ?

Je lève les yeux et lâche :

– J’essaie de ne pas piquer une crise parce que tu as invité ton ex-copine.

Elliot lève une épaule.

– Je comprends. Ce n’était sans doute pas très malin.

– Tu n’as pas fait en sorte que nous soyons ici toutes les deux pour me... rendre jalouse ? Même pas un peu ?

– Je te jure que non.

Il me suffit de le regarder pour le croire. Elliot n’a peut-être pas toujours su à quel point la présence d’autres filles dans sa vie m’affectait, mais il n’est pas cruel. J’acquiesce en lorgnant en direction du sol.

– Sait-elle qui je suis ?

– Oui.

Une autre pensée surgit soudain.

– Sait-elle que tu m’as invitée ?

Il hésite et semble rougir de culpabilité.

– Oui.

– Donc, elle savait et pas moi ? Elliot, *sérieusement* ?

Il lève une main pour se gratter le crâne.

– Je voulais que tu viennes. (Ses yeux deviennent chaleureux et doux, comme lorsqu’il devient pressant.) J’avais vraiment, vraiment envie que tu viennes. Et je ne voulais pas qu’elle soit seule aujourd’hui. Mais j’avais peur que tu changes d’avis en l’apprenant.

Ç’aurait probablement été le cas. Rien ne semble plus bizarre qu’un dîner de fête avec l’ex-petite amie d’Elliot.

– Pense-t-elle que nous sommes... à nouveau ensemble ?

– Je ne sais pas ce qu’elle pense. Mais il n’en est pas question, n’est-ce pas ? (Il m’observe prudemment.) Tu es fiancée.

La culpabilité me submerge, envoyant des vagues de douleur dans mes côtes. Je ne suis pas prête à avouer à Elliot que je suis célibataire, mais je ne veux pas non plus le laisser croire que je suis chroniquement infidèle au niveau émotionnel.

– C’est... compliqué.

Il semble peser ses mots pendant quelques instants avant de m’attraper par la main.

– Allez. Je vais te montrer le reste de l'appartement.

Le salon est plus long que large. À l'extrémité de la pièce, de grandes fenêtres à croisillons donnent sur un jardin surprenant de beauté, planté de figuiers, de pruniers, avec une pelouse bien entretenue – chose rare à San Francisco.

– C'est une fausse pelouse, explique-t-il. Le propriétaire veut que l'espace extérieur reste impeccable.

J'observe le salon, jette un coup d'œil à la bibliothèque qui occupe les murs du sol au plafond, avec une échelle coulissante accrochée à l'étagère la plus haute. Le canapé est bleu, propre, avec des coussins multicolores. De l'autre côté de la pièce, près de la porte d'entrée, il a installé une table pliante, mise avec une nappe, des sets de table et une décoration de Calebasses et de cranberries au centre. J'étais tellement excitée et nerveuse que je suis passée devant sans la remarquer en entrant.

Je replace une mèche derrière mon oreille et murmure :

– J'aime beaucoup ton appartement. (Elliot contemple mes cheveux qui retombent devant mon visage et déglutit. Il se doute probablement que je les ai lâchés pour lui.) Parle-moi de ton roman.

– *High fantasy*, répond-il en observant sa bibliothèque. (Puis il me regarde à nouveau, les yeux rieurs.) Il y a des dragons.

– Donc, tu écris un roman érotique ? je plaisante, et il éclate de rire.

– Pas exactement.

– Tu ne comptes rien me dire de plus ?

Il sourit et me reprend la main.

– On va d’abord terminer le tour du propriétaire.

De l’autre côté du salon, une porte donne sur un petit couloir. À gauche se trouve sa chambre. À droite, sa salle de bains.

La salle de bains est dotée d’une petite baignoire, sans cabine de douche, juste un tuyau souple fixé au robinet qui pend vers le bas, le cou penché, comme pour admettre sa défaite.

– Tu n’as pas de douche, dis-je en sortant de la salle de bains.

Je me rends soudain compte de l’intimité de l’atmosphère. C’est tellement *lui*, de A à Z : un minimum de meubles en dehors de l’immense bibliothèque pleine de livres.

Elliot m’observe m’appuyer contre le mur du couloir. L’espace est minuscule, il l’occupe presque entièrement avec sa haute taille et son torse large.

– Je ne sais pas si je pourrais survivre avec une baignoire, je babille.

– Pour moi, c’est un bain-douche.

– Ça semble peu pratique.

Je fixe son torse, mais distingue le sourire dans sa voix :

– Je m’y suis habitué. (Il s’approche d’un pas.) Avoir mon propre appartement me semble encore surréaliste. Vivre seul constitue une sorte de petit miracle. C’est tellement différent de la manière dont j’ai grandi.

– Tu aimes vivre seul ?

Il hésite pendant quelques instants.

– À quel point veux-tu que je sois honnête dans ma réponse ?

Je lève les yeux vers lui. *Oh*. Ce qu'il va me dire risque de me bouleverser, mais j'ai envie de savoir dans tous les cas.

– Je voudrais que tu sois toujours honnête avec moi.

– OK. Dans ce cas, j'aime vivre seul, mais je préférerais vivre avec toi. J'aime dormir seul, mais je préférerais partager mon lit avec toi. (Il se redresse, passe un doigt sur ses lèvres, en pesant les prochains mots qu'il prononcera. Sa voix se fait plus basse et plus profonde.) J'aime l'idée de passer Thanksgiving avec des amis, mais je préférerais que ce soit notre premier Thanksgiving en tant que couple. Je nous imagine en train de grignoter la dinde à la main, et de nous câliner par terre.

J'ajoute sans réfléchir :

– En sous-vêtements.

Il semble d'abord surpris, mais son sourire réapparaît immédiatement, un sourire qui me réchauffe le sang, le fait bouillonner sous ma peau.

– Tu as dit que c'était « compliqué », hein ?

Sauvée par le gong : on frappe à la porte derrière lui, m'évitant de tout lui avouer sur Sean. Elliot me dévisage, une lueur pressante dans le regard, comme s'il savait que j'étais sur le point de lui dire quelque chose d'important.

Je lève le menton en direction de la porte, après presque dix secondes à nous dévisager en silence.

– Tu devrais aller ouvrir.

Avec un petit grognement résigné, il pivote sur ses talons et accueille ses deux invités.

Desmond entre le premier. Il est plus petit qu'Elliot mais extrêmement musclé, sa peau foncée est lisse, son regard pétille de malice. Il tend à Elliot un saladier plein de légumes colorés et le tapote dans le dos, pour le remercier de l'avoir invité.

Rachel entre ensuite, mais je suis distraite par Desmond qui se dirige vers moi pour se présenter. Il lance, avec un accent australien prononcé :

– Je suis Des. Ravi de faire ta connaissance.

– Macy. (Je lui serre la main et ajoute, gênée.) Oui, ravie d'enfin te rencontrer.

En réalité, je ne sais pas depuis combien de temps Elliot le connaît. Ma bouche s'assèche, j'ai les mains moites.

Je lève les yeux. Rachel me fixe. Elle détourne le regard, sourit à Elliot en attendant qu'il nous présente.

– Rachel, dit Elliot en lui faisant signe de s'avancer. Je te présente Macy.

Elle a les cheveux courts et foncés, les yeux bleus et une nuée de taches de rousseur sur le nez et les joues. Quand elle sourit cette fois, son sourire semble plus sincère et révèle des dents parfaites. Elle est charmante.

– Salut Rachel.

Je lui tends une main qu'elle serre mollement.

– Ravie de faire ta connaissance, répond-elle en souriant.

Les mots m'échappent avant que je me rende compte de ce que je vais dire :

– Merci d'être venue.

Comme si j'étais venue ici un million de fois. Comme si je vivais ici, comme si je *l'accueillais*.

Elle se tourne vers Elliot, tendue. Il penche la tête et lui adresse un sourire rassurant.

Ma poitrine se tord de jalousie et de possessivité. Je n'apprécie pas cet échange silencieux. Je n'aime pas le sentiment qu'ils ont un passé, un rythme, un langage non verbal.

– Où est-ce que je mets ça ? demande-t-elle en soulevant un sac de courses en toile, contenant plusieurs bouteilles de vin.

– Dans le réfrigérateur.

Elliot lui touche l'épaule et lui jette un autre regard encourageant avant de s'éloigner d'elle pour revenir à côté de moi.

Rachel disparaît et Elliot jette un coup d'œil à Des qui secoue la tête.

– Elle va bien, mec, dit-il calmement. Elle va de l'avant. (Puis il se tourne vers moi en souriant.) Et toi. Te voilà. En chair et en os.

Je dévie la conversation en posant une question :

– Comment vous connaissez-vous tous les deux ?

– Rugby, lance Des.

J'éclate de rire plus fort que j'en avais l'intention et les yeux de Des s'écarquillent d'amusement.

– Je ne te connais pas, Macy, mais je pense que nous allons devenir meilleurs amis.

– Hé ! proteste Elliot en riant.

Son attention revient vers moi, Des ajoute :

– Et en fin de compte, il est plutôt fort.

– Impossible. (Je ravale un sourire en regardant Elliot dans toute sa gloire de rat de bibliothèque.) Ce mec ? Du rugby ?

– Voyons, rétorque Elliot en feignant d’être blessé dans son orgueil.

– Je me souviens du jour où tu t’es mis à la planche.

Desmond plisse les yeux.

– Planche à voile ?

Je m’esclaffe bruyamment et Elliot pose son front contre le mien en grognant dans mes cheveux :

– Au *skate*, mauvais esprit.

Nous nous chamaillons pendant quelques secondes avant de nous figer à l’unisson. Nous levons les yeux à cause du silence qui nous entoure soudain. Rachel se tient dans l’embrasure de la porte de la cuisine, une bouteille de vin ouverte à la main. Les yeux de Des vont d’Elliot à elle.

– Quelqu’un veut du vin ? demande-t-elle. Ou... seulement moi ?

Des s’esclaffe, choisissant de penser qu’elle plaisante, mais Rachel reste impassible. Elle porte la bouteille à ses lèvres et avale quelques grandes gorgées. Puis elle s’essuie les lèvres du dos de la main

Elliot s’écarte lentement de moi et lisse sa chemise. Je me recoiffe du bout des doigts. C’est comme si on venait de nous prendre en flagrant délit. Nous voilà, debout dans son salon spartiate, face à une vérité nue : nous n’avons jamais été confrontés à de telles circonstances auparavant. Les moments compliqués de nos vies ont toujours été compartimentés,



confinés au lycée ou occultés pendant dix ans. Je n'ai aucune idée de la manière dont il va réagir.

– Rach, dit-il calmement. Arrête.

Il la sermonne gentiment. Je suis incapable de l'imaginer faire de même avec moi mais il y a une ombre de séduction, un côté trop rassurant, un peu gênant, car trop intime.

– Arrête *quoi* ?

– Je pensais que tu avais envie de passer Thanksgiving ici.

– Il se trouve que c'est moins facile que je l'imaginais.

Pourquoi diable a-t-elle pensé que ce serait facile ?

– Je peux m'en aller...

Au moment où je commence ma phrase, Elliot et Des m'interrompent.

– Non, non, non, me lance Elliot en se tournant vers moi.

– Ne sois pas bête, renchérit Des. Tout va bien.

Je regarde Rachel qui me toise avec une telle fureur que je sais exactement à quoi elle pense : ça ne va pas bien du tout.

– Tu l'as tellement fait souffrir, murmure-t-elle.

– Rachel, lâche Elliot, un avertissement dans la voix. S'il te plaît.

– S'il te plaît quoi ? (Elle tourne les yeux vers lui.) Vous en avez parlé ? A-t-elle la moindre idée... ?

Desmond semble penser que c'est le moment opportun pour aller aux toilettes, et je l'envie intensément. Il peut filer discrètement alors que je dois rester ici et sentir la gêne s'abattre sur nous comme une pluie tropicale.

Mais, en même temps, j'aimerais savoir ce qu'elle pense que je dois entendre.

– La moindre idée de quoi ? je lui demande.

Elliot secoue la tête :

– Hors de question d'en parler maintenant.

Elle répond, en s'appuyant contre le chambranle.

– À quel point tu l'as mis à l'envers. À quel point personne...

– *Rachel.*

La voix d'Elliot est aussi coupante qu'une lame. Je ne l'ai jamais, jamais entendu utiliser ce ton avant. J'en ai la chair de poule.

Je continue à le dévisager et dois faire un effort surhumain pour ne pas m'effondrer en pensant à tout ce que j'ignore. Je sais à quoi a ressemblé ma vie après notre rupture, mais je ne supporte pas d'envisager l'état d'Elliot.

– Je suis à peu près sûre que nous nous sommes mutuellement mis à l'envers. Je suppose que c'est ce qu'on essaie de réparer, n'est-ce pas ? (Je fixe Rachel.) Même si ce ne sont clairement pas tes affaires.

– Ça a été mes affaires pendant cinq ans.

*Cinq ans.* Moi aussi, j'ai passé cinq ans avec Elliot.

– Et c'étaient *vraiment* mes affaires la dernière année.

Qu'est-ce que ça signifie, putain ?

Elliot se frotte le visage.

– Est-il vraiment nécessaire d'aborder le sujet ?

– Non.

Rachel le regarde, avant de me regarder, puis traverse la pièce pour récupérer son sac et sort en claquant la porte.

Onze ans plus tôt



## Vendredi 25 août



Les vacances d'été se terminent un jour d'août, dans une chaleur écrasante. Mon père, Elliot et moi chargeons la voiture, puis Elliot s'attarde délibérément sur le côté, pour me dire au revoir, comme toujours.

C'est la quatrième fois que nous vivons ce moment – les adieux après un été de longues après-midi passées ensemble – mais c'est la première fois que c'est aussi difficile, et de loin. Tout a changé.

Comme ça a toujours été le cas entre nous – deux pas en avant, deux pas en arrière –, nous ne nous sommes plus embrassés et encore moins frottés l'un contre l'autre par terre. Mais une tendresse inconnue est apparue entre nous. Souvent, sa main trouvait la mienne pendant que je lisais. Je m'endormais contre son épaule et me réveillais en sentant ses doigts dans mes cheveux, et son corps lourd de sommeil à côté de moi, ma jambe sur sa hanche. On aurait dit que nous étions enfin ensemble.

Mon père semble le sentir, lui aussi, et après avoir fermé le hayon de son nouveau monospace Audi d'une main ferme, il nous adresse un sourire un peu tendu et se dirige vers la maison.

– On devrait en parler, dit calmement Elliot.

Il n'a pas à m'expliquer ce qu'il veut dire pour que je comprenne.

– OK.

Il me prend la main et m'attire dans l'ombre qui sépare nos deux maisons. Nous nous asseyons contre le mur, main dans la main, sur un morceau de pelouse sous la fenêtre de la salle à manger, hors de la vue des habitants de nos deux maisons.

– Nous avons fait des trucs, murmure-t-il. Et... nous nous touchons comme si... nous étions plus que des amis.

– Je sais.

– Nous nous parlons, nous nous regardons aussi comme si nous étions plus que des amis... (Il laisse la fin de la phrase en suspens et je lève les yeux pour trouver son expression empreinte de tendresse.) Je ne veux pas que tu rentres chez toi et que tu penses que j'agis comme ça avec d'autres filles.

Je grimace et arrache un brin d'herbe.

– Je ne veux pas imaginer que tu fais ça avec d'autres garçons non plus.

– Qu'allons-nous faire ?

Je sais qu'il ne parle pas seulement des baisers, des caresses, de notre potentielle relation. Il pense à ce que nous ferons lorsque nos vies existeront en dehors du dressing ou de son toit, et quand nous devrons nous satisfaire d'un ou deux week-ends par mois seulement.

J'effleure le dos de sa main gauche. De la main droite, il me caresse la jambe, du genou au milieu de la cuisse.

Je demande, sans le regarder :

– Ton mot préféré ?

– *Mûr*, répond-il sans la moindre hésitation, d’une voix basse et rauque.

Je rougis soudain, et sens mes joues brûler longtemps après qu’il a cessé de chercher mon regard.

– Le tien ?

Je lui jette un coup d’œil. Ses yeux noisette sont écarquillés et curieux, avec une expression de défi dans la ligne noire qui entoure ses iris. Sous la surface, sous les mots *le tien ?*, il y a quelque chose d’avidé : mordiller ma peau, me griffer, gémir mon prénom. Elliot est *sexy*. Quel garçon de notre âge utilise le mot *mûr* ?

Il ne ressemble à personne.

Je réponds calmement :

– *Révélation*.

Il se lèche les lèvres en souriant. Ce *je-ne-sais-quoi* latent devient plus profond, plus insistant.

– C’est un bon mot.

Je fixe sa main, l’effleure du pouce en disant :

– Je crois qu’on devrait arrêter de prétendre que nous ne sommes pas ensemble.

Quand j’ose enfin le regarder, son sourire s’élargit.

– Je suis d’accord.

– Bien.

– Je vais t’embrasser pour te dire au revoir.

Je tourne le visage vers lui en répétant :

– Bien.

Et une nouvelle fois, je sens son souffle contre ma bouche, sa main sur ma joue. Mes lèvres s'ouvrent contre les siennes, et comme la dernière fois, il me semble naturel de lui sucer les lèvres, de laisser sa langue toucher la mienne, d'absorber ses gémissements. Ses doigts glissent dans mes cheveux, il prend mon visage entre ses mains, notre baiser s'approfondit.

Et pourquoi nous embrassons-nous ici, à un endroit et un moment où nous ne pouvons pas nous allonger et nous donner des baisers jusqu'à ce que nos bouches soient engourdies et nos corps en feu ? Même ainsi, je *brûle de désir*. J'ai encore envie de le sentir sur moi, j'aimerais me souvenir de la sensation du poids de son corps et de la présence dure de son désir entre mes jambes.

Je laisse échapper un petit halètement et il s'écarte, sans me quitter des yeux.

– On va aller doucement.

– Je n'ai pas envie d'aller doucement.

– C'est la seule manière d'être sûr que ça fonctionne.

Je hoche la tête qu'il tient toujours entre ses mains, il m'embrasse encore une fois.

– À dans deux semaines.



Aujourd'hui



## Jeudi 23 novembre

Desmond émerge de la salle de bains en s'essuyant les mains sur son jean, comme s'il était vraiment allé aux toilettes et ne s'était pas enfui pour éviter la bataille des ex dans le salon. Il lève les yeux avec un sourire éclatant qui disparaît progressivement lorsqu'il se rend compte que Rachel est partie.

Il demande à Elliot, qui hausse les épaules, impuissant :

– Sérieusement ?

– Je ne sais pas quoi lui dire, répond-il. Elle m'a dit qu'il n'y avait pas de problème. Mais ce n'était clairement pas le cas.

Elliot se tourne et se dirige vers la cuisine. Je le sens contrarié par le départ de Rachel, et je préfère penser que c'est parce qu'il a un grand cœur et non parce qu'il est inquiet à l'idée de l'avoir perdue.

Mais, Seigneur, comment a-t-il pu imaginer que ça se passerait autrement ?

Il se tient à côté de la cuisinière, se penche pour vérifier la cuisson de la dinde, puis s'appuie contre le fourneau en prenant de grandes inspirations.

Je croise le regard de Des et il lève le menton, me faisant signe d'intervenir.

– Elliot est nul pour ce genre de trucs.

Ce qui me bouleverse. Je suis certaine que Des a raison, mais c'est un ajustement important pour moi : de nous deux, Elliot a toujours été le meilleur pour gérer des émotions compliquées.

Même si la cuisine est baignée de lumière, qui filtre par l'immense fenêtre du fond, elle semble minuscule. Je frotte le dos d'Elliot, sens ses muscles se tendre, avant de lui masser les épaules.

Le toucher ainsi est tellement intime, je sais que je ne vais pas pouvoir lui mentir longtemps à propos de Sean sans me sentir comme une allumeuse. Il me jette un regard interrogateur, par-dessus l'épaule.

– Je suis désolée. J'ai l'impression que je n'aurais pas dû venir.

Il se tourne pour me regarder et s'appuie à nouveau contre la cuisinière.

– Je suis vraiment content que tu sois là. Il était évident que j'allais t'inviter. Elle avait le choix de venir ou non.

– Je sais. Mais vous êtes amis depuis longtemps.

Il se tourne pour regarder à travers la fenêtre, la mâchoire contractée, pensif. De profil, il a l'air tellement... adulte. Mon cerveau est toujours encombré d'images d'Elliot adolescent. Quand je l'observe maintenant, j'ai l'impression de regarder dans un télescope montrant le futur. C'est tellement bizarre d'être si proche de lui et d'imaginer tout ce qu'il a vécu sans moi.

– Il va vraiment falloir qu'on discute, à un moment ou un autre, chuchote-t-il.

– De Rachel ?

Il me réprimande du regard.

– De *tout*, Mace.

Je sais que j'ai besoin d'entendre ce qu'il a à me dire – et Seigneur, je lui dois aussi mon propre récit – mais aujourd'hui n'est définitivement pas le jour pour qu'une autre fille s'effondre dans son appartement.

– Donc... (Je réponds aussi doucement que lui, consciente de la présence de Des dans la pièce d'à côté.) Il ne nous reste qu'à trouver un moment. Peut-être... après le mariage d'Andreas ?

– Quoi ? (Il se tourne vers moi, les sourcils froncés.) C'est dans un mois.

– Ce n'est pas dans si longtemps que ça.

Le minuteur se déclenche sur le comptoir, mais nous l'ignorons tous les deux.

Elliot secoue la tête.

– Ça fait déjà *onze ans*.

– Minuteur ! crie Des du salon.

– Comme j'ai pris ma journée, je vais devoir travailler à Noël. (Je regarde un peu plus loin la fumée s'échapper du four.) J'ai demandé quatre journées de congé pour le mariage, je vais donc travailler presque tous les jours d'ici là, et j'ai besoin...

J'ai besoin de temps pour réfléchir à la manière de lui raconter tout ce que je dois lui raconter. Sean, et la dernière fois que j'ai vu Elliot, il y a onze ans, et l'enchaînement d'événements ensuite.

Desmond passe la tête dans l'embrasure de la porte et s'exclame, avant de disparaître à nouveau :

– Hé ! Quelque chose bipe !

Elliot tend la main pour réduire le minuteur au silence d'un geste brusque.

Son attention revient vers moi, il plonge ses yeux dans les miens, inquisiteur :

– Macy, tu sais que je libérerai du temps pour toi *n'importe quand*. Mon temps t'appartient.

Cet aveu si direct me paralyse, j'oublie de prendre les choses calmement, de mettre de la distance entre la fin de mes fiançailles et une potentielle relation avec Elliot. Une première confession m'échappe :

– Sean et moi ne sommes plus ensemble.

Je vois son pouls s'accélérer dans son cou.

– Quoi ?

Je viens de lâcher une bombe.

– Ça n'était... ça n'a jamais été... ce que je voulais... vraiment.

– Tu as quitté Sean ?

Je me retiens d'éclater en sanglots en apercevant la lueur d'espoir dans ses yeux.

– Je suis partie de chez lui, ouais.

Elliot pose une main sur mon ventre et m'attrape le nombril de l'index, pour m'attirer vers lui.

– Et tu vis où ?

– Je loue une chambre en ville.

Mon sang afflue à la surface de ma peau, à cause de l'excitation que je ressens à l'idée de ce qui pourrait arriver – sa bouche s'approche de la mienne, le soulagement est immédiat, la sensation de sa langue sur mes lèvres, la vibration de ses gémissements.

Je ferme les yeux et, pendant une seconde, je m'abandonne au fantasme : ses mains qui glissent sous ma chemise, m'entourent la taille, la facilité avec laquelle il pourrait me soulever et me poser sur le comptoir, se placer entre mes jambes et m'étreindre.

Donc je m'écarte, tremblante.

– Tu te souviens de ce que je t'ai dit au Tilden ? À propos de toutes les émotions que tu provoques en moi ?

Il hoche la tête, le regard fixé sur ma bouche, la respiration courte.

– Je n'ai aucune envie de me précipiter aveuglément. (Je déglutis en grimaçant.) Et encore moins avec toi. Nous avons déjà tout gâché une fois.

Il me jette un coup d'œil, l'air plus calme.

– C'est vrai.

Notre connexion est toujours bien présente. C'est ce qui m'a toujours fait penser qu'il était fait pour moi et que j'avais été façonnée pour lui. Et maintenant, il a quitté sa copine, j'ai rompu avec mon fiancé, mais en réalité, nous nous reparlons depuis seulement un mois après onze ans de silence. Son meilleur ami, qui se trouve dans la pièce d'à côté, est un total étranger pour moi, et la fille qui vient de partir en sait plus sur les peines de cœur d'Elliot que moi. Tout est encore très compliqué.

J'éloigne ses doigts de mon ventre et lance :

– Allons manger un peu de dinde. Laisse-moi du temps pour trouver mes mots, d'accord ?

Elliot pose une main sur ma hanche en murmurant :

– D'accord. Bien sûr. Fais comme tu le sens.

Je m'accorde un contact intime et appuie ma paume sur son cœur battant la chamade.

# Onze ans plus tôt

1001ebooks



De : Macy Lea Sorensen <minlilleblomst@hotmail.com>

Date : 1<sup>er</sup> septembre, 6:23

À : Elliot P. <elliverstravels@yahoo.com>

Objet : Tu me manques

Tellement.

De : Elliot P. <elliverstravels@yahoo.com>

Date : 1<sup>er</sup> septembre, 6:52

À : Macy Lea Sorensen <minlilleblomst@hotmail.com>

Objet : Re: Tu me manques

Cela fait seulement quelques jours, mais je me demande déjà quand tu vas revenir.

De : Macy Lea Sorensen <minlilleblomst@hotmail.com>

Date : 1<sup>er</sup> septembre, 8:07

À : Elliot P. <elliverstravels@yahoo.com>

Objet : Re: Tu me manques

Ce week-end, je pense. Je suis allée chez Nikki cet après-midi, et Danny était là. Ils jouaient aux jeux vidéo



et s'amusaient comme des fous. Moi, je n'arrivais pas à cesser de penser que je voulais que tu sois là.

De : Macy Lea Sorensen <minlilleblomst@hotmail.com>

Date : 1<sup>er</sup> septembre, 8:52

À : Elliot P. <elliverstravels@yahoo.com>

Objet : Re: Tu me manques

Mince. Mon père m'a dit que ce ne serait pas possible ce week-end, mais peut-être le suivant. La rentrée tombe mardi, et il veut régler quelques trucs ici ce week-end.

De : Elliot P. <elliverstravels@yahoo.com>

Date : 1<sup>er</sup> septembre, 9:18

À : Macy Lea Sorensen <minlilleblomst@hotmail.com>

Objet : Re: Tu me manques

Je pense qu'on devrait essayer de rester concentrés pendant la semaine. Sinon, ce sera trop dur. Je deviens fou.

De : Macy Lea Sorensen <minlilleblomst@hotmail.com>

Date : 1<sup>er</sup> septembre, 9:22

À : Elliot P. <elliverstravels@yahoo.com>

Objet : Re : Tu me manques

Tu penses que c'est une mauvaise idée ? D'être ensemble ?

Mon téléphone sonne dans ma main, la photo d'Elliot illumine l'écran. Je l'ai prise il y a seulement une semaine : il se tient sur un rocher recouvert de mousse derrière nos maisons et observe les arbres, en tentant d'identifier un oiseau qui vient de passer. Sur la photo, le soleil illumine son profil, accentuant sa mâchoire et la définition de ses muscles sous son tee-shirt.

Mon cœur bat tellement fort... Lorsque je répons, ma voix est tremblante :

– Allô ?

– Macy, non, dit-il immédiatement. Ce n'est pas ce que je voulais dire.

J'acquiesce en fixant le mur de ma chambre et le poster d'une licorne à paillettes que j'ai depuis mes huit ans et que je n'ai jamais pris la peine de décrocher.

– OK.

– Je veux juste dire, continue-t-il calmement, qu'on va devenir fous si on continue à s'envoyer des mails toutes les dix minutes pendant la semaine.

Je m'assois sur le lit et retire mes baskets.

– Tu as raison, bien sûr. Mais c'est différent maintenant. J'ai davantage peur de la séparation.

– Ce n'est *pas* différent. (Il semble essoufflé, comme s'il montait un escalier en courant.) Rien n'a changé. Je suis ici. Tu es là-bas. Et comme avant, on est faits l'un pour l'autre.

– OK.

– Et quand tu viendras... lance-t-il. (J'entends une porte claquer). Nous passerons autant de temps ensemble que possible.

Je me blottis contre mon oreiller en serrant mon téléphone dans ma main. Je murmure :

– Je voudrais t'embrasser ce soir. Je voudrais que tu sois à côté de moi et que tu m'embrasses.

Il grogne puis reste silencieux, et mon cœur se tord dans ma poitrine.

– Mace. J'en rêve, moi aussi.

Nous nous taisons tous les deux et je me demande s'il accepterait que je m'endorme en lui parlant au téléphone, un peu plus tard. Je glisse la main sous mon tee-shirt et sens la chaleur de mon ventre, en imaginant qu'il s'agit de la sienne.

– Nous devons tenir bon encore un an, dit-il finalement. Pense à ça. Nous serons diplômés au printemps. Nos vies ne seront plus séparées. Ça passera très vite et nous pourrions être ensemble, pour de bon.

Aujourd'hui



## Dimanche 31 décembre

Je suis là.

Je sors de la chambre du modeste *L&M Motel*, dans la lumière éclatante du soleil d'hiver qui se reflète sur l'asphalte. Je me protège les yeux d'une main et parviens à distinguer Elliot à seulement quelques mètres, appuyé sur la portière côté passager, un bouquet désordonné de fleurs des champs à la main. Le voir se redresser sans me quitter des yeux me rappelle immédiatement tous les héros des romances adolescentes.

Après trente-sept jours, mon regard est aussi avide que le sien, je dévore des yeux chaque centimètre carré de son corps, mis en valeur dans son smoking, ses cheveux nettement peignés, ses joues bien rasées.

Nous avons échangé quelques textos depuis Thanksgiving, et nous nous sommes parlé de temps à autre au téléphone quand j'avais une question sur ma tenue pour le mariage, ou quand il a voulu s'organiser pour venir me chercher, mais je ne l'ai pas vu depuis qu'il s'est penché pour m'embrasser sur la joue sur le pas de sa porte, nos panses pleines de dinde et de vin, non sans me lancer un long regard lourd de sens.

– Donne-moi une chance, m'a-t-il dit.

Je lui ai promis de le faire. Mais la question reste de savoir s'il en voudra toujours une, après avoir entendu ce que j'ai à lui dire.

J'ai célébré Noël le 22 décembre avec Sabrina, Dave et Viv. Il m'a suffi de les observer du tabouret de la cuisine, en sirotant

mon verre de vin, pour voir leurs rituels prendre forme : l'album de Noël des Canadian Brass qui tourne en boucle, l'énorme plateau de cookies de Noël que Dave a préparé, Sabrina qui accroche de petits lampions blancs tout autour de leur énorme sapin dans le salon. Cela fait partie des prises de conscience de ce dernier mois, en écoutant mes collègues parler ce qu'ils prévoyaient pendant leur temps libre : des fêtes, des réunions, de la cuisine, des escapades romantiques.

Après avoir perdu Elliot et – bien sûr – après avoir perdu mon père, j'ai également perdu toute attache avec les traditions. Et je n'espère qu'une chose : les retrouver. Je veux préparer des muffins aux myrtilles le matin de Noël et allumer les *kalenderlys* le soir. Je veux des *aebleskivers* et des livres pour mon anniversaire, et des hot-dogs sur la plage pour le nouvel an. Mais je veux aussi que Thanksgiving soit le jour où Elliot et moi nous asseyons par terre, juste tous les deux, en sous-vêtements, pour manger de la dinde avec les doigts. Je veux célébrer nos retrouvailles en passant une journée entière au lit, à discuter enlacés, nos bouches à quelques centimètres de distance.

Je suis prête.

Donc, j'avance sur le parking bondé, instable sur mes talons, en tentant de marcher avec grâce dans sa direction. Ce dont je rêve, vraiment, c'est de lui sauter dans les bras, mais je parviens à me retenir et m'arrête devant lui. Il sent tellement bon, et lorsqu'il relève ses lunettes sur son nez, ses yeux ont la couleur de l'ambre au soleil. La phrase que j'ai répétée pendant ce dernier mois – *quand je suis partie de chez Christian, je suis allée au chalet. Je me suis endormie par terre et c'est là que mon père m'a trouvée* – s'estompe et devient un lointain écho.

Elliot me tend les fleurs et se penche pour m'embrasser dans le cou, à l'endroit exact où les battements saccadés de mon cœur résonnent le plus.

Je hume le bouquet de fleurs – elles n’ont pas vraiment d’odeur, mais elles sont de toutes les couleurs, presque fluorescentes.

– Des fleurs. On ne pourrait pas imaginer meilleur cavalier pour un mariage.

– Je les ai cueillies ici, avoue-t-il en désignant un parterre de fleurs et de mauvaises herbes mêlées sur le bord du terrain.

Quand il se tourne vers moi en souriant, il a l’air d’avoir dix-huit ans.

– Ma mère n’a pas voulu que je prenne une rose dans la suite.

Il m’observe, et son regard scintille lorsqu’il remonte sur ma poitrine, mon cou, mon visage. Je porte une robe achetée pour l’occasion, et je dois avouer que je me sens assez en beauté. C’est une robe ajustée, en soie – dans des tons orange et jaune, avec des bretelles ornées de perle. Par contraste, ma peau brune semble dorée.

Nos regards se croisent, et mon sourire explose sur mon visage. Nous aborderons les sujets qui fâchent plus tard. Savoir que je serai bientôt libérée de ce poids me donne l’impression de flotter.

– Prête ? demande-t-il.

– Prête.



Elliot se gare devant l’énorme propriété victorienne, j’écoute le moteur cesser de ronronner, dans le silence ambiant. Il se tourne vers moi et me demande calmement :

– Ça va ?

Le trajet a duré dix minutes ; aucune chance pour qu'il n'ait pas remarqué ma main crispée sur la poignée de la portière tout du long.

– Oui.

– Bien.

Il soupire, me fait signe de ne pas sortir en posant une main sur ma jambe nue, juste au-dessus du genou. Me toucher ainsi n'est pas anodin, il semble le réaliser en même temps que moi et retire ses doigts.

– Attends.

Il sort, trottine autour de sa vieille Civic et m'ouvre la porte avec un air de chevalier servant.

Derrière lui, Madrona Manor semble tout droit sorti d'un conte de fées, avec ses grandes pelouses qui entourent l'immense propriété. Rien à voir avec le *L&M Motel*. Bien sûr, j'aurais *pu* dormir dans la maison d'Healdsburg dont je suis *propriétaire* – personne ne la loue pour les vacances en ce moment – mais même si nous pourrions y aller plus tard nous y épancher, l'idée d'y être seule, sans mon père, m'a semblé trop déprimante.

Elliot se tient à côté de la porte, attendant que je sorte de la voiture, et finit par me tendre la main :

– Tu es coincée ?

*Non, je suis juste en train de fondre en te regardant.*

– Non. (Je me lève et le laisse me prendre la main, une fois dehors.) Tout va bien. C'est juste... si beau ici.

Parce qu'il fait frais, je porte un châle sur les épaules, et Elliot avance d'un pas tout en le replaçant, là où il a glissé sur mon bras.



– Voilà.

Il effleure la courbure de mon épaule sous le châle. Sa peau semble pâle en comparaison de la mienne, et ce contraste de couleur, la force de sa main contre la douceur de mon épaule sont juste parfaits.

– Tu ne vas pas avoir froid ?

Je secoue la tête et passe mon bras sous le sien tandis que nous avançons en direction du bâtiment principal. Il est midi et le soleil fait étinceler la cime des arbres, les nimbant d'une lumière dorée. Niché dans les collines sur les hauteurs du comté de Sonoma, Madrona Manor est entouré de plusieurs hectares de forêt et surplombe des vignes à perte de vue. Les jardins partent dans toutes les directions. En réalité, cet endroit si spécial pourrait éveiller davantage ma curiosité, mais ma proximité avec Elliot est telle que je suis incapable de me concentrer sur quoi que ce soit d'autre. Après un mois à faire le point, la sensation de son corps contre le mien et la certitude que je pourrais l'arrêter à chaque seconde, me tourner vers lui, l'embrasser... J'ai l'impression d'être au bord du précipice, donnant sur une énorme piscine à balles. Je n'ai qu'une envie : plonger dedans et m'amuser.

À l'intérieur du manoir, le long couloir principal donne sur plusieurs pièces. Elliot a prévu de monter à l'étage pour aller voir Andreas dans la suite du marié. J'ai raconté à Elliot que j'allais arriver de Berkeley la veille au soir en voiture alors qu'en réalité, j'ai réservé une voiture avec chauffeur, pris un Xanax et dormi pendant tout le trajet. Je suis arrivée au motel, j'ai titubé jusqu'à ma chambre et dormi jusqu'à ce que mon horloge biologique me réveille à exactement 6h ce matin.

Ce qui signifie, en réalité, que je n'ai toujours pas revu sa famille et, je dois bien l'admettre, cette perspective me rend nerveuse. Mais même si explorer les alentours seule et laisser le

clan Petropoulos se retrouver tranquillement avant la cérémonie ne me pose aucun problème, Elliot n'est pas du même avis.

– Suis-moi, dit-il en se dirigeant vers l'immense escalier.

Les décorations de Noël n'ont apparemment pas encore été remisées dans leurs emballages pour disparaître jusqu'au prochain mois de décembre, et les guirlandes ornent toujours la rampe d'escalier. Un petit sapin de Noël doré illumine le haut des marches.

– Ils sont là-haut.

– Je n'ai pas envie d'interrompre les préparatifs.

Je m'écarte un peu, hésitante.

– N'importe quoi. (Il rit.) Tu plaisantes, n'est-ce pas ? Si je monte sans toi, ils m'enverront te chercher.

J'ai des papillons dans le ventre quand j'entends Mr. Nick crier à George de récupérer une valise dans la voiture, puis Nick Jr. taquiner Alex. Je reconnais le grand rire de Miss Dina et sa voix – toujours la même – lorsqu'elle conseille à Andreas de laisser à quelqu'un le soin de nouer son nœud papillon parce qu'il ressemble à une chenille autour de son cou.

Nous ouvrons la porte et entrons. Le silence envahit immédiatement la pièce. Andreas cesse de triturer sa cravate face au miroir et se tourne vers nous. Nick Jr. et Alex arrêtent brusquement de se chamailler sur le canapé.

Miss Dina se fige, une main armée d'une barrette dans ses cheveux.

– Macy ! s'écrie-t-elle.

Ses yeux sont mouillés de larmes. Elle laisse tomber la barrette et plaque ses mains contre sa bouche.

J'esquisse un signe maladroit de la main. Leurs visages me renvoient dix ans en arrière, comme si j'étais de retour chez moi, après une éternité.

– Salut tout le monde.

Elliot m'attire près de lui.

– N'est-elle pas éblouissante ?

Je lui jette un regard choqué, mais son sourire tranquille me laisse penser qu'il n'est pas conscient de la manière dont ils me scrutent.

– Superbe, renchérit Mr. Nick.

Alex court vers moi et passe ses bras autour de mes épaules.

– Tu te souviens de moi ?

La dernière fois que je l'ai vue, elle avait trois ans, mais je ne peux clairement pas lui avouer que j'ai constamment pensé à elle depuis. J'éclate de rire, étreins sa silhouette élancée en demandant :

– Est-ce que *tu* te souviens de moi ?

– Arrêtez, lance Miss Dina en secouant la tête, je vais fondre en larmes.

Nick Jr. lui jette un coup d'œil et grogne :

– Ma, tu pleures déjà.

Elliot me lâche, mais ne s'écarte pas lorsque tout le monde s'approche pour m'enlacer. Lorsque c'est le tour d'Andreas, il murmure : « Merci d'être venue », et je réponds : « Félicitations, abruti. »

Le brouhaha revient, Alex se lance dans un débat avec son père en arguant qu'elle devrait avoir le droit de porter ses cheveux en chignon, et George demande à sa mère où il peut

trouver la valise. Elliot aide Andreas avec son nœud papillon et Liz entre, portant un plateau de hors-d'œuvre pour le mariage. Sa robe d'un bleu chatoyant la met en valeur – il est clair qu'elle fait partie des demoiselles d'honneur.

– Salut Macy ! s'exclame-t-elle en s'approchant de moi.

Lorsque le reste de la famille d'Elliot nous lance un regard perplexe, elle leur rappelle que nous nous voyons tous les jours au travail, et ils lancent tous des cris de joie à l'unisson lorsqu'ils se souviennent de ce que ça signifie – la petite Macy est *médecin* maintenant ! – et je reçois une nouvelle salve de câlins.

Le vin est servi, les cheveux d'Alex coiffés – lâchés – puis en chignon, au grand dam de son père et de ses frères. Pendant tout ce temps, Elliot – mon jumeau de cœur – reste près de moi. Son bras frôle le mien, comme une présence rassurante.

– Papa, lance finalement Elliot avec un grand rire, Alex a *quatorze ans*. Elle porte une robe longue avec des manches. Elle ne va pas tomber enceinte parce qu'elle montre sa nuque.

Mr. Nick décoche un regard noir à Elliot, puis secoue la tête en regardant sa femme et sa fille.

– Fais-toi un chignon si tu veux. Ça m'est égal. C'est juste *beaucoup* de peau.

– C'est *mon cou* ! s'écrie Alex, irritée. Dis aux garçons de ne pas regarder si ça te dérange tant que ça.

– Tout à fait, je renchéris en la regardant.

Son sourire reconnaissant ressemble à un rayon de soleil traversant une fenêtre.

La dispute reprend, Elliot se penche vers moi et me chuchote à l'oreille :

– Tu veux faire un tour dans les jardins ?

J'acquiesce en frémissant à cause de notre proximité, et il me guide vers la porte en posant une main sur le bas de mon dos avant de prendre la mienne. Je sens l'attention de toute sa famille se porter sur nos mains jointes lorsque nous sortons. Alex lance, perplexe :

– Je croyais qu'elle avait un copain ?

Miss Dina réplique instantanément :

– Chhhhhh !

Andreas ajoute :

– Ils ont rompu, tu te souviens ?

Nous sortons. Elliot me regarde en souriant :

– C'est comme dans tes souvenirs ?

Je m'appuie contre son épaule.

– Encore mieux.

# Onze ans plus tôt

1001ebooks



Je retourne au chalet pour la première fois depuis la fin de l'été – après notre décision d'être ensemble, après ce tendre baiser plein de désir – mi-septembre. L'été indien est encore chaud, et j'utilise cette excuse pour passer tout le week-end en bikini.

Ce qu'Elliot... remarque.

Malheureusement, mon père le remarque aussi et exige immédiatement que nous passions notre temps à lire au rez-de-chaussée ou dehors, et *pas* dans le dressing.

Ce samedi, nous installons une couverture sur la pelouse d'Elliot, sous l'énorme chêne noir, et nous nous donnons des nouvelles de nos amis, du lycée, nous échangeons nos mots favoris, mais tout semble différent. Nous chuchotons maintenant, allongés sur le côté, face à face, et les doigts d'Elliot jouent avec mes cheveux, effleurent mon cou, son regard danse sur ma poitrine.

En accord avec la règle 29 – *quand Macy aura plus de seize ans et entamera une relation sérieuse, assure-toi qu'elle prenne les précautions nécessaires* –, mon père me fait prescrire la pilule presque immédiatement après ce week-end. J'aurai dix-

huit ans dans quelques mois, et mon père m'explique qu'il est temps de prendre rendez-vous avec mon « docteur pour femme ». Ensuite, il se lance dans une leçon guindée et gênante visant à m'expliquer que ce n'est pas une manière de me donner la permission de coucher avec Elliot, en soi, mais de protéger notre avenir.

Même s'il n'a aucune raison de s'inquiéter : nous avons beau avoir passé tous les week-ends d'octobre ensemble, Elliot et moi n'avons jamais été près de faire l'amour. Plus depuis le jour où nous étions allongés par terre dans le dressing, son corps sur le mien, gouvernés par nos instincts. *Elliot* veut aller doucement, pas moi. Il n'arrête pas de me dire que chaque petit pas en avant est une première fois, que tout ce que nous faisons ensemble, nous le ferons seulement une fois, avec une personne, pour toute notre vie.

Il me semble évident que nous serons toujours ensemble. Nous n'avons pas encore parlé d'*amour*. Nous n'avons pas fait de promesses. Mais il m'est impossible d'imaginer ne plus aimer Elliot, tout comme je ne peux pas envisager de retenir mon souffle pendant une heure.

Donc, nous avançons prudemment dans notre exploration. Nous nous embrassons pendant des heures. Nous nageons ensemble dans la rivière : mes jambes glissantes et froides autour de sa taille, mon ventre couvert de chair de poule, sensible au contact de son torse nu contre moi.

Les jours de la semaine se transforment en une interminable attente. Nous nous sommes mis d'accord pour parler sur Skype une fois par semaine – le mercredi – ce qui rend la journée très difficile à supporter. Ces soirs-là, il me regarde par webcam interposée, les yeux écarquillés. Chaque fois, j' imagine l'embrasser. Quand je lui fais part de mes pensées, il grogne et

change de sujet. Ensuite, je me mets au lit et imagine que mes doigts sont les siens, sachant qu'il fait la même chose.

Et le week-end, nous nous embrassons à chaque occasion, allongés par terre. Nos lèvres s'effleurent jusqu'à être engourdis, nous perdons notre souffle à force d'épuisement et de désir.

Mais c'est tout. Nous nous embrassons. Nous gardons nos vêtements et nos mains pour nous.

Jusqu'au jour où nous sommes sortis de notre réserve.



Fin octobre. Il pleut des cordes, le temps est maussade. Mon père part faire les courses en me laissant dans la maison avec Elliot. Ce n'est pas prémédité. Il ne nous jette même pas un regard en quittant le salon où nous sommes en train de lire à côté du poêle. Il se contente de crier que nous n'avons plus de lait et qu'il va acheter de quoi préparer le dîner.

La porte se referme avec un clic léger.

Les pneus crissent sur le gravier, puis le bruit s'estompe.

Je lève les yeux vers Elliot, la peau en feu.

Il rampe déjà vers moi et me grimpe dessus, dans l'ombre du feu qui crépite.

Je me souviens encore de le voir soulever mon tee-shirt, m'embrasser du nombril aux clavicules. Je me rappelle comment – pour la première fois – il est parvenu à ouvrir mon soutien-gorge, en riant dans ma bouche lorsqu'il trouve l'élastique des doigts. Je me souviens de l'émotion avec laquelle il le retire, effleure mes côtes, sous l'armature. Sa main glisse sur mes seins nus, son index et son pouce se referment sur mon téton. J'ai l'impression que de la lumière émane de chacun de



mes pores ; le plaisir et le désir m'aveuglent. Il continue avec sa langue humide, m'embrasse les seins, suce, et j'attire sa cuisse entre mes jambes, folle de désir, me frottant contre lui jusqu'à m'effondrer, en jouissant pour la première fois avec lui.

Il me dévisage, ses pupilles dilatées dévorant ses yeux, la bouche ouverte.

– As-tu... ?

J'acquiesce en souriant, groggy.

Le bruit des pneus retentit à nouveau dans l'allée de gravier et Elliot laisse échapper un rire aigu et frustré, avant de s'écarter.

– Je dois rentrer, de toute façon.

Il baisse la tête. Je baisse aussi les yeux et vois sa main crispée sur sa braguette.

Il commence à se lever, puis s'arrête, toujours agenouillé entre mes jambes, fixant ma poitrine nue. C'est la première fois qu'il me regarde vraiment, et l'intensité de sa contemplation m'envoie des décharges électriques dans tout le corps. J'attrape sa main.

La portière de la voiture claque.

– Macy, m'avertit Elliot, sans ciller.

Son bras bouge sans résistance lorsque j'attire sa main contre ma peau.

– Il doit sortir les courses du coffre.

Je pose ses doigts sur mon ventre, puis les fais remonter sur ma poitrine.

Le hayon claque. Elliot retire brusquement sa main.

Lentement, je me rassois, remets mon soutien-gorge et baisse mon tee-shirt.

Les clés de mon père cliquettent dans la serrure, il entre et nous jette un coup d'œil. Je me trouve à l'endroit exact où il m'a laissée. Elliot est debout, près de l'autre extrémité du canapé, les mains dans les poches.

– Salut, papa.

Il s'arrête, les bras encombrés de sacs de course.

– Tout va bien ?

Elliot acquiesce.

– J'attendais que vous reveniez pour rentrer à la maison.

Je le regarde en souriant et commente :

– C'est adorable.

– Merci, Elliot, dit mon père en souriant. Tu peux rester dîner avec nous si tu veux.

Mon père se dirige vers la cuisine et je scrute la braguette d'Elliot obsédée par le désir de le toucher sous son jean.

Il se penche pour m'obliger à le regarder dans les yeux.

– Je vois ce que tu regardes, murmure-t-il. Tu cherches les ennuis.

J'allonge le cou pour l'embrasser et réponds calmement :

– Bientôt.

Aujourd'hui



## Dimanche 31 décembre



Madrona Manor compte plus de trois hectares de terrain, et je serais prête à jurer que nous les avons parcourus dans leur intégralité. Nous passons deux heures à nous promener, en nous donnant des nouvelles, en discutant de tout et de rien : nos traiteurs préférés, notre obsession tardive pour les olives Castelvetro, les livres que nous avons adorés et détestés, nos peurs et nos espoirs politiques, nos destinations de rêve pour les vacances.

Malgré tout, le souvenir du dernier nouvel an que nous avons passé ensemble ressemble à un fragment de météorite radioactive, enfermée dans un pot en équilibre sur la paume de ma main. Je sens son poids à chaque seconde. Je fais tout pour retarder le moment de l'ouvrir.

Le soleil de l'après-midi disparaît derrière les arbres et une brise fraîche se lève. Les pneus crissent sur l'allée de graviers, au loin, attirant notre attention vers la pelouse principale décorée d'arrangements floraux et dotée de lampes chauffantes, de tables de cocktails, entre lesquelles les serveurs circulent avec des hors-d'œuvre avant la cérémonie.

– Je dois monter me préparer. Ça va ?

Je hoche la tête et Elliot se penche pour prendre mon visage entre ses mains. Il m'embrasse sur le front puis sur la joue, comme par réflexe. Il ne réalise pas ce qu'il est en train de faire, et s'écarte en souriant. Il ne se retourne pas une seule

fois sur le trajet de retour vers la maison pour retrouver les autres témoins, les yeux écarquillés parce qu'il s'est rendu compte qu'il m'a embrassée comme il l'a fait tellement de fois quand il m'appartenait.

Une fois qu'il est parti, j'observe les alentours, en réalisant que je ne connais personne ici. La famille Petropoulos dans son intégralité se trouve à l'intérieur et même si j'ai occasionnellement croisé les cousins, les tantes et les oncles, je ne les connais pas assez bien pour m'approcher et lancer une conversation.

*C'est peut-être pour ça que ton cercle est si restreint,* murmure la voix de Sabrina dans mon oreille.

Je lui rétorque : *Un cercle restreint est un cercle de qualité,* tout en attrapant une crevette entourée de bacon sur un plateau qui passe.

Je la porte à ma bouche lorsqu'une main me touche le coude. Je me tourne, surprise, et m'exclame : « Oh, désolée ! » avant de reposer le hors-d'œuvre sur le plateau, et me rends compte qu'il s'agit d'Alex et que je viens de faire tomber la crevette dans sa main.

Elle la fixe, me jette un coup d'œil avant de hausser les épaules et de la gober.

– Viens avec moi, marmonne-t-elle en mâchant. On est installés au premier rang.

– Quoi ? (Je tente de résister lorsqu'elle me tire par la main.) Non, je...

– Pas de discussion. (Elle avance.) J'ai reçu des instructions strictes de ma mère : tu fais partie de la famille.

Ma gorge se serre en entendant ça – une boule d'émotions cotonneuses s'y coince. Je replace mon châle sur mes épaules

et la suis jusqu'aux chaises du côté du marié, au tout premier rang.

Alex s'installe sur le troisième siège et me force à m'asseoir à côté d'elle sur le quatrième.

– Ça va bientôt commencer. Maman m'a dit d'aller m'asseoir pour que les gens m'imitent. Est-ce que ça fonctionne ?

Je regarde derrière elle et vois qu'en effet, les invités commencent à avancer vers les placeurs qui attendent au début de l'allée. Ils s'installent, le soleil se couche, la scène est à couper le souffle.

– Ça fait des années que j'ai envie de te rencontrer, dit Alex en fixant l'autel – une petite arche de bois décorée de fleurs si luxuriantes que j'aimerais tendre la main pour en toucher les pétales et déterminer si ce sont des vraies. Enfin... te rencontrer *pour de bon*.

– Moi ?

Elle avait seulement trois ans quand Elliot et moi avons rompu.

*Rompu.*

Seigneur, quelle expression bizarre ! Les autres vivent des ruptures. Ce que nous avons vécu ressemblait à une déchirure. Mais en était-ce vraiment une ? Une brèche le long de la ligne de fracture, peut-être. Un coup de maillet sur le point sensible. Et le destin s'en est mêlé, armé d'un marteau-piqueur.

Alex acquiesce et se tourne vers moi. Elle ressemble tellement à Elliot à quatorze ans que j'en ai le souffle coupé, comme si on venait de me donner un coup sur le plexus solaire. Ses immenses yeux noisette pétillent derrière ses lunettes. Ses cheveux bruns sont épais, difficilement

disciplinés par les fleurs qui ornent son visage ovale. Elle a un long cou de cygne, des mains délicates et osseuses. Les mains d'Alex semblent gracieuses, probablement parce qu'elle danse et qu'elle a appris à jouer de son corps svelte à son avantage. Le corps d'Elliot ressemblait à une boîte à outils : des angles aigus, de longs os, dangereux si on les maniait maladroitement.

– Il t'aime tellement, dit-elle. Je te jure qu'il n'a pas amené de fille à la maison pendant une éternité.

Mon rythme cardiaque ralentit.

Elle hoche la tête.

– Sérieusement. Mes parents pensaient qu'il était gay. Ils disaient toujours : « Elliot, tu sais, nous t'aimons envers et contre tout. Nous voulons te voir heureux... » et il répondait : « Ça me touche beaucoup », et on le dévisageait, genre : « Alors, quand te décideras-tu à nous présenter ton copain ? »

Je ris sans savoir quoi répondre. Je murmure hâtivement :

– Mais il a fini par vous présenter une fille. Je suis sûre que ta famille l'appréciait.

Elle hausse les épaules.

– Rachel était sympa.

Je suis sous le choc. *Rachel* est la première fille qu'il a présentée à ses parents ? C'était quoi – il y a un an ?

Alex regarde derrière elle pour surveiller le processus d'installation des invités. Les chaises ont commencé à se remplir, elle se penche vers moi alors que le guitariste et le chanteur se préparent à jouer le chant de procession.

– Ma mère l'a appelée « Macy » à trois reprises quand elle est venue dîner à la maison pour la première fois.

– Ah ! Gênant.

Je ressens soudain beaucoup plus de compassion envers Rachel. Je comprends mieux maintenant.

– Mais enfin, dit Alex en me souriant, il a fini par admettre qu’il était amoureux de toi depuis le lycée. Je suis contente que tu fasses à nouveau partie de sa vie. (Elle lève une main en ajoutant rapidement.) Même si vous êtes seulement amis. OK, je vais me taire maintenant. (Elle se mord les lèvres et marmonne.) Et je suis vraiment désolée pour ton père, Macy. Je ne me souviens pas de lui, mais maman dit que c’était un homme bien.

– Merci, ma douce. (Je l’attrape par les épaules pour l’enlacer.) Vous m’avez tous tellement manqué.

Le silence se fait lorsque le guitariste commence à jouer, plaquant les accords d’un prélude simple avant que le chanteur se lance dans l’interprétation de l’« Hallelujah » de Jeff Buckley. Les premières personnes installées dans l’allée sont un couple d’âge mûr, probablement les parents d’Else. Ils sont assis dans la section opposée à la nôtre. Miss Dina et Mr. Nick remontent l’allée en entourant Andreas. Le sourire de Dina est tellement éclatant que j’en ai la gorge serrée, et je sens les larmes me monter aux yeux. Ce n’est pas seulement parce qu’il s’agit d’un mariage – même si je pleure toujours aux mariages. C’est la musique, le cadre, le fait d’être à nouveau entourée des personnes que j’aime le plus sur cette terre. Et le fait que je ne me sente plus seule pour la première fois depuis si longtemps.

Andreas se tient au bout de l’allée, attendant impatiemment sa future femme. Miss Dina s’assoit à côté d’Alex, mais tend la main, par-dessus ses genoux, pour saisir la mienne et la



serre si fort que je sens tout son amour et son émotion – et surtout – son soulagement, à travers ce contact.

Ensuite viennent Nick Jr., au bras d'une demoiselle d'honneur. Il est aussi large d'épaules que son père, grand comme ses deux parents. Avec sa barbe, il ressemble davantage à un bûcheron qu'à un procureur. Pour être honnête, j'ai du mal à l'imaginer porter de la peau de requin.

Ensuite, George et Liz, bras dessus, bras dessous, tout sourires. Leurs expressions heureuses et leur démarche assurée sont si convaincantes que je me prends à sourire, les yeux humides.

Alex me tend un mouchoir.

– Deux pleureuses m'entourent.

– Chhhh, murmure Miss Dina. Attends. Ça te fera bientôt pleurer, tu verras.

Je ne suis pas prête pour ce qui suit – j'avais oublié qu'Elliot remonterait aussi l'allée – et le voir avec la frêle demoiselle d'honneur blonde à son bras, un sourire calme aux lèvres, tandis qu'il croise le regard des invités, fait remonter l'émotion en moi. J'ai soudain très chaud.

Il est tellement beau.

Souriant, haut de plus d'un mètre quatre-vingts maintenant, bien dans sa peau. Il me regarde après avoir accompagné la demoiselle d'honneur près de l'autel, et nous ne nous quittons plus des yeux.

Cela fait des heures que je n'ai pas pensé à mon ex-fiancé, mais voir Elliot se tenir près de l'autel, dans son smoking me fait réaliser que cela n'aurait jamais fonctionné avec Sean. Cela n'aurait jamais fonctionné avec quiconque, *en dehors d'Elliot*.

Il recule d'un pas, se place à la tête du cortège des témoins et parvient à me quitter des yeux lorsque la musique change et que la guitare commence à jouer les notes d'ouverture de « She » d'Elvis Costello.

La foule se lève. Je sais que je devrais regarder la mariée, mais je suis la seule à ne pas m'être retournée. Je suis incapable de me détacher de la contemplation d'Elliot.

Il sent mon regard, j'en suis sûre, parce qu'il jette un coup d'œil de côté en tournant légèrement la tête. Il croise mon regard et semble vouloir me poser, joueur, la question évidente : *qu'est-ce qui t'arrive, putain ?*

Je ne sais pas quoi faire, donc j'articule le mot : *oui*.

*Oui, je t'appartiens.*

*Oui, je suis prête.*

*Oui, je t'aime.*

Onze ans plus tôt



Vendredi 8 décembre



– Bon sang, ce livre est génial, murmure Elliot en tournant la page.

Je jubile intérieurement. M. Snobinard-je-ne-lis-que-des-classiques a enfin daigné ouvrir un livre de Wally Lamb.

Je roule sur le ventre sur le futon, en levant les yeux vers lui.

– Je t’avais dit que tu allais adorer.

– Oui. Et c’est le cas.

Nous avons finalement obtenu le droit de lire dans le dressing ensemble – la porte ouverte – parce qu’il fait trop froid pour sortir et que mon père n’a pas envie de nous entendre chuchoter dans le salon, toute la journée.

L’année de terminale est accablante, et j’ai passé la plupart de mes week-ends de novembre à Berkeley pour préparer mes dossiers d’entrée à la fac, mes examens et mes rédactions. Elliot et moi nous efforçons de présenter des dossiers dans des universités situées dans les mêmes villes, voire dans les mêmes universités, et nous ressentons un tel besoin d’être en phase que nous nous parlons constamment. C’est le premier week-end que je suis avec Elliot, en chair et en os, depuis cinq semaines, et nous sommes attirés l’un par l’autre comme par un aimant, nous nous rapprochons constamment, même avec la porte ouverte.

Je lance :

– Tu devrais me bénir.

Il me regarde par-dessus ses lunettes, les sourcils levés.

– Je ne fais que ça.

Je souris.

– Ou être mon esclave.

– Avec plaisir. (Il ferme son livre, appuie ses coudes sur ses longues jambes.) *Je le suis.*

Je dispose maintenant de toute son attention.

– Évente-moi avec des palmes et nourris-moi de minuscules et succulents grains de raisin.

Le temps semble se figer autour de nous.

– Répète ce mot, demande Elliot d'une voix rauque.

– Évente.

– Non.

– Minuscules.

Il soupire, exaspéré :

– Macy.

– Raisin.

Il retourne à son livre en grognant :

– Tu es incorrigible.

Je souris, me lèche les lèvres et lui donne enfin ce qu'il veut :

– Succulents.

Il lève des yeux devenus presque noirs vers moi.

Porte ouverte.

– Succulents, je murmure encore, et il rampe sur le sol pour venir m’embrasser dans le cou, en me chatouillant. (Je me débats sans cesser de jeter des coups d’œil à la porte.) Tu es vraiment un geek des mots.

Je sens sa langue dans mon cou et entends le sourire dans sa voix quand il répond :

– Glisse ta main dans mon pantalon.

Je glousse en respirant avec difficulté.

– Quoi ? Non. Mon père est littéralement à cinq mètres de nous.

Nous écarquillons les yeux en même temps lorsque nous entendons le moteur de la voiture s’allumer, les pneus crisser dans l’allée avant le retour du silence.

Je marmonne :

– Eh bien, je suppose qu’il est maintenant à plus de cinq mètres de nous.

Elliot s’écarte et me dévisage, le regard intense et avide, et j’ai l’impression que mes entrailles bouillonnent. Je tends la main et

enfin

enfin

je la pose sur les boutons de son jean et sens ce que j’ai eu tellement *tellement* envie de sentir sous mes doigts.

– Et maintenant quoi ? je demande.

C’est en train d’arriver. *C’est en train d’arriver.* Je le touche. Son... Lui... *Son...*

Elliot hausse les sourcils.

– Tu ne sais pas ?

– Je ne suis pas sûre.

Son grognement, puis son sourire, ne m'avancent en rien. Il presse sa bouche contre la mienne.

Nous roulons par terre, les bras et les jambes entrelacés, nos lèvres et nos dents s'entrechoquant, dans une frénésie désordonnée mais absolument parfaite. Après la distance physique forcée et nos discussions sur tout ce que nous avons envie de faire, sans savoir quand ou comment nous en aurions l'occasion, cette petite fenêtre vaut tout l'or du monde.

Je n'ai jamais connu une sensation pareille, ce désir qui explose dans mon ventre et s'étend plus bas, brûlant, mobilisant tous mes sens et focalisant tout mon univers sur cette sensation, puis sur la suivante. Et sur le désir de connaître ce qui viendra ensuite.

Il ôte mon tee-shirt, ouvre la braguette de mon pantalon. Je me colle à lui, parce que j'ai peur que même nus, nous ne soyons pas assez proches pour satisfaire cette avidité inconnue.

Il se penche, lèche mon cou, mes seins, et se tourne vers moi, il me suce les lèvres avec empressement, avant d'embrasser ma poitrine. Sa main est posée sur mon ventre, il joue avec le haut de ma culotte du bout des doigts.

– Je vais trop vite ? demande-t-il, la respiration lourde.

Je secoue la tête même s'il ne peut pas me voir, car il n'a pas cessé d'explorer mes seins du bout des lèvres.

Je réponds :

– Non.

C'est trop lent. Pas assez rapide – trop *lent*. Toutes mes terminaisons nerveuses sont en feu, j'en veux plus, même si je ne sais pas exactement ce que ça signifie.

– Putain, Macy. Je... c'est dément. Et *génial*. C'est dément de te sentir sous moi.

L'incohérence d'Elliot, si rare, me fait glousser. Le savoir aussi perdu que moi me rassure étrangement. Il m'embrasse sur les lèvres et engloutit mes éclats de rire, se les approprie. Sa langue glisse sur la mienne tandis qu'il me caresse les seins, les pince, nos gémissements sont étouffés, car nous avons du mal à reprendre notre souffle.

Il s'aventure plus bas, m'effleure les côtes puis me touche exactement où j'ai envie de sentir ses mains. Il laisse échapper un halètement au moment où je grogne des paroles inintelligibles. Il roule des hanches sur moi, en cherchant à trouver notre rythme, sans cesser de me caresser.

Soudain, il entame sa descente, retire mon pantalon et m'embrasse le ventre, les hanches, puis plus bas, aussi frénétique que moi. Il tremble entre mes cuisses, je l'agrippe par les épaules, et la sensation de son poids sur moi me manque instantanément, mais ce qu'il a décidé de faire avec sa bouche m'empêche de formuler la moindre pensée cohérente. C'est une sorte de succion chaude, je sens ses mains sur mes jambes, résiste à l'impulsion naturelle de les refermer sur sa tête. La sensation de sa langue et de ses lèvres, de ses soupirs sur moi est incroyable. Il fait ce que j'ai à peine osé imaginer dans mes rêveries solitaires.

Il revient sur moi lorsque je commence à haleter, me couvre de baisers et de petites morsures, encore plus entreprenant que j'aurais pu l'imaginer, mais à ce moment-là, j'ai la certitude que ça n'aurait pas pu se dérouler autrement.



– Désolé, dit-il. Je voulais continuer, mais...

Il ferme les yeux, se mord la lèvre inférieure et grogne, comme s'il essayait de se contenir.

– Pas de problème. Viens.

J'ai envie de le sentir sur moi. Je veux le sentir s'attarder sur mon corps et imprimer cette sensation dans mon esprit.

– J'ai sérieusement cru que j'allais jouir, ajoute-t-il en riant contre mes lèvres, sa bouche encore mouillée de *mes fluides*, me communiquant son urgence dans ses caresses.

Je bataille avec sa ceinture avant que mes doigts se souviennent de la marche à suivre. J'ouvre la boucle, puis les fascinants boutons l'un après l'autre, avant de sentir sa peau nue sous mes doigts, son ventre plat, ses hanches étroites, les poils doux du dos de ses cuisses tandis que je fais glisser son pantalon sur ses genoux.

Il est lourd sur moi, dur et épais contre ma hanche, et je me cambre pour épouser son corps, désirant me frotter à lui à cet endroit.

– Je veux le faire... (Je l'attrape dans ma main et perds l'esprit en entendant ses gémissements, en le touchant si chaud et si dur dans ma main.) Et toi ?

– Coucher ensemble ? demande-t-il en acquiesçant frénétiquement, une lueur de folie dans les yeux. Oui. Oui. Je veux. Je veux, je veux, je veux, je veux, Macy, mais *putain*, je n'ai pas de préservatif.

Je halète :

– Pilule...

Il se décale et je sens son sexe effleurer ma cuisse. De la peau douce et lisse sur un membre qui n'a rien de doux.

Elliot lève le menton, surpris :

– Tu prends la pilule ?

– C’était l’une des règles de ma mère. Mon père m’a pris un rendez-vous chez le gynécologue en octobre.

Il tend la main entre nous et commence à frotter son sexe contre le mien. Je perds complètement la tête. Je l’entends à peine demander :

– Tu es sûre, Macy ? Regarde-moi.

Au son de sa voix douce, je détourne le regard de l’endroit fascinant où il s’apprêtait à *entrer* pour plonger mes yeux dans les siens, presque noirs de désir, mais où je lis aussi la patience et l’attente.

– S’il te plaît. (C’est tellement bon. S’il continue à se frotter sur moi...) Je suis sûre.

Il baisse les yeux et s’empare de son sexe avant de s’allonger sur moi en appuyant ses coudes près de mes épaules. Ça me semble être la chose la plus naturelle du monde : je cale mes jambes sur ses hanches, ses lèvres trouvent les miennes. Il appuie davantage. Il n’est pas encore en moi, mais *presque*.

– Ça ne va pas être un marathon, grogne-t-il. J’ai déjà du mal à me retenir.

– J’ai juste envie de te sentir en moi.

Il commence à me pénétrer, mais s’arrête lorsque je crie à cause de l’émoi physique, du mélange de sensibilité et de stimulation. Il garde les yeux rivés sur mon visage, semble hésiter tandis que je l’attire avec les jambes, rapidement – et brutalement – en moi.

Je lui mords l'épaule lorsque je ressens un élancement de douleur, étouffe mon gémissement contre sa peau. Elliot se décale légèrement en arrière, puis en avant, et je suis submergée par un mélange bouleversant de plaisir et de douleur, encore et encore, lorsqu'il commence à me prendre vraiment, poussant à l'intérieur, allant et venant, plus vite.

– Ça va ? halète-t-il.

Je parviens à répondre, d'une voix étranglée :

– Oui.

– Oh Seigneur, je vais...

Je le serre contre moi, l'entoure de mes bras et de mes jambes, les yeux fermés pour oublier la douleur. Je souhaite du fond du cœur qu'il reste en moi, même si mon corps semble me demander le contraire.

– Je vais jouir, gémit-il.

Il commence à trembler entre mes mains, la respiration courte, les épaules contractées. Il s'effondre sur moi.

Je sens l'effet de l'orgasme sur lui. Je sens chaque mouvement en moi.

Et comme un écho, quelque part, j'entends du bruit, des pas, une voix. Le désir continue de pulser en moi, ricochant contre l'intense douleur entre mes jambes.

Elliot s'écarte soudain, tout mon corps se refroidit sans le contact chaud du sien et je me sens étrangement, immédiatement vide. L'esprit embrouillé, je me rends compte qu'il s'efforce de se relever et me tire par la main.

– Macy ? crie mon père du rez-de-chaussée.

Ou sa voix me parvient du fin fond de l'océan – je ne suis pas sûre.

Je distingue soudain le visage d'Elliot dans tous ses détails au-dessus du mien, ses sourcils sur lesquels perle la sueur, ses lèvres rouge vif, encore humides de baisers.

– Lève-toi, Mace.

Quand je réalise finalement quelle est la situation, je retrouve ma voix et m'écrie, tremblante :

– Ouais, papa ?

Elliot remonte son pantalon, enfile sa chemise tandis que je tente de remettre mon jean, les mains frémissantes. Je m'immobilise en voyant le sang qui a coulé sur ma jambe et en fixant Elliot, dont les yeux ne me quittent pas tandis qu'il se reboutonne.

– Ça va ? murmure-t-il.

Les pas résonnent dans le long couloir.

– Ouais.

Je me tiens sur des jambes faibles et tremblantes, trouve mon tee-shirt, l'enfile et fais glisser mon soutien-gorge sous un coussin, au moment où mon père entre.

Il s'arrête sur le pas de la porte, pour observer la scène. Elliot s'est jeté sur les coussins dans le coin, lit son exemplaire élimé du *Club de la chance* sans ses lunettes. Il a les joues rouges et sa respiration est saccadée. Je me trouve à côté de la porte, réalisant soudain que je n'ai aucune idée ce à quoi ressemble ma coiffure mais que ce ne doit pas être génial. Elliot a plongé les doigts dedans, défait ma tresse et n'a pas cessé de les caresser.

Le souvenir me fait frémir.

Mon père me regarde en souriant. Je lance :

– Salut.

Il répond simplement, ce qui est tout à son honneur :

– Salut, les enfants.

Je tente de retrouver une respiration normale.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Mace, ma chérie, je suis désolé, mais crois-tu que tu pourrais être prête dans une heure ? Je dois retourner en ville pour un *fax*. (Qui envoie des fax de nos jours ?) Il faut qu'on rentre ce soir.

Il semble vraiment désolé.

*Nous étions censés passer deux jours supplémentaires ici, je pense, mais même si une immense déception m'envahit, j'acquiesce rapidement.*

– Pas de problème, papa.

Il adresse un signe de la main à Elliot, qui l'imité, puis s'en va.

Je me tourne lentement. Elliot a les yeux fermés, il se frotte le visage avant de prendre une grande inspiration, parce qu'il n'est plus nécessaire de feindre quoi que ce soit.

J'avance vers lui, m'agenouille à côté des coussins, submergée par le besoin d'être dans ses bras.

– Putain, on a frôlé la catastrophe, murmure-t-il.

Je hoche la tête. Je n'ai pas envie de partir. L'adrénaline continue à pulser en moi, mon corps en tremble encore. J'ai envie de lui faire des câlins et de parler avec lui de ce que nous venons de faire.

Il tourne la tête pour m'embrasser sur la tempe.

– Tu as saigné. Je sais que c'est... normal, mais je veux être sûr : est-ce que je t'ai fait mal ?

Je regarde en direction du plafond en cherchant une réponse honnête mais rassurante.

– Pas plus que ce à quoi je m'attendais.

Il m'embrasse. De petits baisers lents sur ma bouche, mon menton, mes joues.

– Il faut que tu fasses ta valise, dit-il en s'écartant avec réticence.

– Ouais.

Il se lève en me serrant contre lui, puis me repose sur mes pieds.

– Tu m'écris un mail ce soir ?

J'acquiesce. Je suis toujours frémissante. À cause de ce qui vient de se passer... et parce qu'on a bien failli être surpris en train de le faire.

Il prend mon visage entre ses mains, me regarde intensément dans les yeux.

– C'était... bien ?

– Ouais. (Je laisse échapper un rire nerveux.) Enfin... j'ai vraiment envie de recommencer.

L'adrénaline me met sur les nerfs, je me sens à fleur de peau.

– OK. (Il hoche frénétiquement la tête.) OK, donc on en discutera. Ça va ?

– Ouais. (Je souris.) Et toi ?

Il soupire.

– Je vais rentrer chez moi, prendre une longue douche et revivre le moment minute par minute, en dehors de l’instant où j’ai vu ton père sur le pas de la porte alors que je bandais encore.

Je me laisse aller contre lui et appuie mon front sur son torse.

– Je n’ai pas envie de partir.

Il m’embrasse dans les cheveux.

– Je sais.

– Est-ce qu’on vient de coucher ensemble ?

Il lève mon visage pour que je le regarde.

– Ouais, je crois bien.

Il se penche, m’embrasse doucement sur les lèvres une fois, deux fois, avant d’approfondir le baiser. Finalement, il s’écarte, m’embrasse le bout du nez et sort du dressing.

Et je songe, en entendant ses pas retentir dans l’escalier, à quel point il est étrange et merveilleux que nous ne nous soyons jamais dit *je t’aime*. Et que nous n’en ayons pas besoin.

Aujourd'hui





## Dimanche 31 décembre

– Même si nous sommes nés des mêmes parents, et que nous avons été élevés dans la même maison, Andreas et moi n’aurions pas pu être plus différents, dit Elliot pour ouvrir son toast.

Il glisse une main dans la poche de son pantalon de smoking. Il se tient devant toutes les tables, les fleurs, les bougies, un petit sourire aux lèvres.

– J’étais studieux, il était... (Elliot se gratte les sourcils.) Eh bien, il était athlétique.

Les invités, qui les connaissent tous les deux, pouffent de rire.

– J’étais obsessionnel, il était négligé. (Autre murmure d’appréciation.) J’apprenais le latin ; il communiquait en général par des grognements et des froncements de sourcils. (Quand il prononce ces mots, je me joins à l’hilarité collective.) Mais tous ceux qui nous connaissent savent que nous avons quelque chose en commun, et pas des moindres. (Elliot me jette un bref coup d’œil, comme s’il ne pouvait pas s’en empêcher, avant de se concentrer à nouveau sur Andreas.) Quand nous aimons, nous ne connaissons pas la demi-mesure.

Un murmure ému parcourt l’assistance et mon cœur se dissout en miel chaud dans ma poitrine.

– Andreas a rencontré Else à vingt-huit ans. Bien sûr, il avait eu des copines avant, mais rien de comparable. Il est

arrivé chez nos parents un samedi, l'air physiquement affecté. Les yeux écarquillés, bouche bée. Andreas avait perdu la capacité de parler en utilisant son vocabulaire normal, quoique très basique. (Les rires joyeux s'élèvent.) Il l'a invitée à dîner, et on aurait dit qu'il nous amenait la reine d'Angleterre. (Elliot sourit à sa mère.) Il a harcelé ma mère pour savoir ce qu'elle allait cuisiner. Il a supplié mon père de ne pas laisser le match des Niners en fond sonore pendant tout le dîner. Il m'a demandé de ne rien faire de bizarre, comme citer Kafka ou me lancer dans des tours de magie avec mes haricots verts. Pour un homme qui n'a jamais nettoyé sa chambre de sa propre initiative, une telle méticulosité sortait de l'ordinaire.

Un large sourire se peint sur mon visage ; une ligne de fracture enthousiaste et pleine d'amour.

– Et il a été aussi attentif, aussi loyal et dévoué chaque jour, depuis. Pendant quatre ans, je vous ai observés tomber encore plus amoureux l'un de l'autre. Dire qu'Else convient parfaitement à Andreas est un euphémisme. Apparemment, elle aime les abrutis. (Rires.) Et apparemment, elle nous aime aussi.

Elliot lève son verre en souriant chaleureusement à son frère et à sa nouvelle belle-sœur.

– Else, bienvenue dans la famille. Je ne peux pas te promettre que ce sera toujours calme, mais je peux t'assurer que tu ne recevras jamais autant d'amour que lorsque tu seras parmi nous.

Des exclamations retentissent, les verres tintent. Elliot se penche pour enlacer les jeunes mariés avant de revenir à sa place à côté de moi.

Sous la table, il me prend la main. Il tremble.

– Tu as été génial.

Il se penche en souriant, tout en prenant une bouchée de saumon de sa main libre.

– Ah ouais ?

Je l’embrasse sur la joue. Sa peau est chaude, un peu râpeuse maintenant, comme du papier à poncer très doux. Je m’empêche de lui mordiller la joue, même un tout petit peu.

– Ouais.

Quand je m’éloigne, je remarque que j’ai laissé une marque de rouge sur sa joue. Je l’essuie avec réticence. J’aimais bien voir cette marque. Elliot continue à manger en souriant, il me laisse faire, et jamais, de toute ma vie, je n’ai été aussi heureuse de me sentir la femme de quelqu’un.

Ce sentiment est nébuleux, j’ai l’impression d’être ivre après un shot – même sensation de chaleur dans ma gorge et dans mon ventre. Mais en réalité, *tout* mon corps est envahi par une douce chaleur. Je serre sa main dans la mienne et la pose haut sur ma cuisse. Il se fige, la fourchette en l’air, en m’adressant un sourire sournois puis prend une bouchée et mâche, avant de se tourner vers Andreas qui lui tapote l’épaule.

Le signal de la première danse est lancé. Andreas et Else se lèvent, se dirigent vers la piste et dansent pendant quelques instants avant que le DJ n’appelle tous les autres. Miss Dina et Mr. Nick s’avancent, suivis des parents d’Else. Elliot me regarde, les sourcils levés me posant une question évidente... et nous y voilà.

Il m’attire vers le centre de la piste de danse, un bras autour de ma taille, jusqu’à ce que je sois tout contre lui : poitrine contre poitrine, ventre contre ventre, hanches contre hanches.

Nous nous balançons en rythme. Nous ne dansons pas vraiment. Mais notre proximité enflamme tout mon corps et je sens l'effet produit sur le sien. Collé contre moi, il a un début d'érection, son désir devient évident dans cette posture.

J'ai envie d'être encore plus proche de lui, moi aussi. Une main dans la sienne, l'autre sur son épaule, qui glisse dans son cou et puis – lentement – dans ses cheveux. Elliot plaque nos mains jointes sur sa poitrine et se penche pour appuyer sa joue contre la mienne.

– Je t'aime, dit-il. Je suis désolé de ne pas pouvoir contrôler mes réactions corporelles.

– Ce n'est rien.

Je compte jusqu'à quinze battements de cœur avant d'ajouter :

– Je t'aime aussi.

Il en a le souffle coupé, ses épaules se mettent à trembler – c'est la première fois qu'il l'entend de ma bouche.

– Vraiment ?

Ma joue coulisse contre la sienne quand j'acquiesce.

– Ça a toujours été le cas. Tu le sais.

Ses lèvres sont si proches de mon oreille qu'elles l'effleurent lorsqu'il demande :

– Alors, pourquoi m'avoir quitté ?

– J'étais blessée. Et puis, j'étais brisée.

*Maintenant* il réagit. Il s'arrête brusquement de danser.

– Qu'est-ce qui t'a *brisée* ?

– Je n'ai pas envie d'en parler ici.

Il s'écarte et me scrute du regard comme s'il y déchiffrait des dizaines de messages différents.

– Tu veux partir ?

Je ne sais pas. J'ai envie de partir... mais pas de parler.

– Quand tu pourras. Plus tard, ce sera très bien.

– Où ?

N'importe où. Tout ce que je sais, c'est que j'ai besoin d'être avec lui. Un besoin pressant et impératif. Je *veux* être seule avec lui.

Je *le* veux.

– Ce n'est pas important.

Je pose mon autre main sur sa poitrine, me pends à son cou et lui caresse les cheveux. La respiration d'Elliot se coupe lorsqu'il se rend compte de ce que je suis en train de faire : attirer sa bouche vers la mienne pour qu'il m'embrasse.

Ses lèvres, fiévreuses, se posent sur les miennes. Il prend mon visage entre ses mains, me serre contre lui comme si ce baiser était une chose délicate et éphémère.

Dans son baiser, je devine une prière douloureuse comme une dévotion qui émane de lui. Il suce ma lèvre inférieure, ma lèvre supérieure, penche la tête pour m'embrasser passionnément, avant que je m'écarte, lui rappelant d'un coup d'œil aux alentours où nous sommes et combien de personnes ont remarqué qu'on s'embrassait.

Elliot ne leur accorde aucune importance. Il me prend la main, descend les marches de la piste de danse illuminée en direction des jardins.

Nos pas bruissent sur l'herbe mouillée. Je remonte ma robe et cours avec lui.

Nous nous éloignons sur le sentier, dans les ténèbres, où nous n'entendons plus que le bourdonnement des insectes et le murmure de la brise qui agite les feuilles. Les voix disparaissent dans la lumière derrière nous.

Onze ans plus tôt



## Samedi 31 décembre

Mon père se matérialise à ma droite, une flûte de champagne à la main pour lui et une coupe dont se dégage une suspicieuse odeur de Ginger Ale pour moi.

– Pas même un verre de gnôle ? je demande en lui lançant un regard noir, pour plaisanter. Cette fête est nulle.

Mon père en profite pour observer les alentours parce que cette fête, assez évidemment, est loin d'être nulle. Elle a lieu sous la coupole du *Palace Hôtel* et tous les invités sont beaux, ruissellent de bijoux et sont – Dieu merci – étonnamment chaleureux. La pièce entière est décorée de milliers, voire d'un million de petites lumières blanches. Nous célébrons la nouvelle année au cœur d'une constellation. Même si je suis loin d'Elliot, je ne peux pas exactement me plaindre.

Il sera minuit dans quelques minutes, la foule se densifie autour de nous, se presse au bar pour avoir un verre à la main lorsque le décompte commencera.

Calée sous mon bras, ma pochette se met à vibrer. Je lève les yeux vers mon père, qui acquiesce en signe de permission, et je m'éloigne dans le couloir.

Je jette un coup d'œil à mon téléphone. 23h55. Elliot m'appelle.

– Salut, je fais, le souffle court.

– Salut, Mace.

Il parle fort et semble heureux.



Je me mords les lèvres pour m'empêcher de rire.

– Avez-vous bu quelques cocktails, M. Petropoulos ?

– Un ou deux. (Il rit.) Apparemment, je suis un poids plume.

– Parce que tu n'as pas l'habitude de boire. (Je m'éloigne dans le couloir et m'appuie contre un mur. La clameur de la fête diminue de volume jusqu'à devenir un bruit de fond : des voix, des verres qui tintent, de la musique.) Où es-tu ?

– À une fête. (Il se tait et je perçois dans le brouhaha, une sonnette au loin.) Chez, hum, quelqu'un.

– Quelqu'un ?

Il hésite et inspire brièvement, et vu la manière dont il retarde le moment de répondre, je devine tout de suite.

– Chez Christian.

Je me tais. Le peu que je sais de Christian ne m'inspire pas confiance. Les choses dégénèrent toujours très vite en présence de Christian, du moins, d'après les récits d'Elliot.

– Ah.

– Ne réponds pas « Ah », jeune fille. (Sa voix est sourde et lente.) C'est une fête. Une fête avec beaucoup de gens dans une grande maison.

– Je sais. (Je prends une grande inspiration.) Fais juste attention. Tu t'amuses ?

– Non.

Je souris et demande :

– Qui est là ?

– Des potes, marmonne-t-il. Brandon. Christian. (Pause.) Emma. (Mon ventre se contracte). D'autres camarades du lycée, ajoute-t-il rapidement.

J'entends quelque chose tomber en arrière-fond et Elliot lance : « Oh, arrête », puis une fille rit en prononçant son prénom avant qu'il s'éloigne dans un endroit plus calme.

– Et, je ne sais pas, Mace. *Tu n'es pas là.* Donc, je me fous un peu des invités.

Je ris, tendue. Je visualise soudain un quotidien où on boirait des bières ensemble, dans nos chambres d'étudiant, avec des heures et des heures seuls tous les deux. Je sens que l'avenir nous tend les bras.

Plein de promesses.

– Où es-tu ?

– Une fête glamour.

– C'est vrai, c'est vrai. *Smokings. Bonne société.*

Je jette un coup d'œil derrière moi en direction de la grande salle de bal.

– Tout le monde est bourré.

– Ça a l'air horrible.

– Ça a l'air de ressembler à ta fête, je réplique en regardant mon père, un peu plus loin, parler avec une jolie blonde. Mon père semble s'amuser déceimment.

– Tu portes une robe élégante ?

Je jette un coup d'œil à ma robe verte scintillante.

– Ouais. Une robe verte à sequins. Je ressemble à une sirène.

– Genre, une princesse Disney ?

Je ris.

– Non. (Je passe une main sur mon ventre.) Mais je crois qu'elle te plairait.

– Est-elle courte ?

– Pas vraiment. Au niveau du genou.

– Moulante ?

Je me mords les lèvres et chuchote. Ce qui n'est pas nécessaire, bien sûr : le volume sonore de la fête couvre mes paroles.

– Pas très *moulante* mais... ajustée.

– Hé, grogne-t-il. Tu ne préférerais pas porter un jean et un sweat avec moi ? Être sur mes genoux ?

Je glousse, parce qu'il ne filtre pas ses paroles.

– Clairement.

– Je t'aime.

Je me fige et ferme les yeux en entendant ces mots.

*Répète-le*, je pense, et je me demande si c'est vraiment comme ça que j'ai envie de l'entendre se déclarer : alors qu'il est ivre – pour la première fois, autant que je sache – à des milliers de kilomètres.

– Vraiment, grogne-t-il. Je t'aime tellement, putain. Je *t'aime* et je te désire et je te *veux*. Je t'aime comme la personne avec qui je veux être pour toujours. Je... juste... Macy ? Veux-tu m'épouser ?

Le temps se fige. Les planètes s'alignent, puis s'éloignent. Les années défilent à toute allure. Les voix, la musique et le tintement des verres autour de moi disparaissent dans le néant et il ne reste plus que l'écho de la proposition qui vient de lui échapper.

Je bégaye avant de parvenir à prononcer des paroles intelligibles. Malheureusement, la première chose cohérente qui m'échappe, c'est :

– *Quoi ?*

– Merde. *Merde*, j’ai tout foutu en l’air.

– Elliot... ?

Sa voix est étouffée, il lance :

– Serais-tu d’accord pour me rejoindre ? J’ai envie de te demander en mariage. En personne.

Je regarde autour de moi, le cœur battant la chamade.

– Je... Ell... Je ne suis pas sûre de pouvoir venir ce soir. C’est énorme.

– Oui. Mais c’est réel.

– OK, je vois. (Je ferme les yeux. Il m’a dit qu’il m’aimait et m’a demandé de l’épouser dans la même conversation. Au *téléphone*.) C’est juste... mon père ne me laisserait jamais conduire avec tous les gens ivres sur la route.

Il reste silencieux si longtemps que je regarde mon téléphone pour m’assurer que je n’ai pas raccroché par erreur.

– Elliot ?

– Est-ce que tu *m’aimes*, toi ?

Je soupire et ravale des larmes. Je n’imaginai pas cette conversation ainsi – ni parler de notre *futur* de cette façon – mais voilà que nous y sommes, là tout de suite.

– Tu sais que oui. Je n’ai pas envie d’en parler au téléphone.

– Je sais, mais tu vois ce que je veux dire ? Est-ce que tu *veux* m’épouser ? Est-ce que tu veux vivre ça pour toujours ? À Goat Rock, dans notre bibliothèque, nous promener partout, voyager. Veux-tu me caresser, être avec moi, te réveiller parce que ma bouche est sur toi, veux-tu être celle qui m’offrira des

orgasmes ou... putain, à qui j'en procurerai, et vice versa ?  
Penses-tu à une vie avec moi ou à te marier avec moi ?

– Ell...

– Moi oui, dit-il, empressé. Tout le temps, Macy.

Je suis incapable de parler, mon cœur bat si fort.

– Tu sais que moi aussi.

– Viens ce soir, s'il te plaît, Macy, s'il te plaît.

Les trompettes retentissent, des confettis tombent partout, y compris sur ma tête, mais tout ce que j'entends, c'est le bruissement de la ligne.

– Je viens le week-end prochain, d'accord ?

Il soupire. Tout le poids de l'univers en un soupir.

– Tu promets ?

– Bien sûr que je promets.

Je jette un coup d'œil circulaire à la pièce, mon père avance vers moi, un grand sourire aux lèvres – chose rare. À l'autre bout du fil, il y a aussi beaucoup de chahut, je n'arrive presque plus à entendre Elliot.

– Macy ? Je ne t'entends plus ! Il y a beaucoup de bruit ici.

– Ell, amuse-toi mais fais attention, d'accord ? Tu me donneras un baiser de la nouvelle année la semaine prochaine.

– OK.

Il se tait et je sais ce qu'il attend, mais je ne prononcerai pas ces mots au téléphone. Et encore moins parce que je serais obligée de crier pour qu'il m'entende et que je ne suis même pas sûre qu'il s'en souviendra.

– Bonne nuit. (Il reste silencieux, je regarde à nouveau mon téléphone avant de le coller à mon oreille.) Ell ?

– Bonne nuit, Mace.

Il raccroche.



Je crois que je serais incapable de décrire ce qui s’est produit pendant la fête, suite à cet appel. Après un câlin et une danse avec mon père, je fais les cent pas dans le couloir qui donne sur la salle de l’événement pendant environ une demi-heure.

J’ai détesté ne pas avoir cette conversation avec Elliot en personne.

J’ai détesté qu’on franchisse cet énorme pas, qu’on admette qu’il existe un avenir pour nous – en dehors du dressing, dans le monde réel, avec une vraie relation – et qu’il ait été à des kilomètres et des kilomètres de moi, ivre par-dessus le marché.

J’ai détesté le ton de sa voix quand il m’a dit bonne nuit.

– Macy, que fais-tu là ? demande mon père.

Ses pas résonnent sur le marbre, il s’approche. Le rugissement de la fête me donne l’impression d’être de l’eau froide ruisselant sur ma peau.

– Tu veux partir ?

Je lève les yeux vers lui, acquiesce et m’effondre en sanglots.



– Je ne comprends pas quel est le problème, lance mon père en prenant un virage serré.

Je l’observe pour m’assurer qu’il est vraiment sobre. Je ne l’ai pas vu boire, mais il semble à peu près aussi calme que moi.

– Tu as eu une bonne conversation avec Elliot, et maintenant tu es bouleversée ?

– Je n’ai juste pas aimé la manière dont il a raccroché. J’ai eu l’impression qu’il voulait vraiment que je le rejoigne.

– Je sais que tu te sens plus chez toi quand tu es là-bas, mais vous avez toujours procédé comme ça tous les deux. Pourquoi une telle urgence ? demande mon père, rationnel.

Pour être honnête, il ne connaît pas tous les détails. Je ne lui ai pas dit qu’Elliot m’avait déclaré son amour. Je n’ai clairement pas fait allusion à sa demande en mariage.

– C’était juste... étrange.

Contrairement à Elliot, mon père insiste rarement.

Après vingt minutes de silence, il se gare dans notre allée et éteint le moteur. Il se tourne vers moi et demande calmement :

– Aide-moi à comprendre.

Je commence, en sentant les larmes monter dans ma gorge :

– C’est mon meilleur ami. Je crois que nous sommes tous les deux nerveux à l’idée de ce qui arrivera quand nous saurons où nous irons à la fac, et ce qu’on fera après – quand nos vies ne seront plus seulement ponctuées par des week-ends ensemble. J’ai eu un mauvais pressentiment quand nous avons raccroché et je ne sais pas ce que je ferais si quelque chose tournait mal entre nous. (Je reste assise, en fixant le compteur dans la voiture silencieuse.) Parfois, je me demande si on devrait se contenter d’être amis pour que j’arrête d’avoir constamment peur de le perdre.

Mon père fait la moue, pensif.

– Donc, c’est ton Laís.

Les larmes me brouillent la vue quand il prononce le prénom de ma mère. Cela fait des années que je ne l’avais pas entendu dans sa bouche.

– Vous êtes jeunes tous les deux mais... s'il *est* cette personne pour toi, continue mon père, tu ne pourras pas te contenter d'être son amie. Tu voudras tout lui donner, lui prouver ton amour de toutes les façons possibles.

Les larmes roulent sur mes joues.

– Je passais tout le temps que je pouvais avec elle, murmure-t-il en se tournant vers moi. J'aurais fait n'importe quoi pour elle. Je ne regrette pas un seul moment de notre amour, même si sa mort est une souffrance permanente.

Je hoche la tête, la gorge serrée.

– Je sens déjà que j'ai perdu tant de temps loin de lui.

– Ce ne sera pas toujours le cas.

Je lui demande :

– Je peux le rejoindre ce soir ?

Il me dévisage longuement et calmement.

– Tu es sérieuse ?

– Ouais.

Il ferme les yeux et inspire profondément.

– Tu feras attention ?

Le soulagement me submerge.

– Je te le promets.

Mon père regarde droit devant lui, à travers le pare-brise, en direction de sa vieille voiture, garée devant la nouvelle.

– J'ai fait le plein de la Volvo ce matin. Tu peux la prendre.

Je me penche vers son siège et lui fais un câlin.

– Tu m'appelles quand tu arrives là-bas ?

Je hoche la tête dans son cou et le lui promets.



Aujourd'hui



## Samedi 31 décembre



Elliot s'arrête sous un bosquet d'oliviers et se tourne pour me dévisager. Nous nous sommes tellement éloignés que le chant des criquets est assourdissant, les échos de la fête du mariage ressemblent à un léger bruit de fond. Nous avons dû marcher plus d'un kilomètre, sur le sentier soigneusement entretenu se transformant en chemin de terre poussiéreux.

Seigneur, par où commencer ?

*J'ai envie de commencer par le toucher.*

*Il* risque de vouloir commencer par des mots, des explications et des excuses – les miennes *et* les siennes. Il me reste encore tellement de choses à lui dire.

Sa respiration saccadée fait onduler sa chemise, et mes propres poumons semblent s'agiter dans ma poitrine, s'efforçant d'assimiler l'oxygène que je respire.

Je m'attends à ce qu'il dise quelque chose, mais il se contente de tomber à genoux devant moi, de passer ses bras autour de mes hanches et de coller son visage à mon ventre. Immobile un instant, je fixe ses cheveux en essayant de comprendre pourquoi ses épaules tremblent.

Il pleure.

– Non, non, je murmure.

Je plonge les doigts dans ses cheveux, l'oblige à me regarder puis me penche, le pousse contre un arbre et m'approche tout contre lui, jusqu'à ce que son visage soit si proche du mien que je le vois flou. Je fais glisser ses lunettes sur son front et les dépose sur l'herbe avec précaution.

– Qu'est-ce qu'on est en train de faire ? demande-t-il.

– Tu m'as manqué.

Je l'embrasse dans le cou et sur les joues.

Il m'écarte en me prenant par les épaules et je vois deux grosses larmes rouler sur ses pommettes.

– Je pensais que je ne te toucherais plus jamais.

– Moi aussi, j'ai pensé ça.

Il se mord la lèvre inférieure, les yeux écarquillés.

– Je prendrai tout ce que tu me donneras. Est-ce pathétique ?

Je me penche et effleure ses lèvres, en inspirant l'odeur fraîche de son after-shave, la fragrance de l'herbe, en sentant que j'ai besoin de plus d'oxygène pour ne pas m'évanouir.

Sa bouche s'ouvre contre la mienne et il se redresse avec un bref soupir, avant de reprendre mon visage entre ses mains. Il m'embrasse à nouveau, frénétique, en inclinant la tête, en mordant et en suçant, et j'en veux plus, plus profondément. Je veux tout de lui. Ses gémissements s'étouffent contre ma bouche, mes dents, dans mes soupirs. Il glisse les mains sous ma robe, la remonte sur ma taille tandis que je défais son nœud papillon et déboutonne sa chemise.

Ses doigts froids se posent sur l'intérieur de ma cuisse. Son torse est si chaud, je m'enhardis, j'effleure ses clavicules,

m'aventure sur son ventre, guidée par le désir de sentir chaque centimètre carré de sa peau vibrer sous mes mains.

Il grogne des mots inintelligibles lorsqu'il me touche à travers ma culotte. Puis ses doigts remontent sur mon nombril et se hasardent sous la dentelle. J'écarte les genoux pour lui donner l'accès à l'endroit où j'ai le plus envie qu'il me caresse, plus que n'importe quoi au monde.

– C'est moi qui te fais mouiller comme ça ? demande-t-il en s'écartant pour me regarder. (Il me pénètre d'un doigt, tout en me caressant avec le pouce.) C'est *moi* ?

J'acquiesce. Son émerveillement est contagieux ; c'est ce qui amplifie chaque contact, me pousse à bouger en rythme, à le mordre tandis qu'il me donne du plaisir. C'est ce qui envoie mon corps dans une spirale, vers une destination, si proche, à quelques caresses près.

– Eil.

– Ouais.

– Je vais jouir.

Il sourit et répond :

– Bien.

Je triture sa ceinture, sa braguette.

– Attends, dis-je à mon corps. Seigneur, j'y suis presque.

*Attends.*

*Attends. Attends.*

Il continue à me caresser tout en s'écartant. Il m'observe :

– Est-ce que tu veux... ?

Ses doigts glissent sur moi, plus de pression, plus vite.

Je plonge maladroitement la main dans son pantalon, trouve sa chaleur, referme ma main sur son sexe. Je le chevauche pour qu'il soit tout contre moi, mouillé par moi.

Il grogne en me pénétrant et ce gémissement réveille une sauvagerie oubliée en moi.

Le soulagement que je ressens – son sexe épais et impatient, qui va et vient en moi, finalement – enflamme tout mon corps. Il halète, murmurant qu'il ne veut pas jouir, qu'il ne veut jamais jouir, qu'il voudrait que ça dure toujours. Je suis déjà au bord de l'explosion, et la frénésie de ce moment m'affecte, putain. Il me prend plus fort, frénétique.

Les crickets et Elliot semblent se taire lorsque je pousse un grand cri.

Dans le silence qui suit, je distingue les battements fous de son cœur en posant mes lèvres dans son cou. Mais il prend mon visage entre ses mains et l'attire en direction du sien.

– Ouais ? murmure-t-il. (J'acquiesce, en sentant son poids en moi.) Seigneur, dit-il avant de m'embrasser, c'est surréaliste.

Plus rien n'existe en dehors des minuscules mouvements de mes hanches contre les siennes et de ses baisers mouillés. Je bouge à peine. Je me contente de me balancer, de me contracter. Je ne m'attends donc pas à ce qu'il murmure entre ses dents que l'orgasme pointe.

Je lui pose la question, contre ses lèvres :

– Tu veux que j'arrête ?

– Seulement si c'est ce que tu veux. (Sa langue touche la mienne, il grogne.) Macy, ma chérie, je suis tout près.

Je ne sais pas pourquoi c'est à ce moment que je réalise que tout est réel, que nous sommes en train de faire l'amour, à moitié habillés, quelque part dans les jardins, pendant le mariage de son frère. Mais lorsqu'Elliot jouit, je veux sentir ses mains et l'air froid et humide sur ma peau et non sur la soie de ma robe. Chaque fois que nous nous sommes caressés, nous étions en partie vêtus.

Je défais la fermeture Éclair de ma robe, ouvre mon soutien-gorge bustier. Ma robe s'affaisse au niveau de ma taille.

Sa bouche se promène sur moi, laissant échapper des murmures admiratifs – ma chaleur, le velouté de ma peau, la douceur de mes seins sous sa langue. Je le sens contre mon ventre, car il a ouvert sa chemise et l'excitation monte, il accélère, me prend plus fort, et ses mains trouvent mes seins.

Je me tends de désir, bouge plus vite, plus fort. Je m'empale profondément sur lui trois,

*oh*

quatre, cinq, six fois

– Putain.

Il me mord,

fort.

– *Oui.*

Elliot m'immobilise d'une main ferme et se met à trembler, la bouche ouverte, en me mordillant les seins.

Il va me laisser une marque.

Mais même après l'orgasme, il continue de me titiller, de jouer avec mes tétons du bout de la langue, comme pour

s'excuser de sa douce attaque. Il tressaille de temps à autre, sa respiration est saccadée.

Je plonge les doigts dans ses cheveux en le tenant contre moi. Chaque fois qu'il me caresse, j'en ai la chair de poule. Il effleure mes fesses, me serre contre lui.

Il a joui en moi.

Il est *toujours* en moi.

Que venons-nous de faire ?

Et comment ai-je pu vivre si longtemps sans lui ?

Faire l'amour avec lui me semble soudain aussi vital que l'oxygène, l'eau et la chaleur.

Il tourne son visage vers moi, avec l'air d'attendre quelque chose, et je n'ai qu'à bouger d'un centimètre pour l'embrasser, paresseusement, avec un soulagement renouvelé.

C'est à la fois familier et nouveau. Sa peau est plus épaisse, mal rasée, ses lèvres plus dures. Son sexe fiché en moi semble plus large.

Je commence à me soulever – inquiète à l'idée de froisser son smoking – mais il me retient, en collant ses hanches aux miennes.

– Pas encore, murmure-t-il contre ma bouche. J'ai envie de rester comme ça. Je n'arrive pas à y croire.

– Moi non plus.

Je me perds dans la sensation de sa langue souple, des petits baisers qui s'approfondissent.

– Je vais sûrement avoir envie de recommencer.

Je souris.

– Moi aussi.

Il m’embrasse dans le cou et me caresse les seins de la main gauche.

– C’est étrange. J’ai l’impression d’avoir couché avec un inconnu et avec un vieil amant.

Il éclate de rire, puis se penche pour m’embrasser la poitrine. Quand il s’écarte, il chuchote :

– Tu veux que je t’avoue un truc encore plus étrange ?

Je ferme les yeux.

– Je veux tout savoir.

Et pour la première fois en dix ans, c’est vraiment le cas.

– Pendant des années, je n’ai couché avec personne, après toi. Tu as été la seule fille avec qui j’ai couché avant... eh bien, longtemps.

Ses mots me font frémir et me tirent de la torpeur du plaisir sexuel, avant que l’angoisse me submerge, comme l’obscurité engloutit la lumière.

– Je t’ai aimée toute ma vie, continue Elliot en m’embrassant sur l’épaule. (J’ouvre lentement les yeux et il lève les siens vers moi.) Du moins, à partir du moment où j’ai envisagé l’amour, le sexe, les femmes.

Il se trouve toujours en moi.

Il sourit, la lueur de la lune illumine sa mâchoire.

– Je n’ai jamais désiré quelqu’un comme je te désire. Il m’a fallu longtemps avant de désirer quelqu’un d’autre, même juste physiquement.

C’est un peu comme se retrouver au centre d’une tornade. Tout autour de moi, les éléments se déchaînent, mais dans ma



tête, le calme règne.

Face à mon silence, il écarquille les yeux puis les referme.

– Oh, Seigneur. Je viens de réaliser ce que j'ai dit.

Onze ans plus tôt



## Dimanche 1<sup>er</sup> janvier

Lorsque j'arrive au niveau du Richmond Bridge, j'appelle Elliot et écoute la tonalité retentir en haut-parleur, avant de tomber finalement sur sa messagerie. Dix minutes après être partie, j'ai réalisé que je ne savais pas où vivait Christian et que je n'avais aucune idée du temps qu'Elliot passerait là-bas. Il est un peu plus d'une heure du matin maintenant – et il est donc tout à fait possible qu'il soit rentré chez lui et qu'il dorme, auquel cas je ne pourrai pas le retrouver sans réveiller le reste de la maisonnée.

L'autoroute 101 s'étend dans l'obscurité devant moi, occasionnellement illuminée par les phares d'une voiture qui passe. Sinon, elle est déserte, parce que les gens l'empruntent seulement pour basculer sur la nationale qui relie les petites villes : Novato, Petaluma, Rohnert Park... Au niveau de Santa Rosa, j'essaie de le rappeler et, cette fois, une voix masculine inconnue répond :

– Téléphone d'Elliot.

En arrière-plan, je perçois le tapage, les exclamations et les cris rauques typiques de l'ivresse.

Un mélange amer de soulagement et d'irritation me tord le ventre. Il est presque 2h du matin et il – ou du moins, son téléphone – se trouve toujours à la fête.

– Elliot est là ?

– Qui est à l'appareil ?

Je me tais un instant.

– Qui a répondu ?

Le type prend une grande inspiration, et sa réponse jaillit, comme s’il se doutait soudain de mon identité :

– Christian.

– Christian, c’est Macy.

Il soupire longuement.

– La Macy d’Elliot ?

Quelqu’un crie, derrière :

– Mec.

– Oui, je confirme. Sa copine, Macy.

– Oh merde ! (Le silence se fait à l’autre bout de la ligne, les bruits semblent étouffés, comme si quelqu’un avait mis une main sur le combiné. Après quelques instants, il répond simplement.) Elliot n’est pas là.

– Il est rentré sans son téléphone ?

– Nan.

Perplexe, j’insiste :

– Donc, comment peut-il ne pas être là si tu sais qu’il n’est pas rentré chez lui ?

– Macy. (Il laisse échapper un rire rauque et saoul.) Je suis bien trop défoncé pour te suivre.

– OK, dis-je calmement. Peux-tu me donner ton adresse ?

Il marmonne une adresse sur Rosewood Drive en ajoutant :

– Deuxième maison sur la gauche. Mais tu ne pourras pas te tromper, avec la musique.

Quelqu’un proteste :

– Chris. *Ne fais pas ça.*

Christian laisse échapper un autre rire tonitruant.

– Qu'est-ce que j'en ai à foutre ?

Puis il raccroche.



La maison de Christian est moderne et donc immense, en comparaison avec les autres demeures modestes de style Craftsman d'Healdsburg. Elle trône sur une colline, avec vue sur un vignoble. Il avait raison : la musique m'est parvenue à l'instant où je suis entrée dans sa rue. Il y a des voitures stationnées partout sur l'allée, un peu n'importe comment dans le virage. Je me gare dès que je trouve une place libre dans la rue, à quelques maisons de distance. Je remonte la fermeture Éclair de ma doudoune sur ma robe, laisse mes talons dans la voiture et enfle des tongs qui traînent dans le coffre, avant de remonter la colline.

Il semble stupide d'essayer de frapper à la porte. Elle est légèrement entrouverte, le tapage de la fête s'en échappe, et je me contente d'entrer en trébuchant sur une pile de chaussures, détail étrangement prévenant vu l'état de la maison. Des cannettes, des bouteilles, des mégots de joints ont envahi toutes les surfaces planes. La musique et le bruit de la télévision semblent rivaliser dans la cacophonie ambiante. Sur le canapé du salon, deux mecs ronflent, inconscients, et un troisième, installé face à la télé, une manette à la main, joue à *Call of Duty*.

– Tu as vu Elliot ? je demande en hurlant pour couvrir le bruit des coups de feu fictionnels.

Le type lève les yeux, jette un coup d'œil en direction de la cuisine, puis hausse les épaules.

Je me dirige vers la cuisine.

La pièce est immense, et c'est un désastre total. Un blender rempli d'une mixture alcoolisée est abandonné dans un coin. L'îlot de marbre est recouvert d'une pyramide de cannettes de bière, entourée de chips, de traînées de sauce, d'une piste de M&M's. L'évier est plein de verres sales, surmontés par un énorme bong de marijuana.

Quelqu'un lance derrière moi :

– Il est à l'étage.

Je me tourne et reconnais Christian grâce aux photos sur le bureau d'Elliot. Il est grand – pas autant qu'Elliot –, mais plus massif, avec un bouc de mauvais goût, une tache de bière sur son tee-shirt des Chico State Wildcats. Ses yeux sont injectés de sang et ses pupilles tellement dilatées que ses iris semblent avoir disparu. À côté de lui, un autre type me dévisage, les yeux écarquillés, avec l'air d'être sur le point de vomir. C'est Brandon.

Les deux meilleurs amis d'Elliot.

– À l'étage ? je répète.

Christian lève le menton et acquiesce, tout en se curant les dents.

– Il est vraiment bourré, ajoute Brandon en me suivant lorsque je sors de la cuisine en direction de l'escalier. (Sa voix devient de plus en plus désespérée quand je commence à monter les marches.) Macy, si j'étais toi, je ne monterais pas. Je crois qu'il est en train de vomir.

– Alors, je vais le ramener à la maison.

Même ma voix semble faible, étouffée, comme si elle provenait de haut-parleurs situés dans les recoins d'une cage d'escalier.

– On le ramènera chez lui. (Brandon pose délicatement une main sur mon coude.) Laisse-le découvrir.

Mon cœur bat la chamade. Je ne sais pas ce que je vais découvrir... mais non, c'est faux. Je crois savoir. Je devine ce que signifient le sourire arrogant de Christian et l'anxiété croissante de Brandon. Quand j'y repense, je ne sais pas si j'ai eu un pressentiment en montant ou si c'était juste tellement *évident*.

– Si j'étais toi, je rentrerais chez moi, Macy, me supplie Brandon. Quand il se réveillera, je lui dirai de t'appeler.

Sa voix ressemble à un vrombissement lointain qui me poursuit. J'arrive en haut des marches et me dirige vers la seule porte fermée, à l'autre bout du couloir. Je l'ouvre et me fige.

Une longue jambe pend du lit défait. Elliot porte encore ses chaussures, ses lacets sont toujours *faits*, mais son jean et son boxer se trouvent au niveau de ses genoux et sa chemise est ouverte, exposant les lignes de son torse et la ligne sombre de poils sur son nombril.

Brandon avait raison. Elliot est en train de cuver.

Tout comme Emma, allongée nue sur son torse.

Je recule d'un pas et me heurte à Brandon.

Je murmure :

– Oh mon Dieu !

J'ai déjà eu des peines de cœur avant, mais cette sensation est différente, comme si on venait de craquer une allumette sur un organe sanglant, et qu'on la maintenait là, en attendant patiemment qu'il se dessèche, devienne charbon, s'enflamme.

*Je t'aime tellement putain.*

*Je t'aime et je te désire et je te veux.*

*Je t'aime comme la personne avec qui je veux être pour toujours.*

*Veux-tu m'épouser ?*

– Oh mon Dieu !

– Macy, ce n'est vraiment pas ce que tu crois, fait Brandon en posant une main sur mon épaule. Crois-moi, je t'en prie.

– Je crois qu'il a couché avec elle, dis-je d'une voix blanche, en m'écartant de lui.

La scène a beau m'horrifier, je n'arrive pas à détourner le regard. Emma, dont la bouche est ouverte sur son torse, ronfle. Le sexe d'Elliot est flasque contre sa cuisse.

Je ne l'ai jamais vraiment vu nu avant, je n'ai jamais...  
*regardé.*

Brandon trépigne à côté de moi.

– C'est elle, Macy. Jamais Elliot ne...

– Oh putain, lance Christian qui surgit derrière moi. Ce n'est pas ton meilleur profil, Ell.

Je reste bouche bée et laisse échapper un son étouffé qu'il semble interpréter comme une question.

– Nan, ils ont un passé. Juste... laisse tomber, renchérit Christian qui rote bruyamment avant de se frapper la poitrine du poing. Ce n'est rien d'important. Ils font juste des trucs de temps en temps.

Je me tourne, les bouscule et me rue dans le couloir, dévale l'escalier, traverse la cuisine et sors par la porte d'entrée dans l'air glacial et limpide. L'oxygène ne semble pas parvenir à mes poumons. Je m'efforce de respirer, mais c'est comme si on m'avait donné plusieurs grands coups dans le diaphragme.





Deux heures et demie du matin le 1<sup>er</sup> janvier, et je suis la conductrice la plus sobre mais la moins prudente sur la route. Je navigue maladroitement à travers un mur de larmes, sur la route tortueuse, en faisant des zigzag pour remonter la colline, puis descendre l'allée de graviers. Je crie seule et désespérée dans l'habitacle, et manque faire demi-tour plusieurs fois parce que je n'en crois toujours pas mes yeux. Elliot et Emma allongés ensemble.

Je ne jette pas un regard à la maison d'Elliot en gravissant les marches de la mienne, effrayée à l'idée de frapper à la porte, de lui demander de descendre, même si je sais pertinemment qu'il n'est pas là.

Je suis complètement paumée, mais une chose est claire : je ne serais pas capable de rentrer à Berkeley en un seul morceau.

À l'intérieur, la maison est glaciale. Des bûches de bois sont soigneusement rangées dans une caisse – je pourrais faire un feu, manger quelque chose pour apaiser mes brûlures d'estomac –, mais je suis incapable d'arriver jusqu'au canapé. J'attrape une couverture sur un fauteuil et me recroqueville par terre.

Honnêtement, je ne me souviens de rien, en dehors de la sensation du sol froid contre le côté droit de mon corps. Je pense que mon cerveau a mis la clé sous la porte. Un instinct d'autopréservation m'a empêchée de voir ses hanches nues, sa main familièrement posée sur son nombril. La part protectrice de mon esprit voudrait que j'oublie l'odeur caractéristique de la chambre – les émanations corporelles, la transpiration, la bière et le sexe – ou le ton badin avec lequel Christian a fait référence à leur intimité.

Mais disait-il vrai ? Cela avait-il lieu toutes les semaines, depuis toujours ? Emma et Elliot, une relation sans attaches,

pour parer à l'ennui de leurs vies ? S'écrivant pour se voir quand ils n'avaient rien d'autre à faire. S'embrassant dans le parc parce que – pourquoi pas ? Je n'ai aucun doute sur l'amour d'Elliot – je sais qu'il m'aime, je le sens dans ma chair – mais j'ai toujours été avec lui seulement un tiers du temps, et pendant les deux autres tiers, il y avait Emma. Tous les jours au lycée, pendant toute l'année : accessible, facile, familière.

Je n'ai aucune idée de qui est Elliot, dans la vie réelle. Mon Elliot existe seulement certains jours, et uniquement dans les confins de notre dressing.

*Je ne le connais pas du tout. Je ne le connais pas du tout.* C'est la pensée horrible qui hante mes rêves – des rêves où je tombe sur lui dans un bus et où je ne le reconnais pas, des rêves où je passe à côté de lui dans un couloir et où je suis certaine que j'ai loupé quelque chose d'important, mais j'ignore de quoi il s'agit.

Aujourd'hui



## Dimanche 31 décembre

Je lève les hanches et sens ma poitrine se contracter lorsque nos corps se détachent l'un de l'autre. Je sens Elliot battre en retraite sous moi, les yeux pleins d'une douleur qui semble augmenter un peu plus à chaque seconde que nous restons silencieux.

– Tu ne m'as jamais laissé t'expliquer ce qui s'est passé, dit-il.

Je n'arrive pas à le regarder dans les yeux. Ça va tellement plus loin que ça, mais même si ces détails semblent insignifiants aujourd'hui, je sais que c'est par là que nous devons commencer.

Je lui rappelle :

– Tu m'as dit que tu m'aimais ce soir-là. Pour la première fois.

Il acquiesce frénétiquement.

– Je sais.

– Tu m'as demandée *en mariage*.

Elliot m'attrape par le bras et referme les doigts sur mon poignet.

– C'était sérieux. J'avais une bague.

Je le dévisage, choquée.

– Si j'avais dit oui, aurais-tu quand même baisé Emma ?

– OK. (Il se lève, remonte son pantalon et boucle sa ceinture.) OK. (Sa chemise est froissée, il a les cheveux emmêlés. Elliot me dévisage, le visage illuminé par la lune et les lumières lointaines de la fête. Il se penche pour récupérer ses lunettes et les remet.) Tu sais combien de fois j’ai imaginé te raconter cette histoire ?

– Probablement autant de fois que j’ai essayé de prétendre que je n’avais pas vu ce que j’avais vu.

Il s’agenouille.

– Je n’ai pas su ce qui s’était passé avant plusieurs jours.

– Quoi ?

– J’ai dit à Christian que tu ne me rappelais pas, et il a répliqué : « Probablement parce qu’elle a vu Emma nue sur toi. »

Je détourne les yeux. L’image est encore tellement claire dans mon esprit.

– Et le pire, continue-t-il calmement, c’est qu’avant qu’il m’en parle, je ne me souvenais pas d’avoir couché avec *Emma*. Elle n’était plus là quand je me suis réveillé.

J’ai besoin de digérer l’information pendant deux, trois, quatre secondes.

– Tu t’es réveillé le pantalon sur les genoux, Ell. Ça ne t’a pas donné un indice ?

– C’est ce que je n’arrive pas à comprendre, murmure-t-il. Dans ma tête, c’était toi. Dans ma tête, *tu* étais venue à la fête, *tu* m’avais trouvé endormi sur le lit de Chris. Dans ma tête, *tu* m’avais sucé, tu étais montée sur moi. Je ne me souviens pas d’avoir couché avec Emma ce soir-là. Je me souviens d’avoir couché avec *toi*.

– Est-ce que tu t’entends ?

Je le dévisage, bouche bée. Dans ma poitrine, mon cœur est un tonnerre qui gronde depuis que j'ai entendu *m'avais sucé*. Je ne l'ai jamais fait – mais elle, oui ?

– Te rends-tu compte du lot de conneries que tu es en train de me servir ? Tu m'expliques que cette nuit-là, tu as couché avec Emma mais que tu croyais que c'était *moi* ?

Elliot grogne et passe une main dans ses cheveux.

– Je me rends compte que ça semble absurde. Même à l'époque, je n'arrivais pas à retrouver le fil de la soirée, mais j'ai eu onze ans pour y repenser. J'étais tellement ivre, Mace. Je me souviens de m'être réveillé en sentant ta bouche sur moi. Je me souviens de toucher tes cheveux, de te parler, de t'encourager. Et quand j'y repense, je vois toujours *ton* visage quand elle m'a chevauché.

Il secoue la tête et ferme les yeux. Quand il prononce ces mots, je me rappelle ce que Brandon a commencé à dire, *jamais Elliot ne...*

– Je me suis réveillé, horriblement gêné parce que la porte de la chambre de Chris était ouverte et que les autres avaient déjà commencé à faire le ménage. J'étais seul, la bite à l'air. Je t'ai écrit en te demandant où tu étais partie. Pendant deux jours, j'ai cru que j'avais baisé avec ma copine, bourré, pendant la fête. Je pensais que tu étais gênée ou en colère contre moi à cause de l'état dans lequel je m'étais mis, et que c'était la raison pour laquelle tu ne donnais pas signe de vie.

Est-ce sa vérité ? Une simple erreur, un acte commis sans s'en rendre compte ? Une part de moi désire que ce soit vrai, voudrait y croire si désespérément que j'en grince des dents. L'autre part a envie de crier que l'excuse de l'ivresse, d'un malentendu involontaire, arrange tout. Ça aurait dû être un acte

intentionnel, énorme. Un acte digne de ce qui s'est passé ensuite.

– Si tu m'avais laissé m'expliquer... dit-il calmement, en me regardant, perplexe. Je t'ai appelée encore et encore...

– Je sais.

J'ai conscience qu'Elliot m'a appelée plusieurs fois par jour, pendant des mois. Je n'ai jamais plus ouvert ma vieille boîte mail par la suite, mais si je l'avais fait, je suis certaine que j'aurais trouvé des dizaines de mails non lus.

Je savais qu'il regrettait infiniment.

Mais ça n'a jamais été le problème.

– J'ai déconné, dit-il. Mais Macy, même si c'était grave – et je sais que ça l'était – cela en valait-il vraiment la peine ? (Il nous désigne tous les deux.) Était-il vraiment nécessaire de... me quitter ? Après tout ce qu'on avait vécu ? De ne plus... *jamais* me parler ?

Je le dévisage, en triant les mots pour former des phrases intelligibles. L'erreur Emma semble insignifiante maintenant. C'était juste le premier domino.

– Entre nous, il y avait une confiance profonde, solide, tu sais... et tu l'as brisée. Tu l'as brisée, et ce n'était pas juste ça. C'était... c'était moi. C'était aussi de ma faute.

– Tu ne crois pas que je méritais une opportunité de me justifier ? demande-t-il, sans comprendre ce que j'essaie de lui dire.

Les émotions refoulées vibrent dans sa voix. Je sais qu'il attend une réponse. Et la réponse est oui, bien sûr qu'il méritait une opportunité de se justifier. Évidemment. Dans une réalité alternative, il m'aurait appelée plus tard ce jour-là, et j'aurais répondu.

– Je t’aimais. Je t’ai *toujours* aimée. Il n’y a jamais eu quelqu’un d’autre pour moi, tu le savais.

Je m’embrouille dans mes mots :

– C’était vraiment difficile... c’était une nuit difficile.

– Je *sais* que c’était difficile, Mace. (Sa voix est plus grave, presque incrédule.) Nous étions notre premier amour, notre première fois, notre premier *tout*. Mais voyons. Cela allait être une longue dispute, désagréable. Cela ne justifiait pas de... disparaître pendant une décennie.

– Ce n’était pas seulement ça.

Mon cœur et ma bouche semblent s’accorder pour penser qu’on ne devrait finalement pas avoir cette conversation maintenant.

Le métal crisse contre l’asphalte dans mes oreilles. Je ferme les yeux et secoue la tête pour dissiper le souvenir.

– As-tu la moindre idée de ce que j’ai vécu ? demande-t-il, encore plus frustré par mes phrases sans queue ni tête que par mon silence. Tous les jours, je me réveillais en me demandant si ce serait le jour où je te reverrais. Et si c’était le cas, comment cela se passerait-il ? Tu me manquais tellement. J’ai vingt-neuf ans, et je n’ai jamais aimé une autre femme. (Il me dévisage sans ciller.) Et toutes les femmes qui sont sorties avec moi le savaient, malheureusement pour elles.

J’ouvre la bouche pour parler, mais rien n’en sort. Il continue de me scruter, perplexe.

– Tu veux savoir ce que Rachel entendait quand elle disait que tu m’avais « mis à l’envers » ? Eh bien, je vais te donner un exemple : la première personne à m’avoir fait une fellation après ta disparition a dû me frotter le dos pendant que j’entrais en



crise et tentais de lui expliquer tant bien que mal pourquoi je ne voulais pas qu'elle le fasse.

– Je suis désolée.

Je cache mon visage dans mes mains, en inspirant profondément. Le numéro 27 sur la liste de ma mère me rappelle de respirer. Profondément, quand je suis stressée.

*Un...*

*Deux...*

– Je suis désolé, moi aussi. Je veux ça, murmure-t-il. Je te veux.

*Trois...*

*Je te veux aussi, je pense. Mais je ne sais pas comment te dire qu'Emma est le cadet de mes soucis. Une autre fille en train de te sucer est le cadet de mes soucis.*

– Parle-moi, Mace, me presse-t-il. Je t'en supplie.

*Quatre...*

*Cinq...*

– Je te veux, répète-t-il, d'une voix étrangement distante. Mais je réalise maintenant que je ne devrais peut-être pas.

*Six...*

*Sept...*

Au moment où j'arrive à dix, mes mains ne tremblent plus lorsque je les baisse. Parce que je ne m'attendais pas au départ d'Elliot, je ne l'ai pas entendu s'éloigner.



Dans la nuit noire, la réception sous le porche extérieur ressemble à un halo de petites lumières et d'étoiles venant des

bougeoirs sculptés, se reflétant dans les coupes de champagne. Les lampes chauffantes placées à intervalles réguliers ont suffisamment monté en température pour dissiper l'humidité de l'air dans la fraîcheur de la nuit tandis que les couples dansent.

Je trouve George à la gauche de la piste de danse, près de la pièce montée, qui a déjà été coupée et distribuée. Il a les joues rouges, un grand sourire aux lèvres, les yeux mouillés par une joyeuse ébriété.

– Mace ! crie-t-il en m'enlaçant. Où est mon frère ?

– J'allais te poser la même question.

Il lève une main pour retirer un brin d'herbe de mes cheveux et, *Seigneur*, je pense, seulement à cet instant, que je n'ai pas la moindre idée de ce à quoi je ressemble après avoir couché avec Elliot dans le jardin.

George sourit.

– Je suspecte que tu en sais plus long que moi.

Liz surgit derrière lui, en souriant à son mari pompette.

– Macy ! Waouh, tu as l'air... (Elle semble soudain comprendre et éclate de rire.) Où est Elliot ?

– La question du moment, murmure George.

– Je suis là.

Nous nous tournons, et il se tient en retrait, une coupe de champagne à moitié vide à la main. La chaleur de ses joues, que je sentais contre mes lèvres, a disparu. À la place, une pâleur de mort a gagné son visage, il fronce les sourcils. Il ne porte plus sa cravate, le col de sa chemise est déboutonné, couvert de taches de poussière et de rouge à lèvres. En le voyant maintenant, ce qui s'est passé entre nous crève encore plus les yeux.

Je lui souris, en tentant de lui faire comprendre silencieusement que la conversation n'est pas terminée, mais il m'évite du regard. Il porte la flûte à ses lèvres, la vide, la pose sur le plateau d'un serveur qui passe, puis lance :

– Macy, as-tu besoin que je te dépose à ton motel ?

Sous le choc, je sens une vague glaciale me submerger. George et Liz se figent, puis s'éloignent, mortifiés par procuration. Mon cœur se met à battre plus fort, un tambourinement qui ressemble à des cymbales qui s'entrechoquent, lorsque je réalise qu'il me demande de partir.

– Ça va. Je peux commander un Lyft.

Il acquiesce.

– Cool.

J'avance d'un pas pour le toucher et il fixe ma main sur son bras, les sourcils froncés, comme si elle était pleine de boue.

– Peut-on discuter demain ?

Son visage se déforme, et il attrape une autre flûte de champagne, la vide en quelques secondes, le temps que je decline celle que le serveur me propose. Elliot en prend une autre sur le plateau, avant que le serveur pressé ne s'éloigne.

– Bien sûr, on peut parler demain. (Il désigne le verre.) On peut parler de la pluie et du beau temps. Ou peut-être de nos tartes préférées ? Ou... oh, nous n'avons pas encore parlé des avantages de la cuisson vapeur. On pourrait faire ça.

– Je voulais dire terminer notre conversation, je murmure en réalisant que nous avons attiré l'attention de plusieurs des membres de la famille. Nous n'avons pas terminé.

Alex nous observe un peu plus loin, les yeux écarquillés, inquiète.

– Vraiment ? Je pensais que nous avions fini en beauté. Tu as fait ce que tu sais faire de mieux, dit-il en souriant, amer. Tu t’es refermée sur toi-même.

Je rétorque :

– Tu es parti.

Il rit durement, secoue la tête et répète, dans un murmure :

– *Je* suis parti.

D’une voix plus douce, j’ajoute :

– Demain... je passerai.

Elliot lève son verre, le vide en quatre gorgées et s’essuie la bouche du revers de sa main.

– Bien sûr, Macy.



À 1h du matin, le ciel sombre semble hanté de nuages. Je gravis les marches du porche de ma vieille maison de vacances, en évitant celle qui grince. J’utilise la clé longtemps ignorée, et entre. L’air est encore plus glacial que dans la forêt ; l’isolation conserve le froid entre les murs de plâtre. J’allume les lumières au fur et à mesure et m’agenouille pour faire un feu dans le petit poêle à bois.

Bien sûr, dans la mesure où je suis seulement venue une fois ces dix dernières années, je devrais me souvenir de la date exacte, mais ce n’est pas le cas. Je sais seulement que c’était une semaine, peut-être deux, avant mon départ pour ma deuxième année de licence à Tufts. Nous sommes arrivés de nuit pour ranger tous les objets précieux dans des placards que nous pouvions fermer à clé, afin d’empêcher les locataires curieux

d'emporter quoi que ce soit. Le souvenir de cette nuit ressemble à un tourbillon de couleurs pastel dans le brouillard.

À l'étage, je fais défiler mes clés pour en trouver une plus petite et la faire glisser dans la serrure du placard de mon père. Elle tourne difficilement, reste coincée, et je dois jouer avec pour que la serrure cède, non sans une protestation rouillée.

Son placard s'ouvre, une bouffée d'odeur de moisissure me parvient, et mon ventre se serre à cause de l'odeur et de la prise de conscience simultanée : je vais devoir jeter la plupart de ses affaires. Il gardait quelques chemises et pantalons ici. Des chaussures de randonnée, un imperméable pour pêcher. Il y a aussi des albums photo sur l'étagère la plus haute, une image de la Nativité que j'ai peinte en CE2. Des lettres de ma mère. Et, au fond, la pile de magazines douteux.

Je m'effondre par terre avant de réaliser que je suis en train de glisser le long de l'encadrement de la porte. Sous l'odeur de moisissure perce *son* odeur bien reconnaissable : les cigarettes danoises, l'after-shave, l'effluve de lessive propre. J'attrape une chemise assez brusquement pour que le cintre rebondisse contre la porte. J'enfouis mon visage dans la flanelle en inspirant son odeur, pour étouffer un sanglot.

Je n'ai pas été aussi triste depuis bien longtemps. Peut-être n'ai-je jamais ressenti cette émotion précise : j'ai *envie* de pleurer. J'ai envie de sangloter. Je laisse la tristesse m'envahir, me déchirer de l'intérieur, et je donne libre cours à des sanglots qui résonnent dans la pièce silencieuse et me secouent la poitrine. Je me recroqueville. Renifle, crache. Je suis une épave. Je le sens juste derrière moi, alors que je sais qu'il n'est pas là. J'ai envie de lui parler, de lui demander ce qu'il a prévu pour le petit déjeuner. J'aimerais entendre le bruit de ses pas, des pages du journal qu'il tourne. Tous ces souvenirs semblent vivre si près de la surface qu'ils déforment et tissent la toile des

possibilités. *Il est* peut-être au rez-de-chaussée, en train de lire. Il sort peut-être de la douche.

Ce sont ces petits rappels qui font mal, ces petits moments où vous pensez – il suffirait que je l'appelle. *Ah, c'est vrai. Il est mort.* Et vous vous demandez comment c'est arrivé, s'il a souffert, s'il me voit dans sa chambre, en train de pleurer blottie contre sa chemise.

– Qu'y a-t-il, Mace ?

– Tu me manques. Je n'étais pas prête. J'avais encore besoin de toi.

Il comprendrait, maintenant.

– Tu me manques aussi. J'avais aussi besoin de toi.

– Tu souffres ? Es-tu seul ? (Je m'essuie le nez.) Es-tu avec maman ?

– Macy.

Je ferme les yeux, en sentant les larmes glisser sur mes tempes, dans mes cheveux.

– Se souvient-elle de moi ?

– Macy.

– Vous souvenez-vous que vous aviez une fille ?

Je ne suis pas moi-même, j'ai conscience de mon état, mais je ne suis pas gênée qu'on me trouve comme ça, surtout pas mon père. Au moins, il saura à quel point je l'aimais.

Des bras puissants passent sous mes jambes, dans mon dos, et on me soulève du nuage de moisissure et d'odeur de mon père, dans le couloir.

– Je suis désolée. (Je répète, encore et encore.) Je suis désolée de ne pas t'avoir appelé. Je suis désolée, papa. C'est ma

faute.

Je suis toujours sur ses genoux lorsqu'il s'assoit sur mon lit.  
Il est tellement chaud et fort.

Je ne me suis pas sentie aussi minuscule depuis des années.

– Macy, ma chérie, regarde-moi.

Ma vision se trouble, mais il n'est pas difficile de reconnaître ses traits.

Des yeux, vert doré, des cheveux noirs.

Ce n'est pas mon père, mais Elliot. Encore en smoking, les yeux injectés de sang derrière ses lunettes.

– Te voilà. Reviens. Où étais-tu partie ?

Je passe mes bras autour de son cou en l'attirant contre moi, les yeux fermés. Je sens l'odeur de l'herbe sur lui, et du tronc de l'olivier.

– C'est toi.

– C'est moi.

Il a besoin d'entendre mes excuses, lui aussi.

– Je suis désolée, Ell. J'ai tout gâché parce que j'ai oublié de l'appeler.

– J'ai vu de la lumière, murmure-t-il. Je suis venu et je t'ai trouvée comme ça... Macy Lea, explique-moi ce qui se passe.

– Tu avais besoin de moi, et j'ai disparu.

Il reste silencieux et m'embrasse sur le front.

– Mace...

– J'avais encore plus besoin de toi, dis-je en recommençant à sangloter. Mais je ne savais pas comment te pardonner.

Elliot écarte mes cheveux de mes yeux puis me regarde intensément.

– Ma chérie, tu me fais peur. Parle-moi.

– Je savais que ce n'était pas de ta faute. (Je m'étouffe.) Mais pendant très longtemps, c'est ce dont j'ai eu l'impression.

Des larmes de confusion envahissent ses yeux.

– Je ne comprends pas ce que tu... (Il me serre contre lui, une main dans mes cheveux, la voix brisée.) Je t'en prie, dis-moi ce qui se passe.

Et donc, je commence à raconter.



Onze ans plus tôt



## Dimanche 1<sup>er</sup> janvier

Je me réveille en entendant la porte claquer. Des pas résonnent sur le carrelage de l'entrée.

– Macy ?

Je grogne en frottant mon cou douloureux et m'assois lorsque mon père entre dans le salon. Submergé par l'instinct paternel, il se rue pour s'agenouiller à côté de moi.

– T'a-t-il fait du mal ?

Il est tellement en colère que son accent rend ses mots incompréhensibles.

– Non. (Je grimace en m'étirant. En me souvenant. Mon ventre se serre.) En réalité, oui.

Mon père m'attrape délicatement par les épaules et m'effleure les bras avant de me prendre les mains. Il retourne mes paumes, les inspecte, puis les masse avec ses pouces.

Je me souviens de ce contact comme si c'était hier.

Nous entrelaçons nos doigts.

Je reprends progressivement conscience, et le brouillard se dissipe. Je me rends compte que je suis au chalet, que mon père est là, lui aussi – dans l'aube glaciale, à plus de cent kilomètres de chez nous.

– Que fais-tu ici ?

Il me jette un regard sévère, qui se radoucit progressivement.

– Tu ne m’as pas appelé pour me dire que tu étais bien arrivée. Tu ne répondais pas au téléphone.

Je me laisse aller contre lui et marmonne, le visage enfoui dans son torse :

– Je suis désolée. Je l’ai éteint.

Il soupire, inquiet.

– Que s’est-il passé, *min lille blomst* ?

– Il a commis une erreur. Une grave erreur.

Mon père s’écarte pour me regarder dans les yeux.

– Une autre fille, dit-il.

Je hoche la tête et laisse échapper un gros sanglot en revoyant le corps d’Elliot, nu, juste... allongé. Vautré.

Mon père lâche un long soupir :

– Je ne m’y attendais pas.

– Nous sommes deux.

Il m’aide à me lever et me prend par l’épaule.

– Nous viendrons récupérer la Volvo ce week-end.

*Nous viendrons récupérer la Volvo ce week-end.*

Je me demande bien ce qui a pu lui arriver.



Mon père tient le volant de son énorme main, il serre la mienne de l’autre.

Il me jette un coup d’œil environ toutes les cinq secondes, et regrette sans doute que la liste de ma mère ne soit pas à portée de main, sur le tableau de bord, pour lire le conseil sur *la*

*première fois qu'un garçon lui brisera le cœur...* Je sais où le trouver. Numéro 32.

L'inquiétude marque son regard, il fronce les sourcils... Et je déteste ce qui est arrivé avec Elliot autant que j'apprécie la chaleur de l'attention de mon père, le contact rassurant de sa main, ses questions tranquilles – de quoi ai-je envie pour le dîner ? Est-ce que je préférerais aller au cinéma, ou rester à la maison ?

Mais l'attention qu'il me prête signifie qu'il n'est pas aussi concentré sur la route qu'à l'ordinaire.

Je ne suis même pas sûre qu'il ait vu la voiture. Une Corvette bleue a surgi de la bretelle d'accès, en roulant déjà trop vite. 90 km/h, peut-être 100. Elle nous a coupé la route sur la voie la plus lente, freinant dans le peu d'espace qui séparait notre voiture du semi-remorque devant nous. Les pneus de la Corvette ont crissé, elle a fait une brusque embardée sur le côté et ses feux de freinage se sont allumés. Juste devant nous.

Aurions-nous pu éviter la collision ou était-ce trop tard ? C'est ce que je me suis toujours demandé. Aurais-je pu faire quelque chose, en dehors de hurler un « papa ! » étranglé, et de désigner la voiture du doigt ?

Les témoins ont dit à la police qu'ils estimaient que l'accident avait eu lieu en moins de cinq secondes, mais les événements se dérouleront toujours au ralenti dans ma mémoire. Je sens encore le regard inquiet de mon père sur moi, et non sur la Corvette. C'est pourquoi il n'a même pas eu le temps de freiner. Nous nous sommes écrasés dans l'arrière de la voiture, avec un bruit assourdissant de métal, l'impact a projeté nos corps en avant, les airbags se sont déclenchés, et j'ai pensé pendant une fraction de seconde que tout irait bien, que l'accident était terminé.

Mais nous n'avions pas encore touché terre. Quand la voiture a cessé son vol plané, les cinq mètres de métal côté conducteur se sont écrasés contre l'asphalte, dans un bruit assourdissant. Nous nous sommes brusquement arrêtés. Mon front a failli frapper contre le volant. Mon siège a écrasé celui de mon père, et lui avec.

Plus tard, j'ai appris que l'autre conducteur était un étudiant du Santa Rosa Junior College. Il s'appelait Curt Andersen et s'en est sorti avec une coupure légère dans le cou. Pas à cause de la ceinture de sécurité – il ne la portait pas – mais à cause du tissu du siège passager qui lui a éraflé la peau lorsque sa voiture a fait des tonneaux sur les trois voies.

Curt était inconscient, au début, et les secours se sont concentrés sur le carnage plus évident, dans notre voiture. J'étais déjà sur la civière, le bras en écharpe, lorsque Curt a émergé, complètement étourdi, en riant parce qu'il avait survécu, jusqu'à ce que la réalité lui revienne en pleine figure lorsqu'il a vu la scène et les policiers avancer vers lui, menottes à la main.

J'ai souvent entendu les gens dire qu'ils ne se souvenaient de rien après avoir appris la mort d'un être cher. Moi, je n'ai oublié aucun détail. Je me souviens très précisément de la manière dont mon bras cassé pendait comme un sac d'os sur le côté. Je me souviens de l'envie de m'arracher la peau, de partir en courant, car m'enfuir pourrait peut-être modifier la réalité de ce que les pompiers venaient de me dire.

*Oui, il est décédé.*

*Ma belle, essaie de garder ton calme.*

*Je suis tellement désolé. Tu vas partir à Sutter dans l'ambulance, ma chérie. Il faut que tu voies un médecin. Il faut que tu respires.*

Je me souviens de les supplier d'essayer à nouveau, de recommencer les massages cardiaques, de me laisser essayer.

– Attendez.

– Macy, il faut que tu respires. Peux-tu respirer pour moi ?

– Arrêtez de parler ! je hurle. Taisez-vous !

*J'ai une idée : on peut revenir en arrière.*

*On peut remonter dans la voiture, retourner au chalet. J'ai besoin d'une seconde pour penser.*

*On y passera la nuit.*

*Ou, non, on peut remonter un peu plus dans le temps.*

*Pour commencer, je n'oublie pas de l'appeler.*

*Je veux vivre mon chagrin d'amour, pas la perte de mon père.*

*Aujourd'hui, ce n'est pas un bon jour pour prendre la route. Si nous partons aujourd'hui, je perds tout le monde.*

L'un des policiers me rattrape lorsque je me relève maladroitement de la civière et commence à courir sur la route – loin des lumières, du bruit et de l'état atroce dans lequel se trouve mon père dans la voiture. Je sens les bras du policier dans mon dos, me serrant contre lui, en faisant attention à mon bras cassé. Je me souviens encore de l'entendre me répéter qu'il était désolé, tellement désolé, qu'il avait perdu son frère de la même manière, et qu'il était tellement désolé.



Ensuite, un brouillard intrusif. Mon oncle Kennet est arrivé à Berkeley, du Minnesota. Il semblait grave lorsque nous avons parcouru le testament de mon père et découvert la répartition de ses biens. Il m'a tapoté dans le dos et s'est éclairci la gorge de

nombreuses fois. Ma tante Britt a nettoyé la maison alors que je restais sur le canapé, incapable de cesser de la fixer. À quatre pattes, elle plongeait une éponge dans un seau savonneux pour récurer le plancher. Ça a duré des heures. Ça ne ressemblait pas à un geste d'amour. On aurait dit qu'elle voulait nettoyer la maison depuis des années, et qu'elle en avait enfin l'opportunité.

Mes cousins ne sont pas venus, pas même pour l'enterrement. *Ils ne peuvent pas rater l'école*, m'a dit Britt. *Ce serait trop perturbant pour eux. Ils sont chez mes parents à Edina.*

Je me souviens du désir désespéré de retrouver le policier qui m'avait rattrapée et avait pleuré avec moi, et de l'inviter, *lui*, à l'enterrement, parce qu'il semblait me comprendre bien mieux que la minuscule famille qui me restait. Mais c'était au-dessus de mes forces. L'effort de manger et de m'habiller était déjà si intense que me souvenir d'un prénom et appeler le commissariat m'était impossible.

Tout comme appeler Elliot.

J'étais abasourdie, mais sous la surface, la colère bouillait en moi. Même à ce moment-là, je savais que c'était injuste, que je ne pouvais pas connecter les événements, mais la petite boule de chagrin que je ressentais en repensant à Elliot et à Emma s'est mélangée à la douleur d'avoir perdu mon père, et à la raison pour laquelle il était venu me chercher. J'avais besoin d'Elliot, je voulais qu'il soit à mes côtés. J'ai lu ses premiers messages frénétiques, insistant qu'il s'agissait d'une erreur. Mais j'hésitais entre le désir de lui dire que j'étais détruite et celui de lui attribuer mes malheurs. Et puis j'ai pensé que je me sentirais mieux s'il n'apprenait jamais la vérité. Il régnait sur une partie de mon cœur, mais pas sur celle-là.

Comme je l'ai dit, je me souviens de ce que je ressentais, et ça ressemblait à de la démence.

Je me suis installée chez Kennet et Britt dans le Minnesota pendant quatre mois. Je me suis mordu les cuticules jusqu'au sang. Je me suis coupé les cheveux avec des ciseaux de cuisine. Je me réveillais à midi et comptais les minutes avant de pouvoir me rendormir. Je n'ai pas opposé de résistance quand Kennet m'a envoyée chez un psychologue ou lorsque Britt et lui se sont assis à la table de la salle à manger pour parcourir les lettres d'acceptation des universités pour décider entre Tufts et Brown.

Je me souviens de tout, jusqu'au geste de Britt, rassemblant les papiers, son coup d'œil lorsqu'elle m'a vue debout à côté de l'escalier et son exclamation satisfaite :

– Nous avons décidé, Macy.

Après ça, le néant. Je ne sais pas comment ils ont réussi à m'inscrire à l'université. Je ne me souviens pas d'avoir dormi tout l'été. Je ne me souviens pas d'avoir préparé mes affaires avant la rentrée scolaire.

Je suppose que l'administration a prévenu Sabrina, d'une manière ou d'une autre, même si elle prétend que ça n'a jamais été le cas. Je suis certaine qu'ils l'ont choisie exprès : elle avait perdu son frère deux ans auparavant dans un accident de voiture.

Je crois aussi que quitter Berkeley m'a sauvée. En décembre, je parvenais à passer plusieurs minutes sans penser à mon père. Puis une heure. Puis assez longtemps pour me concentrer pendant un examen. Mon mécanisme d'autopréservation consistait à emballer mes pensées – lorsqu'elles s'imposaient à moi – dans un morceau de papier et de les jeter comme un chewing-gum. Sabrina laissait la douleur l'envahir. Je me



recroquevillais et dormais jusqu'à être sûre que tout était bien emballé.

Le temps. Je savais que le temps adoucissait certaines choses – même la mort.

Aujourd'hui



## Lundi 1<sup>er</sup> janvier

Elliot se rassoit, les yeux pleins de larmes, et regarde à travers la fenêtre de ma chambre.

J'observe les émotions le traverser : l'horreur, la culpabilité, la confusion, la prise de conscience soudaine que mon père est mort le lendemain de sa trahison, qu'il est venu me chercher parce que j'étais tellement triste que je ne l'avais pas appelé, que j'avais vu mon père pour la dernière fois il y a onze ans aujourd'hui... et que pendant des années, j'avais blâmé Elliot pour sa mort.

Il prend une grande inspiration, détourne le regard, la mâchoire contractée.

– Oh Seigneur.

– Je sais.

– Ça... explique. (Elliot secoue la tête, passe une main dans ses cheveux.) Pourquoi tu ne m'as pas rappelé.

Je lui dis calmement :

– Je ne pensais pas très clairement – après. J'étais incapable de faire la part des choses.

Je suis tellement peu douée pour m'exprimer.

– Putain, Macy.

Il se redresse, se tourne et me serre dans ses bras, mais c'est différent.

Plus raide.

J'ai eu plus de dix ans pour m'en remettre. Elliot, environ deux minutes.

– Quand tu m'as rattrapée devant chez *Saul's*, lui dis-je, contre sa chemise, et que tu m'as demandé comment allait Duncan...

Il hoche la tête :

– Je ne savais pas.

– Je pensais que tu savais. Je pensais que tu l'aurais appris... d'une manière ou d'une autre.

– Nous n'avions personne d'autre en commun, explique-t-il posément. C'était comme si tu avais disparu.

J'acquiesce et il se raidit. Quelque chose lui vient à l'esprit.

– Et pendant tout ce temps, tu pensais que j'avais intentionnellement couché avec Emma, que je savais que ton père était mort et que ça n'avait rien provoqué en moi, n'est-ce pas ?

Je m'efforce d'expliquer le brouillard dans lequel j'évoluais à l'époque.

– Je ne crois pas y avoir pensé en ces termes, ou cru que ça n'ait rien provoqué en toi. Je savais, intimement, que tu m'aimais. Mais je pensais qu'Emma et toi viviez peut-être quelque chose de plus profond. J'étais embarrassée et j'avais le cœur brisé.

– Il n'y a jamais rien eu entre nous, m'interrompt-il.

– Il me semble que Christian m'a dit que vous vous voyiez parfois...

– Macy. (Elliot parle calmement, prend mon visage entre ses mains pour m'obliger à le regarder.) Christian est un

imbécile. Tu savais tout ce qui s'était passé entre Emma et moi. Il n'y avait rien de plus.

J'ai envie de lui dire qu'en réalité, de l'eau a passé sous les ponts, mais je sens que ce n'est pas le cas pour lui. Et son insistance me touche.

Il plisse les yeux, en s'efforçant de comprendre.

– Andreas m'a dit qu'il t'avait vue, l'été suivant. Avec ton père.

Je secoue la tête avant de comprendre.

– C'était mon oncle Kennet. (Je renifle et m'essuie le nez.) Nous sommes venus récupérer des affaires et trier le reste. (Je jette un regard circulaire autour de nous, en direction de la peinture familière, maintenant délabrée, des murs, me souvenant que j'avais refusé de toucher à quoi que ce soit. Je voulais que tout reste exactement comme avant, à l'image d'un musée.) C'est la dernière fois que je suis venue.

– J'étais à Healdsburg cet été-là, murmure-t-il. Tout l'été. Je t'ai cherchée tous les jours. Je me demandais comment j'avais pu louper le jour où tu étais venue.

– Nous sommes arrivés tard. Nous n'avons pas allumé les lumières.

Maintenant, ça me semble complètement ridicule. Nous sommes entrés comme des cambrioleurs, nous avons utilisé des torches pour trouver ce dont nous avons besoin. Kennet a pensé que j'avais à nouveau perdu la tête.

– J'avais peur de te revoir.

Elliot s'écarte, l'air attristé. Je déteste l'idée de rouvrir de vieilles blessures, mais je supporte encore moins celle d'en créer de nouvelles.

– Peur n’est sans doute pas le mot approprié, je me corrige, même si je sais qu’avec le recul, c’était vrai. (J’ai eu une crise de panique le soir précédant notre départ pour le chalet, et je ne supportais pas la possibilité qu’Elliot me voie ainsi.) La première année qui a suivi la mort de mon père, à Tufts, j’ai trouvé une sorte de calme, tranquille. (Je soupire.) Je me serais peut-être effondrée dans tes bras. Mais j’avais peur que la colère ou la tristesse me gagnent. C’était beaucoup plus facile de ne rien ressentir.

Il se penche, appuie ses coudes contre ses cuisses et prend sa tête entre ses mains. Je lui frotte le dos, de petits cercles, entre ses omoplates.

– Ça va ? je lui demande.

– Non.

Il se tourne et me regarde par-dessus son épaule, en m’adressant un faible sourire pour adoucir sa réponse. Son visage pâlit encore plus. Je sens qu’il comprend progressivement.

– Mace. (Son expression devient désespérée.) Comment te dire que je suis désolé ? Comment pourrai-je un jour...

– Elliot, non...

Un instant plus tard, il se lève d’un bond et sort de la chambre en courant. Je me précipite pour le suivre, mais la porte de la salle de bains claque, rapidement suivie par un bruit sourd. Elliot s’effondre par terre et vomit.

Je colle mon front à la porte, entends la chasse d’eau, le robinet qui s’ouvre, un grognement calme.

– Elliot ?

Mon cœur se serre dans ma poitrine, comme si un poing se refermait dessus.

– J’ai besoin d’une minute, Mace. Je suis désolé. Peux-tu juste m’accorder une minute ?

Je glisse contre le mur et reste devant la salle de bains, en l’entendant vomir encore.

Je me réveille sous la couette, dans mon lit, sans le moindre souvenir de m’y être installée. J’ai dû m’endormir dans le couloir et Elliot m’a probablement portée jusque dans la chambre, mais l’autre côté du lit semble intact, et il n’est pas là.

J’entends une toux étouffée venir du dressing, et le soulagement m’envahit, comme une douce chaleur. Il est encore là. Il fait froid, et je sors du lit, lovée dans la couette, pour jeter un coup d’œil à l’intérieur. Elliot est allongé par terre, les mains derrière la tête, les jambes croisées, les yeux rivés sur les étoiles craquelées aux couleurs fanées. Il occupe presque tout l’espace. Je ne suis pas revenue ici depuis des années, et le dressing semble minuscule. Je n’arrive pas à croire que ce lieu était tout un univers pour moi, une planète à l’intérieur de la maison.

– Salut, toi, dit-il en me souriant.

Il a les yeux et le nez rouges.

– Salut. Tu te sens mieux ?

– Je crois. Mais je suis encore en train d’accuser le coup. (Il tapote le sol à côté de lui.) Viens par là. (Sa voix est un grognement calme.) Viens.

Je m'allonge à côté de lui et me blottis contre sa poitrine lorsqu'il m'entoure d'un bras. Je me serre contre lui.

– Combien de temps ai-je dormi ?

– Quelques heures.

J'ai l'impression que je pourrais dormir pendant une décennie, mais en même temps, je n'ai pas envie de gâcher une seule seconde avec lui.

– Y a-t-il d'autres sujets qu'on devrait aborder ? dis-je en le regardant.

– Je suis sûr que oui, mais je dois encore remettre les événements en perspective dans ma tête.

– Enfin... c'est compréhensible. J'ai eu onze ans pour comprendre, et toi quelques heures seulement. Je veux que tu saches que je ne t'en voudrais pas si tu te sentais blessé. (Je frotte sa clavicule.) Je sais que tu vas avoir besoin de temps.

Il reste silencieux quelques secondes avant de répondre, d'une voix rauque :

– Te perdre a été la pire chose qui me soit arrivée, et je sens encore cette douleur sourde m'atteindre – ces années ont été vraiment difficiles –, mais ça m'aide de savoir. Aussi terrible que soit la réalité, j'avais besoin d'en avoir le cœur net. (Il me regarde, les yeux à nouveau humides.) Je suis tellement désolé de ne pas avoir été là quand Duncan est mort.

– Je suis tellement désolée de ne pas te l'avoir dit. Je suis tellement désolée d'avoir disparu.

Je l'embrasse sur l'épaule.

Il passe une main sur son visage.



– Ma chérie, tu as perdu ta mère à dix ans et ton père à dix-huit. J’aurais préféré que tu ne disparaisses pas, mais je peux comprendre. Bordel, ta vie... s’est effondrée ce jour-là.

Je glisse la main sous sa chemise, effleure son ventre jusqu’à trouver son cœur du bout des doigts.

– Ça a été très difficile. (Je me blottis dans son cou, en tentant de refouler les souvenirs et en humant son odeur familière.) À quoi ont ressemblé ces années pour toi ?

Il reste pensif.

– Je me suis concentrée sur mes études. Si tu veux savoir à quoi ressemblait ma vie amoureuse, je me sentais tellement coupable que je ne suis sorti avec personne avant très longtemps.

Mon cœur se serre.

– Alex m’a raconté que tu n’avais présenté personne à ta famille avant Rachel.

– Peut-on mettre quelque chose au clair ? lance-t-il en m’embrassant dans les cheveux. Une fois pour toutes, incontestablement ?

– Quoi donc ?

J’aime sentir sa force à côté de moi. Je ne pense pas que je m’en laisserai un jour.

– L’amour que je ressens pour toi. (Il m’attrape par le menton pour me forcer à le regarder.) D’accord ?

– Je t’aime aussi.

L’émotion me submerge, les mots s’étranglent dans ma gorge. Mes parents me manqueront toujours, mais j’ai retrouvé Elliot. Ensemble, nous pouvons faire revivre quelque chose.

Il m’embrasse sur le front.

– Penses-tu que nous allons y arriver ? (Il laisse ses lèvres errer sur ma peau.) Avons-nous enfin l’opportunité d’être *ensemble* ensemble ?

– Nous le méritons certainement.

Il s’écarte pour me regarder.

– Je me suis allongé ici pour réfléchir. Je crois que j’aurais dû deviner. J’aurais dû me demander pourquoi Duncan n’était jamais revenu. Je supposais que vous étiez tous les deux en colère contre moi.

– Avec le temps, j’ai davantage fait confiance à mes souvenirs. (J’écarte une mèche de cheveux de ses yeux.) Je me suis rendu compte que quoi qu’il se soit passé avec Emma, tu m’aimais vraiment.

– Bien sûr. (Il me dévisage, l’air tendu.) Je ne supporte pas l’idée que Duncan soit mort en croyant le contraire.

Je ne vois pas quoi répondre. Je me contente de serrer sa main et de l’embrasser dans le cou, à l’endroit où je perçois les battements de son cœur.

– J’aime toujours cet endroit, je murmure.

À côté de moi, Elliot se fige.

– C’est drôle que tu dises ça... je l’aime aussi. Mais je suis venu ici pour faire mes adieux à ce dressing.

Mon cœur semble être au bord d’un ravin.

– Que veux-tu dire par là ?

Il se redresse sur un coude, en me dévisageant.

– Je veux dire que je pense que ce n’est plus un lieu pour nous.

– Eh bien, évidemment, nous ne passerons pas tout notre temps ici. Mais nous pourrions garder le chalet, et...

– Ce que je veux dire, c'est que bien sûr, cette maison t'appartient et que tu peux en faire ce que tu veux. (Il se penche et m'embrasse sur les lèvres. Lorsqu'il s'éloigne, je m'approche de sa bouche, car j'en veux plus.). Mais j'aimerais qu'on laisse le dressing derrière nous, dit-il doucement. Ce dressing n'a rien à voir avec la raison pour laquelle nous sommes tombés amoureux. Nous avons rendu cet endroit spécial, et non l'inverse.

Je sais que je dois avoir l'air dévastée et j'ai du mal à retrouver mon calme. J'adore être ici avec lui. Les meilleures années de ma vie se sont déroulées ici, et je ne me suis jamais sentie autant en sécurité que dans le dressing.

C'est le moment où je me rends compte qu'Elliot a deux coups d'avance.

– Je parie que selon toi, tout s'est effondré lorsqu'on a essayé d'en sortir, continue-t-il en se penchant pour m'embrasser à nouveau. Mais c'était juste une coïncidence malheureuse. Ça ne se passera pas comme ça cette fois.

– Comment cela se *passera-t-il* cette fois ?

Je lui enlève ses lunettes et les pose sur une étagère vide.

Elliot dépose plusieurs baisers dans mon cou.

– Cela va être comme nous le souhaitions avant.

– Thanksgiving par terre, en sous-vêtements ?

Il laisse échapper un petit rire et se laisse faire lorsque je baisse la fermeture Éclair de son pantalon.

– Et toi dans mon lit, tous les soirs.

– Tu seras peut-être dans *mon* lit.

Il s'écarte légèrement, les yeux plissés :

– Alors, allez-vous finir par mettre le passé derrière vous une bonne fois pour toutes et rentrer chez vous, Mademoiselle ?

J'éclate de rire, il rit aussi, mais cette vérité semble se tenir entre nous et le paralyser. Il me dévisage, et je sens son regard devenir interrogateur. Il ne compte pas me laisser me défiler.

– Viendras-tu avec moi ? Pour vider la maison ?

J'ajoute en grimaçant :

– Je n'y suis pas allée depuis très longtemps.

Elliot m'embrasse une fois, puis se penche pour déposer un baiser sur ma poitrine, au niveau de mon cœur.

– J'ai attendu que tu reviennes pendant onze ans. J'irai partout où tu iras.

Aujourd'hui



Mercredi 10 janvier



Une puissante vague de nostalgie me submerge au moment où nous ouvrons la porte. À l'intérieur, l'odeur de la maison de Berkeley n'a pas changé – l'odeur de mon chez-moi – mais je ne crois pas avoir réalisé avant que pour moi, *la maison* sentait le coffre en cèdre de ma mère que nous utilisions en guise de table basse et les cigarettes danoises de mon père – apparemment, il fumait en cachette plus de fois que je ne le croyais. Un rayon de soleil traverse la fenêtre du salon, illuminant les particules de poussière qui tourbillonnent dans l'air. Chaque mois, une femme de ménage vient nettoyer la maison, mais même si tout semble parfaitement ordonné, la maison paraît abandonnée.

Ce qui provoque une piqûre de culpabilité en moi.

Elliot s'approche dans mon dos, regardant par-dessus mon épaule dans le salon.

– Penses-tu qu'on rentrera aujourd'hui ? Où va-t-on rester éternellement dans le jardin ?

Il adoucit sa plaisanterie en m'embrassant sur l'épaule, et je ne peux pas le blâmer de me taquiner gentiment : nous sommes venus deux fois, tard dans la nuit, après la fin de ma garde à l'hôpital. J'étais trop épuisée mentalement pour affronter la maison de mon enfance. Mais je ne travaille pas avant ce soir et aujourd'hui, je me suis réveillée en me sentant... prête.

Notre plan est de vendre la maison d'Healdsburg et de réagencer celle de Berkeley pour qu'elle soit susceptible d'accueillir un externe de l'université de Californie qui cherche une location meublée. Mais la remettre en état signifie récupérer tous les souvenirs importants – les albums photo, les œuvres d'art, les lettres, les petits souvenirs éparpillés partout.

Je franchis le pas de la porte puis avance. Le plancher craque, comme toujours. Elliot me suit en regardant autour de lui.

– La maison sent l'odeur de Duncan.

– N'est-ce pas ?

Il acquiesce et me passe devant, se dirigeant vers la cheminée sur laquelle se trouvent des photos de nous trois, de Kennet et Britt, des parents de ma mère, décédés quand elle était jeune.

– Tu sais, je n'ai vu qu'une seule photo d'elle. Celle que Duncan avait sur sa table de nuit.

*Elle.* Ma mère. Laís, pour le reste du monde. Mãe pour moi.

Elliot promène un doigt sur les cadres et en saisit un pour l'examiner, avant de me regarder.

Je n'ai aucun doute sur celui qu'il tient. C'est une photo que mon père a prise de ma mère et moi à la plage. Le vent souffle dans ses longs cheveux noirs, je suis blottie contre elle, installée entre ses jambes, dans ses bras. Son sourire est si large et éclatant. À travers ce sourire, on perçoit, sans avoir besoin de se l'entendre dire, que c'est une force de la nature.

Il la regarde à nouveau.

– Tu es son portrait craché, c'est impressionnant.

– Je sais.

Je suis tellement reconnaissante que le temps se soit écoulé, et de pouvoir observer son visage et me réjouir d'avoir hérité de ses traits. Je ne suis plus terrifiée à l'idée que croiser mon reflet dans le miroir représente une torture chaque jour plus lancinante, car une chose est claire, en vieillissant, je ressemble davantage au souvenir que j'ai d'elle.

Je m'agenouille en face du coffre de cèdre, où se trouvent toutes nos photos, nos lettres, nos souvenirs.

– On devrait emporter celle-là dans notre appartement.

J'ai entrouvert le coffre lorsqu'Elliot prononce cette phrase, je le referme sans regarder à l'intérieur. De la chaleur envahit tous mes membres, j'en ai le tournis.

– « Notre appartement » ?

Il lève les yeux.

– Je pense que nous devrions emménager ensemble quelque part. En ville.

Cela fait dix jours que nous sommes à nouveau en couple, mais même pendant ce court laps de temps, les allers-retours m'ont épuisée. Louer une chambre chez Nancy signifie qu'avoir de la « compagnie » la nuit est suffisamment gênant pour que cela en devienne impossible. Et Elliot vit trop loin de l'hôpital pour que je dorme chez lui. Pratiquement chaque soir, il m'a retrouvée pour dîner tardivement avant de rentrer chez lui, en me laissant m'effondrer seule dans mon lit.

Pendant ma journée de congé – il y a deux jours – nous n'avons pas quitté son appartement. Nous avons fait l'amour dans son lit, par terre, dans la cuisine. Pendant un bref instant, j'imagine être constamment en sa présence – sa voix et ses mains, son rire et son poids sur moi chaque fois que je rentre du travail – et le simple désir que cela se réalise fait battre mon cœur.



Je lui demande :

– Tu t’installerais en ville ?

Elliot repose la photo et s’assoit à côté de moi sur le vieux tapis persan.

– Est-ce une question sérieuse ?

Derrière ses lunettes, ses yeux ont la couleur de l’ambre dans la lumière naturelle qui filtre par la fenêtre. Ses cils sont si longs.

J’ai tellement envie de l’embrasser que je me mets à saliver. Je sais que nous avons du pain sur la planche, mais l’ombre de barbe sur ses joues me distrait, et il serait tellement facile de monter sur ses genoux et de faire l’amour avec lui, là, tout de suite...

– Macy ? dit-il en souriant, car il sent tout le poids de mon attention sur lui.

Je bats des paupières.

– Ça t’obligerait à faire beaucoup de route tous les jours.

– Mes horaires sont plus flexibles que les tiens, répond-il, et une lumière malicieuse emplît ses yeux. Et t’avoir dans mon lit tous les soirs pourrait me donner de l’inspiration pour mon roman érotique sur les dragons.

J’éclate de rire.

– Je le *savais*.



Nous emménageons ensemble le 1<sup>er</sup> mars. Il pleut des cordes. Notre appartement est un petit deux-pièces, mais il est doté d’une immense baie vitrée et se situe à seulement un bloc de l’arrêt du bus qui mène directement à l’hôpital. Elliot et ses trois

frères construisent une bibliothèque et – plus gênant, peut-être – Mr. Nick et Miss Dina nous offrent un lit neuf. J’aurais protesté, mais c’est un magnifique baldaquin, construit par l’un des patients de longue date de Mr. Nick. Alex, Else et Liz se rendent à Nest Bedding pour nous acheter toutes sortes de parures de draps – parce que ni Elliot ni moi ne nous soucions de notre linge de lit – et Miss Dina prépare le dîner tandis que nous défaisons les cartons qui envahissent le petit espace.

Aux alentours de 19h, l’appartement tout entier est envahi d’une odeur de feuilles de laurier et de poulet rôti, et l’averse se transforme en un violent orage, avec des éclairs qui déchirent le ciel. Alex danse en rangeant des livres sur les étagères et nous la regardons tous discrètement, impressionnés que cette grâce soit née d’un tel patrimoine génétique. Pendant un moment de calme, Liz et George nous annoncent qu’ils vont avoir un bébé, et la pièce se remplit d’exclamations et de mouvement. Else met de la musique et l’énergie se transforme en une frénésie de rires et de danse.

Elliot m’attire contre lui. Je n’ai jamais vu une telle expression sur son visage. C’est plus qu’un sourire, c’est du ravissement soulagé.

– Salut, dit-il en embrassant mon sourire.

Je monte sur la pointe des pieds pour lui voler un autre baiser lorsqu’il s’écarte.

– Salut. Ça va ?

– Ouais, très bien. (Il jette un coup d’œil circulaire, comme pour dire : *regarde cet endroit extraordinaire.*) Nous venons de *nous installer ensemble.*

– Il était temps, n’est-ce pas ?

Je me mords les lèvres, en sentant une soudaine envie de crier. Je suis tellement heureuse.

Ce soir, nous dormirons ensemble, dans notre appartement, dans notre lit. Quand tout le monde sera parti, nous oublierons qu'il nous reste des affaires à déballer. Il me rejoindra sous la couette, les yeux brillants de désir, sa peau nue glissera contre la mienne jusqu'à ce que nous ne fassions plus qu'un. Nous nous endormirons dans les bras l'un de l'autre, sans nous en rendre compte.

Et je me réveillerai avant l'aube, pleine d'un désir intact.

Au petit matin, il sera là. Ses vêtements seront là, ses livres, sa brosse à dents. Je lui servirai un bol de céréales pendant qu'il prendra sa douche. Il viendra peut-être me rejoindre dans la cuisine, une tasse de café à la main, et je ne saurai pas qu'il est là avant de sentir ses lèvres sur le sommet de mon crâne. Je désire intensément vivre ce quotidien avec lui, je l'imagine pleinement et brûle d'impatience.

Nous ne sommes pas vraiment en train de danser ; nous nous contentons d'osciller sur place, comme au mariage. Mais ce soir, nous n'avons plus de secret en suspens, plus de conversation difficile à avoir, menaçante comme une épée de Damoclès. La décennie précédente ressemble à un brouillard, comme si nous avions entrepris un long voyage avant de revenir au point de départ, dicté par le destin.

Elliot m'effleure le bas du dos, incline la tête vers moi. George plaisante en traitant notre comportement d'obscène. Andreas rétorque que c'est lui qui a mis sa femme enceinte. Et puis, Miss Dina fond en larmes dans la cuisine en parlant de bébés et de mariages à venir, et je sens qu'Elliot s'efforce de ne pas y penser. Il grimace, remonte ses lunettes sur son nez et me contemple comme il le fait toujours, comme s'il pouvait lire dans mes pensées.

C'est peut-être le cas.

– Mot préféré ? murmure-t-il.

Je n'hésite pas une seconde :

– *Toi.*

# Remerciements

Certains de nos livres contiennent des fragments de nos passés, certains contiennent des fragments de nos proches et certains contiennent des fragments de nous. Et puis, il y a les livres comme *Love and Other Words* qui contiennent de gros morceaux des trois.

J'ai (Lauren) grandi en Californie du Nord et j'ai passé la plupart de mes week-ends, à partir de l'âge de sept ans, près de la Russian River avec ma famille, dans l'un des trois petits chalets charmants que nous avons possédés au fil des années. Ils n'étaient ni sophistiqués ni cossus – petits, parfois humides, sous l'ombre des arbres, et entourés du bruissement de la rivière ou d'un petit ruisseau tout proche. Tout comme Duncan l'a fait pour Macy, mes parents ont acheté une résidence secondaire pour nous aider à échapper au stress de notre vie chaque week-end, et à une époque où acheter une maison modeste dans une petite ville n'était pas au-dessus des moyens d'une famille de la classe moyenne.

La région – de Jenner à Guerneville, de Healdsburg à Santa Rosa – a été une constante dans ma vie. Ma sœur et moi nous sommes toutes les deux mariées à Healdsburg. Mes parents ont vécu certains de leurs moments les plus heureux dans la vallée de la Russian River. Nous y allions pour des vacances, des réunions familiales, des voyages entre filles.

Parfois, je repense aux week-ends de mon enfance et à la chance qui était la nôtre de posséder un endroit pareil. Je pense aussi à ce que signifie être une mère de jeunes enfants qui – même à sept et onze ans – semblent parfois tellement plongés dans le monde digital. Je me demande ce à quoi l'adolescence ressemblera pour eux, et s'il sera difficile pour moi de ne pas

leur offrir le même type de retraite, où ils pourront lire pendant des heures dans un dressing, se lier d'amitié avec quelqu'un comme Elliot ou simplement débrancher pendant deux jours.

Mais surtout, je suis un peu anéantie, parce qu'une grande partie de la région a été détruite par des incendies aux alentours de Santa Rosa. La maison que j'ai louée l'été dernier pour corriger ce livre n'est aujourd'hui plus que cendres et gravats. Cela me procure encore plus de reconnaissance à l'idée que nous ayons écrit ce livre, que les souvenirs de ces régions et de ces endroits soient toujours frais dans l'histoire d'Elliot et Macy.

Il s'agit de notre première incursion dans la fiction féminine, et l'écriture de ce roman nous a procuré une joie infinie. Nous avons été encouragées par les deux personnes les plus déterminantes de notre univers de livres : notre éditeur, Adam Wilson, et notre agent, Holly Root, qui ont attendu que la bonne idée surgisse avant de nous pousser à explorer une voie différente. Gallery Books / Simon & Schuster est un incroyable soutien et nous sommes reconnaissantes envers toutes les personnes qui nous ont lues, aimées, aidé à promouvoir ce livre autant qu'ils l'ont fait : Carolyn Reidy, à la tête de S&S ; Jen Bergstrom, qui dirige Gallery Books ; nos fées du marketing, Liz Psaltis, Diana Velasquez, Abby Zidle, et Mackenzie Hickey. Merci, Laura Waters, de tout organiser, de fixer des délais et d'en faire régulièrement bavarder à Adam puisque nous ne sommes pas présentes pour le faire en personne. Merci au département de presse et particulièrement à Theresa Dooley et à notre précieuse Kristin Dwyer qui, la plupart du temps, est notre troisième mousquetaire. Nous avons adoré la couverture, John Vairo et Lisa Litwack. Et à l'équipe de vente de S&S : la prochaine fois que nous serons à

New York, nous vous invitons à boire des verres – promis, juré.

Merci Erin Service, de non seulement nous lire encore et encore, de chercher l'erreur la plus minime, mais aussi – en tant que sœur de Lo – d'avoir partagé tant de Moments Chalet. Merci, Marcia et James Billings, de nous y avoir emmenées. Nous avons perdu une maison après une inondation et conservé la suivante pendant plus de dix ans, mais chaque centimètre carré de ce monde restera précieux pour moi, à jamais.

Merci, Christina, d'avoir écrit ce livre avec moi, d'avoir appris à aimer cet endroit autant que moi, d'avoir voyagé dans le temps pour découvrir qui étaient ces adolescents. Nous avons pensé à ces personnages il y a sept ans et je suis tellement heureuse que nous ayons trouvé le meilleur lieu pour développer leur histoire.

Nous avons tellement de chance de pouvoir nous consacrer à l'écriture et notre émerveillement est intact chaque fois qu'on nous demande ce que nous faisons de notre temps libre et que nous répondons : « Nous réfléchissons à notre prochain roman. »

# Fyctia

DES MILLIERS DE SÉRIES NEW ROMANCE  
DISPONIBLES GRATUITEMENT !



+ 20.000 SÉRIES ACCESSIBLES GRATUITEMENT



LA POSSIBILITÉ D'ÊTRE REPÉRÉ ET ÉDITÉ



LA PLATEFORME DE BEST-SELLERS :  
ADOPTED LOVE, LE CONTRAT, MAKE ME BAD

APPLICATION DISPONIBLE SUR  ET   
[WWW.FYCTIA.COM](http://WWW.FYCTIA.COM)